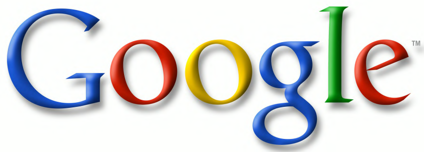



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

Le Goût
dans
l'Ameublement

DU MÊME AUTEUR

Robert Villon (nouvelle). *Bibliothèque des mères de famille.* 1 vol. in-18. 2 fr. 50

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C[ie] — MESNIL (EURE).



Salle à manger moderne.

HENRI DE NOUSSANNE

Le Goût dans l'Ameublement

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 100 DESSINS

Par M. Cottin, A. Renaux, S. Waret, etc.



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1896

A MADAME EMMELINE RAYMOND

CE LIVRE EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ

LE GOUT

DANS

L'AMEUBLEMENT

I

PARTIE RÉTROSPECTIVE

I. CAUSERIE. — II. A MEMPHIS, ETC. — III. LES IMMUABLES.
IV. LES STYLES ROYAUX.

CAUSERIE

Je ne voudrais pas que ce livre fût ennuyeux. Il a pour but de plaire. S'il se mêle d'enseigner, il doit le faire aimablement. Son ambition est de mériter les suffrages du public féminin, non de la foule, mais plutôt de l'élite, au surplus fort nombreuse, des femmes qui prisent le goût du *home* et l'élé-

gance des choses, le goût discret, l'élégance simple, tout cela relevé d'une pointe de fantaisie qui est la marque personnelle, la mouche assassine que nos grand'mères savaient si coquettement poser au bon endroit. Son ton ne doit avoir rien de pédant. Laissons là les airs de cérémonie et causons en prenant, comme Zanetto, notre caprice pour guide.

... Vous allez à Florence, sans doute?
— Sans doute? Non. Je vais par là; mais si la route
Se croise de chemins qui me semblent meilleurs,
Eh bien! je prends le plus charmant et vais ailleurs.
J'ai mon caprice pour seul guide et je voyage
Comme la feuille morte et comme le nuage.

C'est ainsi qu'il fait bon voyager.

Ce livre, si vous voulez, tiendra un peu d'une excursion. Xavier de Maistre écrivit *le Voyage autour de ma chambre;* nous voilà partis pour un voyage autour d'un appartement. Chemin faisant, point de tristesse. Les propos graves sont de saison entre amateurs chenus et vénérables, armés de loupes et de lunettes. Nous irons, nous autres, des meubles rares aux bibelots curieux, butinant ici, voletant là, joyeux et libres. La moisson ne sera pas moins bonne. La charge de l'abeille est légère : elle suffit à faire sa cellule confortable et son miel délicieux. Que souhaiter de plus?

Une cellule agréable, c'est-à-dire un logis séduisant ; du miel très doux, c'est-à-dire du plaisir sur les lèvres et dans les yeux, n'est-ce pas le bonheur en ce monde?

Parlons de ce bonheur en causant sans façon. J'insiste sur le mot : causons. On bavarde, on pérore, on ne cause plus. Du moins, les méchants le prétendent. Ils ont sans doute l'habitude exclusive de s'écouter parler. Ils ignorent les femmes aimables et bien disantes qui sont l'honneur de cette vieille terre de France propice à l'éloquence et à l'esprit. Ce livre est surtout pour elles. Son sujet doit leur agréer. Parler des meubles et du goût dans l'ameublement est propos engageant. Toute l'éducation artistique intime est en question. Il n'en est pas de plus précieuse. Elle fait le charme de l'existence.

La vie familiale, la seule fertile en émotions sereines, la vie mondaine, la seule féconde en satisfactions d'amour-propre — comptons avec l'ennemi! — manquent, celle-ci d'éclat, celle-là de charme, sans l'éducation spéciale qui permet d'ordonner une maison avec art et agrément.

Et ne vous souciez pas d'être riches pour habiter un logis charmant. Un nid de pourpre et de soie vaut rarement un nid de mousse. A peu de frais, avec des doigts de fée, un brin d'humour, beaucoup de grâce,

il n'est aucune de mes lectrices qui ne puisse vivre dans un palais. Ce ne sera pas un palais des Mille et une Nuits, j'en conviens, mais les palais qui s'en vont en fumée au soleil levant ne sont plus de notre siècle. Je leur préfère une chaumière, voire un grenier.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Il va de soi que la chaumière est couverte de chaume aux tons d'or. Ses parois extérieures, poutres et rondelles, furent sculptées de nœuds bizarres et d'entailles étranges par les faunes du bois. Des brindilles vivaces ont poussé sur l'écorce. Un couple de mésanges s'est installé dans la « muraille ». La porte et l'unique fenêtre de la rustique maisonnette sont encadrées de lierre qui tente l'escalade du toit. Le chaume, bientôt, égayera de verdure sa robe rousse.

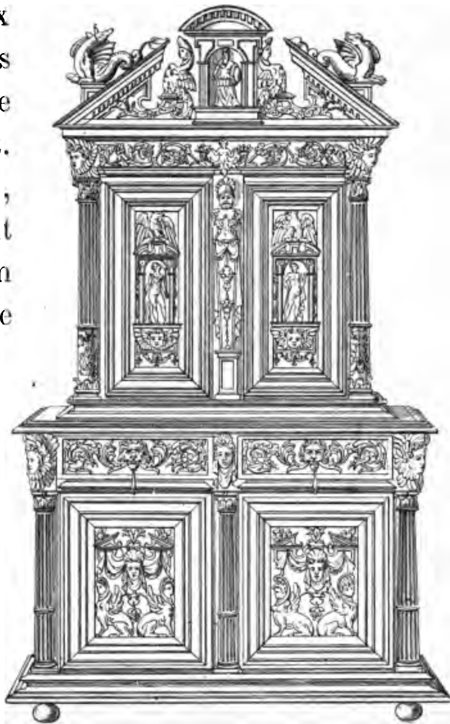
Entrons. Le sol de terre battue est propre comme un ducat. Des nattes tapissent l'intérieur de la chaumine. Çà et là, des bouquets d'aubépine, de ravenelles et de renoncules mettent des taches claires. Dans un tronc évidé, une bruyère rose, — tout un poème! Les meubles sont de bois équarri, le lit de feuilles sèches, mais le soleil perce les rideaux de lierre; il y a du lait caillé dans la vaisselle de grès; j'entends au dehors l'orchestre des oiseaux; les ruisselets courent

sous les chênes, et la source voisine affirme qu'une nymphe se hasarde parfois jusque dans la chaumière.

Voilà qui est bien 1830!

— Le romantisme refleurit, il n'est pas mal d'être lyrique. Le prosaïsme nous tuait.

Il n'est pas davantage hérétique d'affirmer qu'un grenier tendu de petit calicot peint d'un riant semis de fleurettes, où s'accrochent deux ou trois gravures gaies, encadrées de paille, est ravissant. Jenny l'ouvrière, arrosant en petit fichu son géranium quand l'aurore se lève, me paraît autrement séduisante que Mme la duchesse de Z. en son hôtel.



Bahut Henri II.

Pour Dieu! du simple, de la lumière! Assez de romans

où tout ce qui n'a pas 300.000 livres de rentes n'est que faquins! Oh! ces romanciers et leurs héros attachés d'ambassade, ils nous ont fait perdre la tête. Nous souffrons de la folie des belles manières et des « meubles riches ». Je vous défie de trouver en France un chef de bureau qui n'ait une salle à manger Henri II et une chambre Pompadour, et je gage que le jour où le *Figaro* dira que Rosalinde, la divette, a paru aux courses avec un ridicule en satin vert, vous verrez au prochain *five o'clock* de la préfète, toutes les petites filles ornées de ridicules en satin vert.

Nous sommes des moutons que mènent paître les journalistes. Esclaves de l'engouement et de la réclame, la Mode nous traîne où il lui plaît, un bout de ruban à son petit doigt, l'autre au chapeau des dames ou à la boutonnière des hommes. Et le génie de notre race, l'originalité de notre esprit, le charme de notre individualité sont noyés dans le flot des influences extérieures. Nous sommes sans caractère, partant sans guide dans l'arrangement de notre *home;* nous habitons des maisons où tout est meublé rigidement selon l'ukase d'un tapissier, à moins que sous prétexte d'échapper « aux styles » l'appartement ne soit rempli sans harmonie et sans mesure d'un ramassis de meubles disparates et biscornus. Entre la monarchie et l'anarchie, nous ne savons

pas choisir un juste milieu. Influence des temps!

Et personne ne convient volontiers qu'il est malaisé de s'installer avec goût. rare d'habiter un logement luxueux et de bon ton, si l'on est riche, simple et élégant si on ne l'est point. On ne se donne pas la peine de former son jugement pour choisir, d'acquérir des connaissances pour comparer. On se fie au catalogue du marchand quand on n'ose pas s'abandonner à l'inspiration. Dans les deux cas, c'est mal agir. On tombe dans le banal ou dans l'incohérent.

Un appartement ressemble à un poème. Ce n'est rien d'y mettre, selon la prosodie, des mots alignés en bel ordre — fauteuils collés au mur; ce n'est rien d'accrocher aux portes et aux fenêtres des épithètes flamboyantes — rideaux hors de ton et de proportion; ce n'est rien non plus d'y semer au petit bonheur des tercets torturés et à panaches — bahut et crédence, celle-ci bossue, celui-là ventru. Dans tout cela, point d'idée, point de bon sens, point d'accord. L'œuvre est nulle, quelconque ou vaine. Notre personnalité ne s'y montre pas. Cet appartement n'est pas le poème de votre âme, le miroir de vos goûts, la sélection de vos préférences. Il ne révèle ni vos pensées ni vos désirs. Il est morne ou prétentieux; et ceux qui disent : « Tel le logis, tel

le maître », vous jugent dès le seuil défavorablement.

Il faut qu'un appartement soit dans le caractère des gens qui l'habitent, qu'il porte leur marque. Point d'autre moyen d'être réellement chez soi. Différemment, on vit ailleurs, comme à l'hôtel.

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre,

disait Musset.

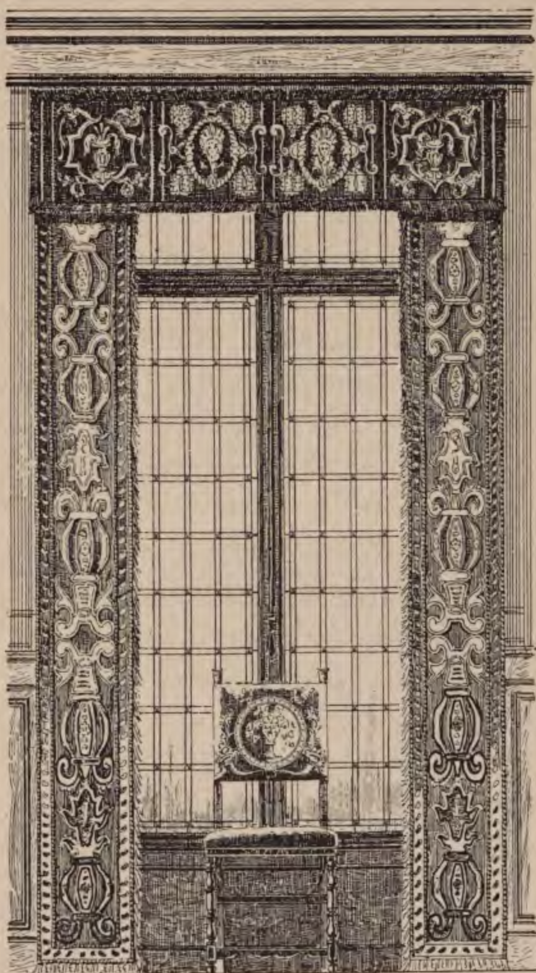
Buvons dans notre verre. S'il n'est pas de cristal de Bohême et taillé dans le goût du service de la belle Mme de Z., tant mieux. Il est au moins bien à nous, bien à notre main. Nous y boirons, le cœur léger, le vin de France qu'aimait tant le sage qui voulait que Panurge noyât tous les moutons à grande laine — les sots à embarras.

Bref, tirons de notre fonds nos idées.

Pour avoir des idées et les mettre en œuvre, il suffit d'un peu de science et de réflexion. On apprend et on se souvient.

Il s'agit de goût et d'ameublement : pénétrons-nous des styles anciens. Notre esprit s'affinera; les connaissances acquises serviront nos dispositions naturelles. Pas une de mes lectrices ne saurait manquer de fantaisie et d'habileté : ces dons précieux seront à propos utilisables avec les conseils du savoir.

Tout ce qu'il est essentiel de connaître, ce livre voudrait aimablement l'enseigner. Par là, il répond à un besoin.



Fenêtre Henri II.

Une foule d'ouvrages traitent déjà de l'ameublement. Il n'en est pas de vraiment pratiques et qui aient pour but de résoudre de bonne foi le délicat problème de l'organisation d'un intérieur riche, aisé ou tout uni-

ment simple. Il n'en est pas qui se soucient d'évoquer en un résumé clair les grandes lignes des styles anciens, assises du beau et du confort. Il n'en est pas surtout qui disent sans cérémonie : ceci s'arrange ainsi, se pose là et coûte tant. Les petits riens qui sont la joie des yeux et l'agrément de la maison sont dédaignés des spécialistes. Ils croiraient déchoir en enseignant comment on drape une glace. Ils ont tort. Il n'y a point de petites choses; il n'y a point de sot métier, et nous voulons aujourd'hui tout apprendre. Ce livre, pour tenter de vous satisfaire, joint donc la pratique à la théorie. Respectueux d'Horace, un poète dirait : l'utile à l'agréable.

Il commence par un voyage dans le passé. Après nous avoir fait courir le monde, il nous ramène au coin du feu où, sous la lampe familière, en nous remémorant nos découvertes et nos surprises, nous dessinerons un paravent curieux, une aumônière délicate, que sais-je! un rien plaisant.

Ne vous effrayez pas du voyage : il sera aussi peu fatigant qu'instructif. Nos yeux seront nos professeurs. Nous évoquerons des merveilles et nous tâcherons simplement d'en conserver l'image. Je le disais plus haut : la charge de l'abeille est légère. Le peu que nous retiendrons suffira, ce peu étant suggestif.

*
* *

Le mobilier actuel est copie ou salade russe. Jadis, il en était autrement : un meuble était une pensée. Vous y retrouverez marquée la griffe du temps; le dessin est logique et en harmonie avec l'esprit de l'époque. Le meuble nous révèle les gens auxquels il servait; il est le témoin qui dit à qui l'interroge habilement les secrets du passé. Que de choses raconte un vieux bahut!

Entrons dans la salle à manger Henri II à la mode. Des seigneurs à pourpoint et à fraise paraissent donnant la main aux nobles dames à collerette et à robe de brocart. Ils sont dans leur milieu. Ces chaises à dossier bas conviennent à la raideur des guimpes. La pièce est haute et large; les traînes sont à l'aise céans. Mais quel bruit! Assez de rêves. Ouvrons les yeux. Voici les véritables hôtes; les fantômes fuient. Nous avons devant nous un brave homme en veston court. Il lit un journal plié contre son verre, en déjeunant. Dieu! qu'il est mal à l'aise sur sa chaise de gala! Mettez autour de lui sa femme et ses enfants en costume du matin... Quelle mascarade! Le bahut craque de pitié.

Furieuses, les sculptures des sièges meurtrissent le dos des convives.

Peut-être les meubles Pompadour de la chambre à coucher s'accommodent-ils mieux de nos façons d'être? Voyons la chambre. Personne. Du bleu, du blanc, des dorures; l'étoffe des fauteuils et des tentùres est à jolis ramages; on ne la saurait souhaiter plus avenante. Évoquons le souvenir d'une marquise de la Régence. Cherchons la boîte à poudre, les falbalas et les mouches. Chut! Madame paraît. Désenchantement! Nul abbé de cour, nul colonel de quinze ans ne la suit. Et la robe qu'elle va prendre pour aller à Versailles, sans doute, quelle est-elle?... Fi! Madame, dans ce cadre pimpant, devant ce miroir de Venise et ces saxes fragiles, endosse un costume de cycliste. Le vêtement est étroit, Madame est ample... Retirons-nous discrètement.

Plaisanterie, direz-vous. D'accord. N'empêche qu'un appartement est toujours un cadre, une toile et les gens qui l'habitent, les sujets du tableau. Tout doit s'harmoniser. On ne l'ignore pas, mais on l'oublie.

Faudrait-il donc que, pour nous mettre dans l'esprit d'un mobilier Louis XIII, nous revinssions aux robes à collerette? Eh! Madame, ce ne serait peut-être pas folie. Vous ne pouvez nier, du reste, que vous

ne soyez déjà sur la pente. Quand la Renaissance est revenue de mode dans le mobilier, nous avons vu reparaître les manches bouffantes et les crevés. Entre temps, l'Empire fut en vogue; tout était à l'Empire, et lorsque nous sûmes que vous parliez de remonter votre taille de dix centimètres pour ressembler à



Chaises en cuir repoussé ; XVIe siècle.

Mme Récamier, le gouvernement, dont la prudence

était déjà mise en éveil par le succès de Napoléon au théâtre, se demanda sérieusement si du tombeau des Invalides n'allait pas sortir le Conquérant.

Le costume et le mobilier, croyez-le, agissent sur nous en raison directe de notre action sur eux. Nous les modifions et ils nous transforment. C'est un échange de bons procédés, parfois de mauvais, car notre goût n'est pas toujours juste, et se tromper est humain.

Il y a donc relation étroite entre nos meubles et nos mœurs. Aujourd'hui, tout est mélangé, car notre époque est celle de la confusion des esprits. L'ameublement n'a point de règles, parce que nous ne respectons plus les lois. Notre siècle passera sans laisser un style : on dira qu'il fut une époque de transition, une époque agitée où tout se confondait dans une lutte ardente. Occupés de problèmes sociaux, les hommes ne prenaient pas le temps de tourner des barreaux de chaises. Voilà pourquoi, Madame, vous faites copier les meubles de Cluny au lieu d'aller trouver un ébéniste qui, s'aidant de votre sentiment personnel, créerait un siège nouveau.

Il est une autre cause de la paralysie du goût individuel dans l'ameublement. La machine triomphe. Elle produit par milliers des imitations grossières de meubles délicats. La pacotille à effet est mise à

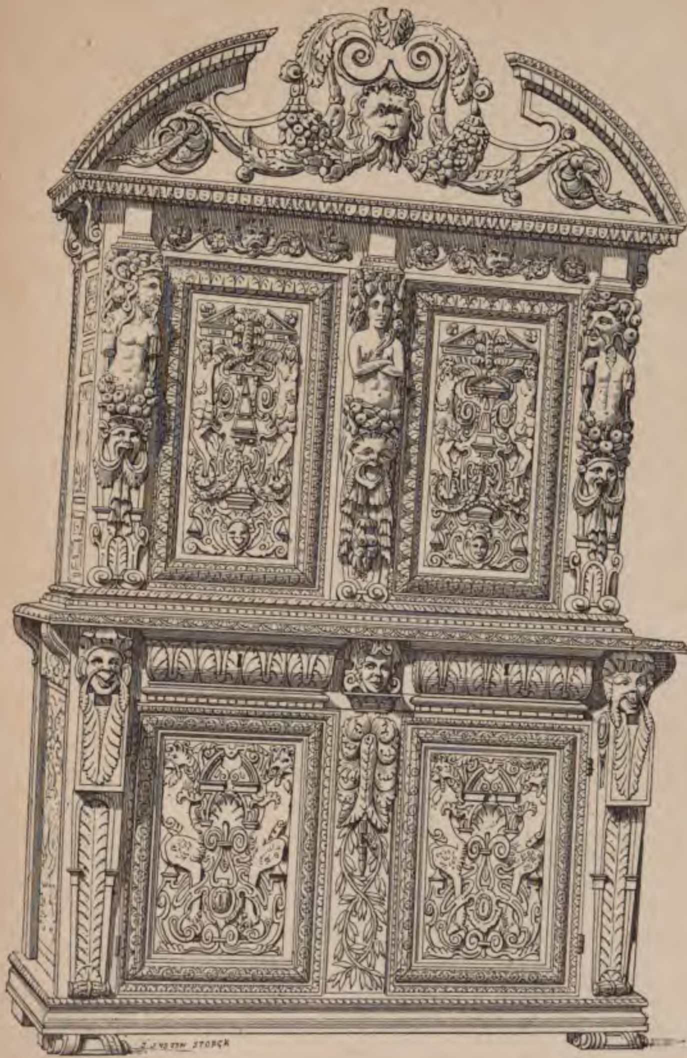
la portée de toutes les bourses. Hélas! cette pacotille ne développe pas les instincts artistiques; elle encourage les appétits de luxe, dangereux appétits. Les instincts artistiques croissaient jadis dans le peuple quand un maître ouvrier tournait pieusement le bois et mettait trois années à faire une crédence. Par la fenêtre de son atelier, les bonnes gens voyaient ce simple polir patiemment le chêne, fouiller amoureusement le noyer. Et le peuple était fier de cet enfant de sa chair, cet ouvrier qui était habile artiste. Son œuvre allait en apparat prendre place à la cour. On disait avec émotion : « Le roi a complimenté François Lheureux dont le bahut est dans la chambre de la reine ». Ce François Lheureux avait mis toute son âme, parcelle de celle du peuple, dans son travail ingénieux. C'était, dis-je, un ouvrier, habile artiste. Aujourd'hui nous n'avons plus que des artistes, habiles ouvriers.

Oh! la poudre aux yeux, le tour de main, la mise en scène ne leur manquent pas. Mais la foi dans l'œuvre, la conscience naïve... Nous avons changé tout cela. Un écho de journal où l'on vous donne du « cher maître », du « distingué et du sympathique », voilà le fin du fin. C'est le progrès. La machine aussi est le progrès. Elle est cependant une terrible spoliatrice de force et un sûr agent de paupérisme.

Voyez le pays où elle triomphe, la libre Amérique. Que de misère et de barbarie sur cette terre où le Niagara fabrique la lumière électrique! L'individualité artistique ne saurait y naître et y fleurir. Chez nous, guère davantage, maintenant. Un peuple qui bâtit le Louvre ou qui meuble Chenonceaux est un peuple sans machines ni journaux.

Il nous faut donc redevenir esclaves pour être artistes? Je ne dis pas cela. Mais je crois que si nous avions sur le marché moins de salles à manger en chêne sculpté à 200 francs, et si chaque matin soixante mille Français écrivant dans trois mille feuilles ne se croyaient pas obligés de donner leur opinion à l'univers sur l'assiette de l'impôt ou le port de l'épée à l'Académie, je crois qu'étant moins envahis par la pacotille des meubles et de la littérature, nous aurions meilleur goût. Manquant du tout fait en opinions et en idées, nous songerions à nous créer des opinions et des fauteuils.

Nous avons trop de machines et trop de journaux; c'est ce qui tue l'art en France et surtout le plus utile des arts, celui de l'ameublement, source de joie, de poésie, d'union, trésor de la masse. L'autre, le grand art, patrimoine d'une élite réfugiée sur les hauteurs de l'Hélicon, échappe au choléra.



Meuble du XVIe siècle.

Tâchons de fuir le fléau à notre tour. Il suffit de se dire : « Je veux arranger ma maison à ma guise. Je vais me renseigner, m'instruire. Mon éducation faite, je trouverai quelques bonnes idées. Je saurai peut-être tirer parti d'un tas de choses dont je ne fais nul cas aujourd'hui. A l'œuvre on devient artisan. Travaillons et réfléchissons ».

Voilà d'excellentes dispositions. Restez-y fidèles. Vous serez récompensés.

Nous n'avons pas eu d'homme pour composer à notre siècle un style, — le style, c'est l'homme. Il nous a manqué un maître. Mais charbonnier est maître chez lui. Offrez-vous individuellement des passe-temps de tyran. Je ne vous demande pas de créer un style. Disposez seulement sous votre toit votre mobilier à votre gré, en aidant votre fantaisie de votre savoir. Vous avez de vieux meubles, des imitations de l'ancien et des bagatelles modernes, un portrait de Largillière et un paysage de Corot; ingéniez-vous par le jeu des tapis et des tentures à tout harmoniser dans un cadre élégant. Vous trouverez là l'occasion de donner une note personnelle et, à ce mélange composite, un caractère particulier. C'est à quoi il faut viser en évitant les fautes de goût. Notre temps est celui de l'indépendance. Agissez librement. Toutefois, tenez compte des règles du bon ton. La

Liberté a toujours tort quand elle jette son bonnet par-dessus les moulins.

La sagesse de ces principes n'est pas, à coup sûr, bien sévère, et nous console aisément de vivre dans un temps qui n'a pas su créer un mobilier. Est-ce un mal? Est-ce un bien?

Un peuple ne voit son ameublement prendre un caractère nouveau que sous l'action de mille causes qui s'enchaînent et ne laissent pas que de comporter de singuliers bouleversements.. Jugez-en par le dernier style qui a transformé officiellement notre mobilier : le style Empire. Il est d'esprit pompeux, de forme égyptienne et de détails gréco-romains. Il ne pouvait être autrement, car sa formule se trouvait incarnée dans un homme parvenu au trône après avoir vaincu l'Égypte et porté le titre de consul. Ce style était bien celui d'un empereur qui fut une réduction de Sésostris le Grand et une copie de Jules César.

Et, par exemple, si jamais mobilier pour être compris exigea quelque connaissance des antiques, c'est bien le mobilier de l'Empire.

Regardez sur la cheminée de ce salon cette décoration dorée de la période napoléonienne. La pendule tinte clair. Son timbre sonna des heures de victoire; elle a l'air fier d'une Bellone. Le cadran est placé sur

un péristyle; on dirait un temple. Voici un fût de colonne qui vient de Rome, un chapiteau qui vient d'Athènes. Tant il est vrai que l'œuvre nouvelle est toujours fille de l'œuvre ancienne; le présent, fils du passé.

Que de surprises dans ce passé! Savez-vous qu'on se servait de poêles mobiles à Pompéi? Vous lisez bien : de poêles mobiles. Ils étaient, du reste, de formes plus élégantes que les nôtres, mais il faut tout dire : l'histoire ne rapporte pas que nombre de gens aient trouvé la mort en usant de ce mode de chauffage. Ils réchauffaient; nos poêles tuent. C'est un perfectionnement.

Comme il a raison, n'est-ce pas, le vieux proverbe : « Rien de nouveau sous le ciel ». L'alpha et l'oméga de la science sont encore dans les vieux livres. Sans



Lit Empire.

les destructions des Barbares, sans la difficulté de l'interprétation des textes subsistants, je gage qu'on découvrirait que les Anciens connurent le phonographe et le chapeau à claque. L'histoire de Jonas avalé par une baleine n'est pas autre chose en somme qu'un résumé de *Vingt mille lieues sous les mers*. Tout le reste est à l'avenant.

Admettons, je vous prie, que les Rhamsès et les Pharaons transportés à notre musée du Louvre s'éveillent, la nuit, pour converser entre eux. Se dressant hors de leurs gaînes, ils peuvent apercevoir la tour de fer que Maupassant appelait si joliment : Notre-Dame de la Chaudronnerie. Alors les Pharaons haussent les épaules au risque de démolir leurs bandelettes. Ils virent Thèbes aux cent portes; ils virent les pyramides. Notre tour peinte au minium doit leur donner à rire. La pauvre! où sera-t-elle dans mille ans? Il n'est pas sûr qu'aux prochaines cerises elle ne soit par terre.

Je sais : notre tour est de métal; elle a des courbes; elle est machinée du faîte au pied; elle est à jour; elle est... Tarare! J'aime mieux les pyramides, au gué, j'aime mieux les pyramides.

Les Anciens voyaient grand, solide et durable, et l'étude de leurs travaux, de leur vie, élargit singulièrement l'horizon de nos connaissances.

Cette perspective n'est pas pour déplaire aux femmes.

Depuis un temps déjà, les femmes tournent leur curiosité vers les arts et les sciences. C'est noblement employer un don qui, dit-on, trop souvent, nuisit à leur bonheur et à celui des hommes.



Trépied Empire.

Si donc, elles sont désireuses de s'instruire, la partie rétrospective de ce livre leur plaira. La partie pratique, la partie moderne auront peut-être aussi la bonne fortune d'être appréciées d'elles. Je n'ose juger de même les passages qui traitent du goût. Enseigner le goût, autant enseigner l'esprit. Tout le monde a plus d'esprit que Voltaire et tous les goûts sont dans la nature. Tâche ardue que celle de professeur de goût. A d'autres de s'y essayer. Je ne pré-

tends pour ma part qu'émettre des opinions et non en imposer.

Ce livre veut qu'on le prenne pour un ami plus que pour un Mentor. On le consulte, il répond. On le questionne, il raconte. Mais il ne dogmatise pas. Il n'a, vous a-t-il dit, qu'une ambition : plaire, éveiller l'attention, mériter un sourire.

II

A MEMPHIS, ETC.

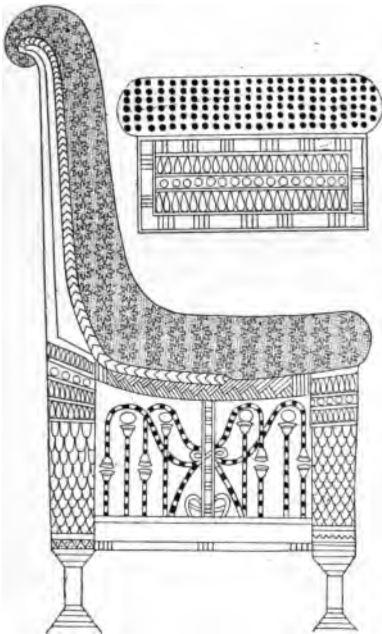
Ne craignez pas les sphinx! Ils sont inoffensifs. Nul de ceux que nous pouvons rencontrer aux portes de Memphis ne parlera de vous dévorer si vous ne répondez pas aux questions indiscrètes. Bien mieux, il ne vous sera fait aucune question. Les sphinx aujourd'hui savent vivre. Ils ont vu tant de choses! Ils se taisent et parlent seulement quand on les interroge. Interrogez-les si bon vous semble, ils vous diront l'énigme de leur pose et le problème de leur regard.

Leur âme a son secret, leur vie a son mystère...

Osez donc les questionner. Peut-être vous révèleront-ils que quelques considérations austères sont ici de rigueur pour expliquer d'un pays et de son art ce qui sera applicable à tous les autres pays, à tous

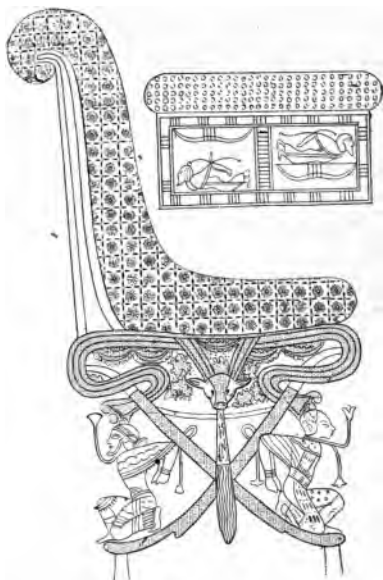
les autres arts, à savoir l'action puissante de la nature sur les hommes toujours dominés par les circonstances climatériques.

L'Égypte ancienne puisa sa force dans la discipline et le respect des dieux. Son asservissement aux lois militaires et religieuses la rendit merveilleusement propre aux œuvres d'ensemble entreprises sous l'impulsion d'une volonté unique. Placée sous un ciel habituellement bleu, en face du désert morne, au bord d'une mer aplanie, l'Égypte se trouva disposée à l'uniformité de vue, et le ciel étant haut, le désert profond, la mer lointaine, elle vit tout d'abord grand et conçut immense et grave. Ses monuments furent à la fois sublimes et monotones. Leurs lignes prolongées ne se brisaient qu'à angle droit. Si le Nil, fleuve-dieu, ne s'était pas montré pour l'Égypte,



Siège et tabouret; Égypte.

paternel et familier, si, après l'avoir nourrie, il ne lui avait pas donné le lotus, — esclave du ciel, du désert, de la mer et des dieux, l'Égypte aurait eu la force sans la grâce. Les pyramides existeraient, mais on n'y découvrirait pas de précieux scarabées et de rares parures.



Siège et tabouret; Égypte.

Par bonheur, l'Égypte hiératique s'humanisa sous la caresse du fleuve bienfaisant. Elle goûta le parfum de la fleur de ses eaux et, dans les cortèges des Pharaons glorieux, le peuple en marche sut tempérer la rigidité des attitudes, la pesanteur du nombre, par la douceur du rythme.

A l'intérieur des temples et des palais grandioses et froids, il y eut des meubles et des bijoux délicats.

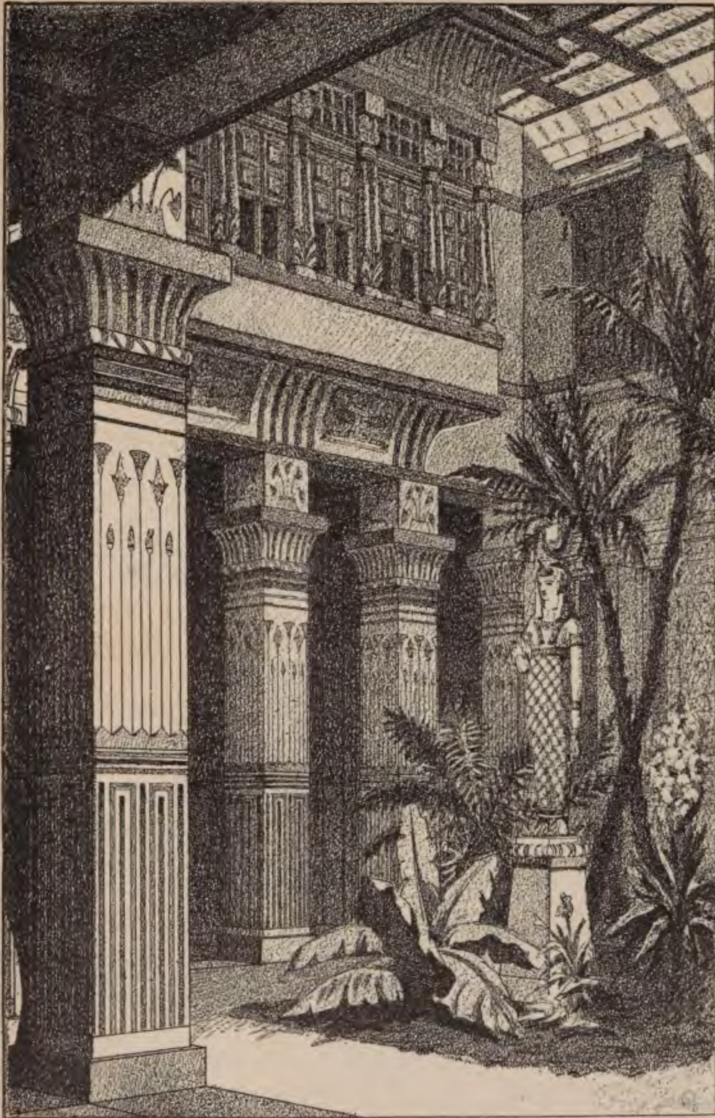
Dans ces meubles et ces bijoux, il faut chercher ce

que fut l'Égypte intime, celle qui nous attire et nous retient.

Nous y trouvons d'abord nettement affirmée cette influence de l'ambiance qui est dans tout et toujours, car l'indépendance et l'initiative de l'homme sont des chimères, filles de son orgueil. Nous sommes rigoureusement esclaves de notre temps, de notre climat. Nos productions ne sont que des suggestions. L'homme s'agite et Dieu le mène, dit le sage. Les méchants disent aussi : l'homme s'agite et la femme le mène. Cela s'entend des petites choses, non des grandes, quoique parfois... Mais cela nous entraînerait trop loin. Retenons seulement ce principe affirmé et démontré tant de fois par Taine dans la *Philosophie de l'art* : l'influence du cadre, des circonstances environnantes, est sur nous souveraine; ce qui, à tout prendre, corrobore indirectement, mais avec éloquence, cette pensée de Pascal, « que rien n'arrive sans raison et que le hasard est la résultante de causes qui nous sont inconnues. »

Cette influence déterminante du milieu nous la retrouverons sur les rives de l'Euphrate, comme au pied de l'Hymette, aussi bien que sur les flancs du Vésuve. Je la signale une dernière fois; nous n'y reviendrons plus.

Par l'effet de cette influence, le mobilier égyptien



Intérieur d'une maison d'habitation, Égypte.

est à la fois religieux et guerrier : religieux en cela que les étoiles y sont, avec le lotus divinisé et les animaux-dieux, l'ornement de prédilection ; guerrier, parce que des attributs militaires et souvent des figurines de rois vaincus et prisonniers, servent de supports aux sièges d'apparat.

La grâce artistique perce dans ces productions d'un art heureux d'échapper à la rigidité des lignes et à la frigidité des pierres. Il est la revanche des sentimentaux et des délicats. Les femmes le chérissent ; leurs appartements s'égayent de meubles curieusement ouvragés où tout ce qui rappelle les dieux et la victoire est peint, incrusté, serti, en un mot, paré pour l'agrément des regards.

L'Égyptienne retrouve donc chez elle, autour d'elle, la réduction, le symbole de tout ce qui est la gloire et la divinité.

Sa maison en pierre blanche, blanche comme le sable du désert égyptien, est ornée à l'intérieur de pilastres formés de colonnettes droites comme des fûts de palmiers. Ces pilastres sont peints de bleu sombre, étoilé comme le ciel d'une nuit d'Orient, de vert comme le roseau du Nil, de rouge comme le disque de pourpre du soleil couchant, de jaune comme les rayons de l'astre-roi, étincelant sur le croissant d'or des obélisques. Et les feuilles du pal-

mier, modèle des colonnes, inspirent l'ornement mobile le plus somptueux, le flabellum, cet immense éventail, en usage dans tout l'Orient.

Chez les anciens, aussi bien en Asie que sur les deux rives de la Méditerranée, le logis familial s'entoure de mystère. L'intime bonheur se défend des curieux. A l'extérieur, des murs élevés et nus, une porte étroite. A l'intérieur, la cour fleurie égayée par la musique des fontaines jaillissantes, les larges baies par où le regard plonge sur le fouillis ombreux des sycomores et des citronniers, les tentures richement brodées, remplacées, l'été, par des nattes de jonc d'une finesse extrême et peintes avec goût.

Cette disposition est partout la même ou à peu près, à Memphis, à Babylone, à Jérusalem, à Carthage, à Thèbes et à Pompéi.

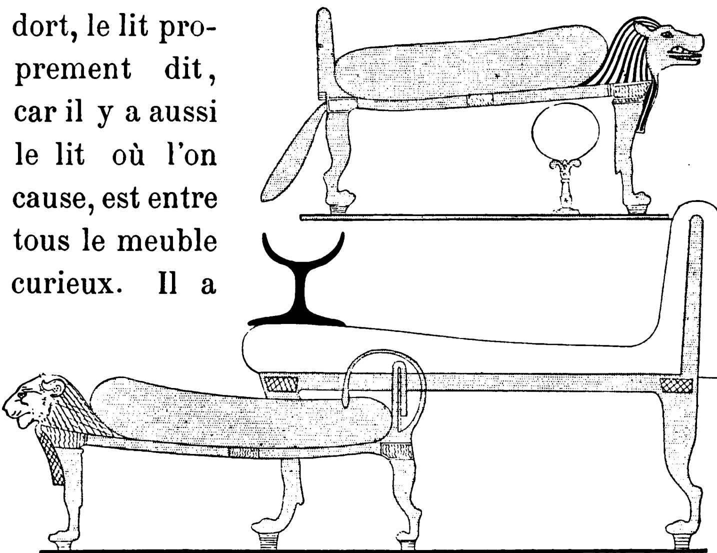
Dans tout l'Orient, les meubles empruntent leurs formes au règne animal. Les supports sont des pieds d'animaux; ici la patte du lion, armée d'ongles, là le sabot du bœuf entouré de bandelettes. Jamais de pattes d'oiseaux, pas même les serres puissantes de l'aigle et du vautour. Ce serait une faute. Un meuble ne s'envole pas; il reste à terre solidement posé.

La note dominante du caractère et des mœurs de

ces peuples si divers est nettement marquée par les attitudes des sujets empruntés à la nature.

Les ouvriers égyptiens donnent aux pieds des meubles la rigidité des membres d'un animal arrêté debout. En Asie, ces mêmes pieds sont lourds, ramassés comme ceux d'une bête paresseusement couchée. En Grèce, au moins pendant les temps héroïques, les supports inspirés de la forme animale sont [fins comme en Égypte, mais fortement arqués pour donner à l'œil l'impression de la course, du mouvement, de la vie.

Le lit où l'on dort, le lit proprement dit, car il y a aussi le lit où l'on cause, est entre tous le meuble curieux. Il a



Couchettes de nuit avec *ouol*, chevet mobile servant d'oreiller; Égypte.

primitivement l'aspect d'un animal, sans tête à Athènes, avec la tête servant de chevet à Memphis. En Égypte, le lion du désert triomphe, et sur ses reins puissants, ses jambes nerveuses, il supporte la couche moelleuse où s'étend la fille des Pharaons, le chef soutenu par l'*ouol*, sorte de support très dur, habituel oreiller, qui n'en est pas un, des peuples que la chaleur du climat oblige à reposer en laissant l'air circuler autour de la tête.

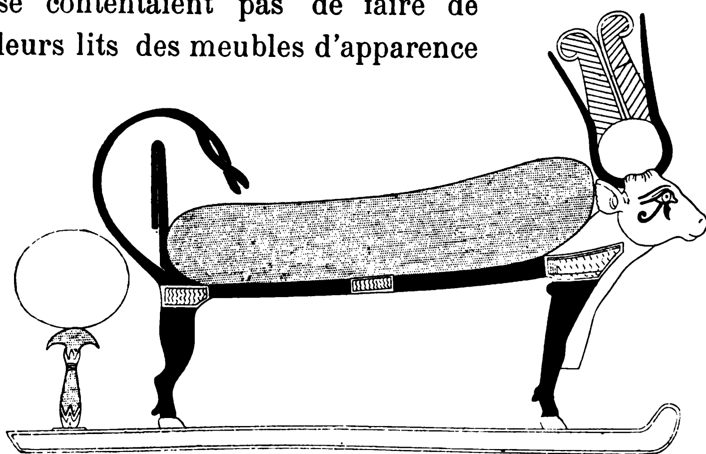
Point de rideaux dans toute l'antiquité. A la queue de la bête s'accroche une moustiquaire d'étoffe fine comme la gaze de soie.

Que dites-vous de ce lit, Madame? Vous lui préférez le vôtre? Il est plus long et plus large, en un mot plus commode. Affaire de goût. Une Égyptienne d'antan n'y dormirait pas à l'aise. Elle s'effrayerait de votre sommier à ressort. Le matelas de sa couche est tendu sur une sorte de filet fait de matières flexibles qui n'a pas l'inconvénient de répondre à la moindre pression par des sonorités lamentables.

Nous ne sommes pas heureux. Nous dormons dans des lits tintamarresques, des lits qui ne ressemblent ni à des lions ni à des bœufs. Nous parons, il est vrai, les espèces de chariots sans roues, où s'écoulent nos nuits, de draperies élégantes. Ces

meubles sont même sculptés, ouvragés. Mais tous ces affiquets, misère!

En Asie et dans la partie méridionale du bassin de la Méditerranée, les Anciens ne se contentaient pas de faire de leurs lits des meubles d'apparence



Lit de repos; Égypte.

caractérisée, ils les recouvraient de paillettes d'or charriées par les ruisseaux, les semaient de pierres précieuses polies par les torrents, de quartz trouvés au sein des montagnes, d'ivoire que procuraient à foison les éléphants de guerre. Et l'Égypte qui n'avait ni Pactole, ni montagnes aux grottes tapissées de cristal, ni troupeaux d'éléphants, emprunta aux vaincus ce luxe asiatique et couvrit aussi le bois précieux de ses meubles, d'appliques d'ivoire,

d'argent, de bronze et d'or délicatement ciselées.

Voilà qui est très beau et qui nous écraserait si tant de splendeurs inaccessibles au peuple de petits bourgeois que nous sommes n'avaient été jadis le privilège exclusif d'une caste favorisée, d'une élite.

Les grands connurent ce luxe que les soldats ruinaient ou augmentaient tour à tour, selon la chance des victoires, mais les hommes des champs, qui vivaient sous des tentes, les artisans et les esclaves ne couchaient pas, évidemment, sur des gazelles matelassées de la laine du Leuconium et du duvet des oiseaux sauvages. L'antiquité couchait par terre, sur des nattes, sur de la paille, comme elle pouvait. Ceux qui avaient des lits les avaient curieux et magnifiques, mais combien étaient-ils?

Le lit pour tout le monde est inventé depuis cent ans à peine. Nous le devons à la Révolution. De découverte si récente, il n'est point surprenant qu'il soit ordinairement grossier et lourd. Le temps le perfectionnera.

Tel qu'il est, il nous suffit, et j'avais tort de dire que nous ne sommes pas heureux. Nous sommes mieux couchés que les anciens, car nous avons tous un lit.

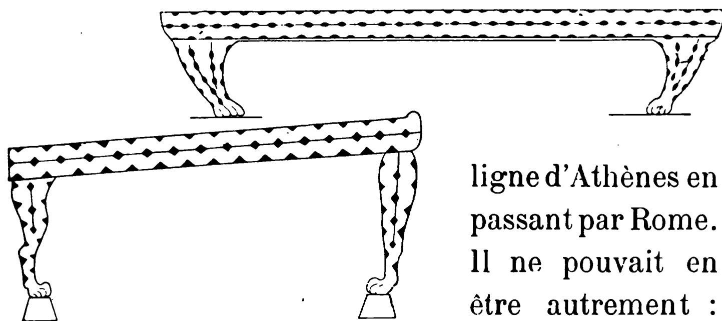
Et même, pour ne cacher rien, ce lit tel qu'il est.

cadre uni ou travaillé, a de l'antique dans les veines de son bois. Il ne vient pas des bords du Nil, mais il vient un peu des rives de l'Eurotas.

La forme animale prédomina seulement dans le mobilier grec aux temps primitifs. Le lit grec fut bientôt un cadre de bois soutenu par des pilastres surmontés d'un chapiteau à volutes; il n'avait qu'un seul chevet. Le lit romain, lui, eut la forme de nos canapés.

Il serait plus juste de dire que nos canapés ont la forme du lit romain.

La Grèce et l'Italie sont nos modèles. Notre civilisation, nos arts et notre mobilier viennent en droite ligne d'Athènes en passant par Rome. Il ne pouvait en être autrement : tous les chemins mènent à Rome.



Divan et lit égyptiens.

Malheureusement, nous n'avons pas su conserver la qualité maîtresse de l'antique. Œuvre d'art ou

d'ameublement, l'antique a pour marque distinctive l'unité dans l'ensemble. Les anciens surent toujours subordonner la partie décorative d'une œuvre à l'œuvre elle-même. Ils évitaient les fautes de goût et ne donnaient pas à un meuble destiné à supporter un poids relatif, à un siège, par exemple, une légèreté inquiétante. Dans la Grèce civilisée, la solidité, qui n'était pas la lourdeur, n'empêchait pas le meuble d'être élégant et harmonieux.

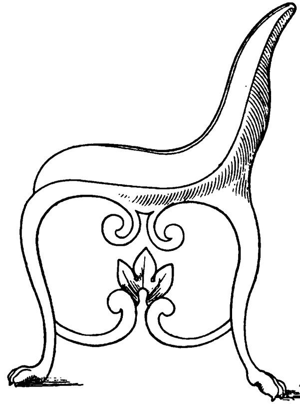
Mais, que de siècles et d'efforts pour arriver à ce point!

Du cube de pierre à peine poli qui servait de siège aux hommes des premiers âges jusqu'au trône des archontes, mesurez la distance parcourue.

Le meuble fort et gracieux, c'est l'idéal. Cette perfection naquit de la recherche du simple qui était pour les Grecs le culte pur et naturel du beau. L'art antique épris d'ornements sobres et d'élégance discrète n'appartient qu'aux civilisations à peu près accomplies.

Cet art avait pour caractéristique en architecture et en ameublement le support en façon de pilastre surmonté d'un chapiteau tantôt ionique à volutes gracieuses, tantôt corinthien à feuilles découpées, tantôt ressemblant à une cloche renversée. Ce pi-

lastre à chapiteau existait aussi bien à Delphes qu'à Persépolis.



Siège grec.

Quand on rapproche, pour les étudier, les styles primitifs, on se demande comment il put se faire que des peuples qui n'eurent entre eux aucune relation, qui vécurent sous des ciels absolument différents, aient apporté dans la construction de leurs demeures et dans l'ornementation de leurs meubles un principe décoratif identique.

Lorsqu'on y réfléchit, la raison se dégage toute simple, affirmant une fois de plus cette vérité précédemment exprimée que nos créations ne sont que des suggestions.

En effet, à l'exception de l'Égypte, qui ne connut au commencement que la pierre, tous les peuples eurent des maisons en bois. Des troncs d'arbres soutenaient le toit de ces constructions primitives. Afin d'empêcher ces troncs de se fendre sous l'action des pluies, on les cercla du haut et on les couvrit d'une pierre plate. Voilà la colonne et le chapiteau : colonne monolithe d'abord, un seul tronc; un cha-

piteau saillant et tout uni. Par la suite, les édifices plus grands exigèrent des supports plus résistants.

On accoupla plusieurs colonnes et le chapiteau s'orna. Des arcades relièrent les colonnes, et la courbe étant gracieuse, de décoration facile, l'arcade fut partout employée. Elle relia les pieds des fauteuils aussi bien que les portiques des temples. Sa vogue a survécu : les meubles à arcatures sont toujours de fabrication courante.

Le chapiteau se couvrit de sculpture et varia ses formes. En Asie, il s'orna de têtes d'animaux; en Grèce, de fleurons et de feuilles délicatement contournés.

Mais nulle part, il ne fut aussi beau qu'à Corinthe.

Je me souviens d'avoir eu pour professeur un vieil homme au cœur excellent qui se plaisait à nous faire entendre à l'âge où l'on a plus d'ambition que de moustaches, qu'il est malaisé de réussir ici-bas, d'atteindre un but élevé. Par goût professionnel, il aimait les citations, se régalait des métaphores et ne manquait jamais de terminer ses petites mercuriales par un adage latin, qui prétend sagement qu'il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe. Je l'entends encore :

« Ah ! jeunes gens, jeunes gens, vous voyez devant vous le sentier de la vie bordé de roses. Pa-

tience! vous n'êtes pas au bout de vos peines. Courez, courez après vos rêves : *Non licet omnibus adire Corinthum* ».

Ah! ce *Corinthum!* Il nous écrasait avec ce *Corinthum*. Nous sentions bien que nous n'irions jamais à Corinthe et, à la fin, nous étions exaspérés contre ce prophète de malheur et sa ville maudite.

Un matin, notre professeur trouva sur sa chaire une boîte soigneusement enveloppée de papier blanc, ficelée de rose, et sur le papier une main criminelle avait écrit : « *Non licet omnibus adire Corinthum* ».



Atrium avec colonnade dorique.

L'excellent homme, incertain, ne savait s'il devait rire ou se fâcher. Que contenait la boîte? Il l'ouvrit courageusement. Sous le

papier, sur le couvercle, une étiquette en lettres d'or : *Raisins de Corinthe.* La main criminelle avait ajouté : « Offert par un élève qui y est allé ».

Sentant le trait, le maître ne se fâcha pas. Au contraire. Il regarda en riant les raisins qui étaient de beaux fruits, du reste. Seulement, pour avoir raison de nos airs narquois, il eut un mot féroce : « Ces raisins sont très beaux. Je remercie qui me les donne. Je ne vous en offre pas, Messieurs. Voyez... ils ne sont pas assez verts ».

Qui fut penaude? Toute la classe. Le coup cependant avait porté. Il ne fut plus question de Corinthe. Cette victoire nous réconcilia avec cette malheureuse ville et, personnellement, j'ai déploré bien des fois, depuis, que les Romains l'aient détruite. J'y serais allé.

Je me suis consolé en étudiant son histoire, où j'ai lu qu'un jour une Corinthienne ayant perdu sa fille déposa sur la tombe une corbeille ajourée pleine de fleurs.

Tout change hormis le cœur des mères.

Assurément celle-ci pleura. Au pied de la corbeille où ses larmes étaient tombées, il poussa une acanthe. Les feuilles délicates empêchées par l'obstacle de se dresser vers le ciel se replièrent gracieusement sur le sol. Le chapiteau corinthien était trouvé.

La feuille d'acanthe a fait le tour du monde accrochée aux serres de l'aigle romaine et a défié les outrages du temps. Non seulement on retrouve cet ornement sculpté aux chapiteaux des palais et des temples de la Grèce et de l'Italie, gracieusement



Chapiteau corinthien.

enroulé aux angles des frontons d'Athènes, ciselé sur les candélabres et les meubles de Pompéi, mais encore il fait presque à lui seul toute la décoration d'art du style Louis XV.

Oui, Madame, si un matin de printemps, il y a deux mille ans, une Corinthienne n'avait pas fleuri de roses le tombeau de son enfant et pleuré les ten-

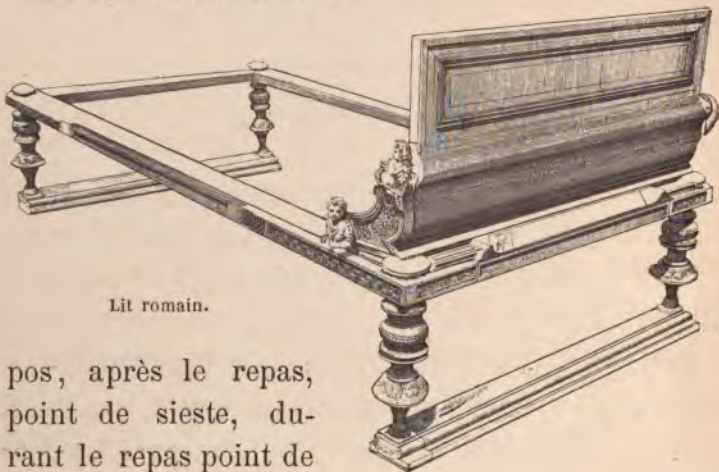
dresses à jamais envolées, Jérôme Ledoux n'aurait pas orné le pavillon de Louveciennes de feuilles d'acanthe. Voilà à quoi tiennent les choses.

*
* *

Ce qui précède peut donner une idée des grandes lignes de l'art égyptien et de l'art grec, en ce qui concerne le mobilier et sa raison d'être. Le lit est pris pour base de cette étude sommaire. C'est assurément une base solide.

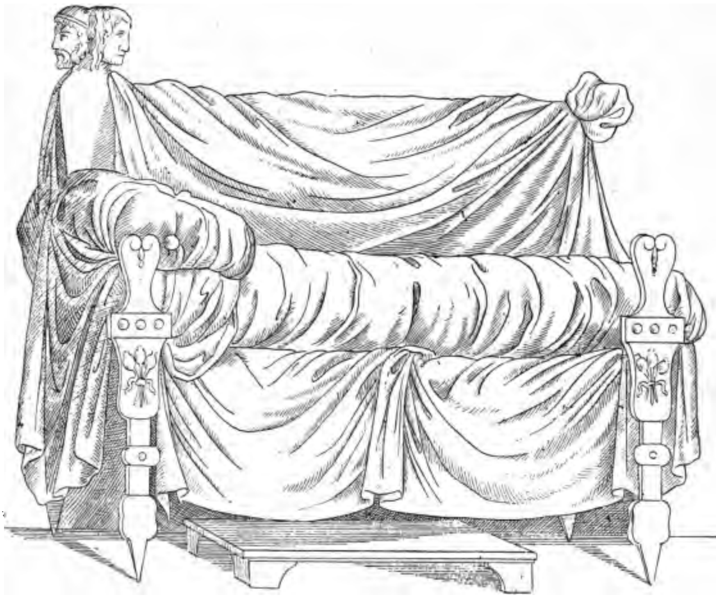
Du lit, passons à la table, au rebours des gens qui passent de la table au lit.

Voici sur notre chemin la chaise-longue antique, sans laquelle point de re-



Lit romain.

pos, après le repas, point de sieste, durant le repas point de



Lit de repas; Grèce.

causerie. Cette chaise-longue est le lit de jour, en usage dans tout le monde primitivement civilisé. C'est un meuble plutôt simple. Chez les Égyptiens, une sangle faite de lanières entrecroisées montée sur quatre pieds; point de chevet, c'est-à-dire d'*ouol;* chez les Grecs, une couchette étroite avec double chevet; chez les Romains, une sangle sur six pieds, le double chevet souvent formé de barres de bronze qui ressemblaient à des cordes et se terminaient par des têtes de serpents.

Ce lit est bien; la table est mieux.

La table est plus intéressante. Elle est par excellence une preuve de civilisation.

La table, où dans des calebasses rustiques et des poteries grossières les mets se présentent plus appétissants, est la vraie ligne de démarcation entre l'homme et l'être sauvage. Il n'a été donné de s'en servir qu'aux races chez lesquelles l'être humain n'était plus la brute sanguinaire des premiers âges.

Les anciens eurent donc des tables rondes, ovales ou rectangulaires, de dimensions variées, petites plutôt que grandes en Égypte et en Asie, grandes et petites en Italie et en Grèce. Chez les Égyptiens et les Asiatiques, la table ne servait pas à réunir les convives, mais simplement à porter les mets que l'on mangeait assis ou couché suivant les lieux.

Les Grecs et les Romains eurent des guéridons pour orner le logis; pour les repas, des tables dont la dimension variait avec le nombre des convives.

Les unes et les autres étaient faites d'un plateau de marbre, d'or, d'argent ou de bois précieux, cèdre et sycomore en Égypte, sandal en Asie, érable et thuya en Italie, citronnier en Grèce. Ce plateau reposait sur un, trois ou quatre supports faits de têtes d'animaux et terminées en pattes armées d'ongles redoutables ou de sabots. Souvent, autour des supports fortement

cambrés, s'appliqua une feuille d'acanthe mi-pliée, et de cette gaîne sortit le corps d'un lion. Telle de ces tables valait 300.000 francs d'aujourd'hui. Quand le thuya qu'on appelait le citre se veinait de rouge, sa valeur atteignait un chiffre fantastique.

*
* *

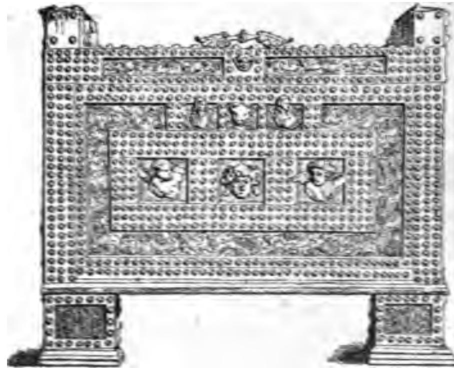
Après le lit et la table, le coffre.

Coffre ici veut beaucoup dire. C'est le meuble

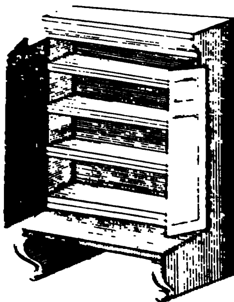


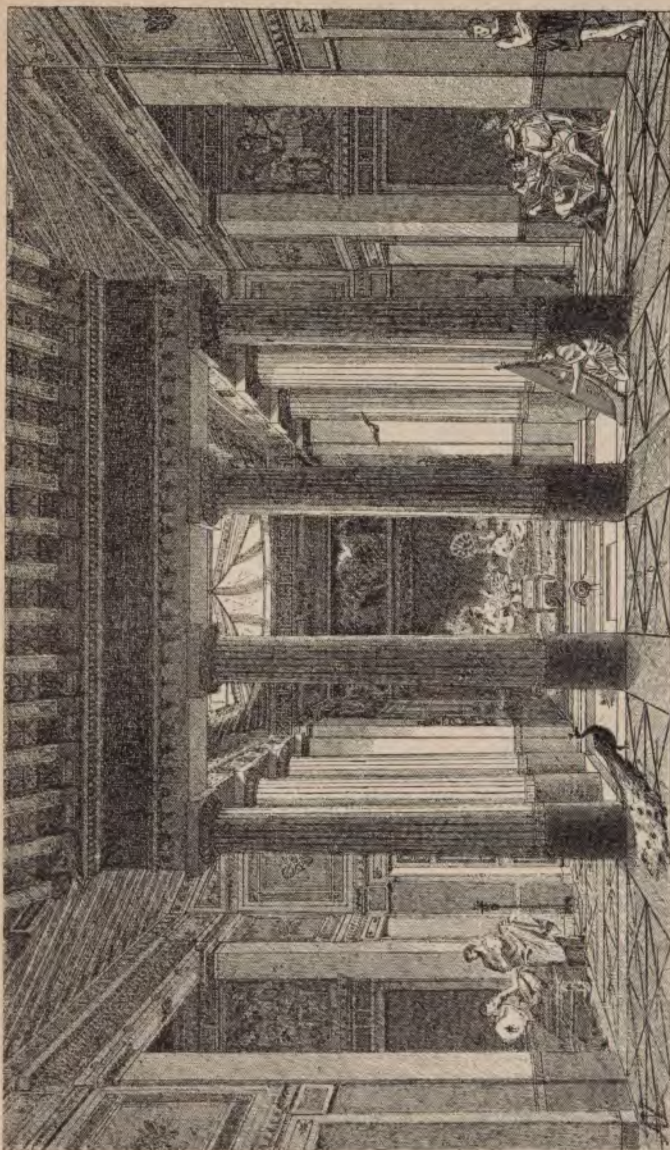
Guéridon ; Ancienne Rome.

« Maître Jacques », de l'antiquité. Il a droit à la troisième place, lui qui est tour à tour siège, armoire et buffet. Seuls, les Romains de la décadence connurent le bahut.


Coffre-fort romain.

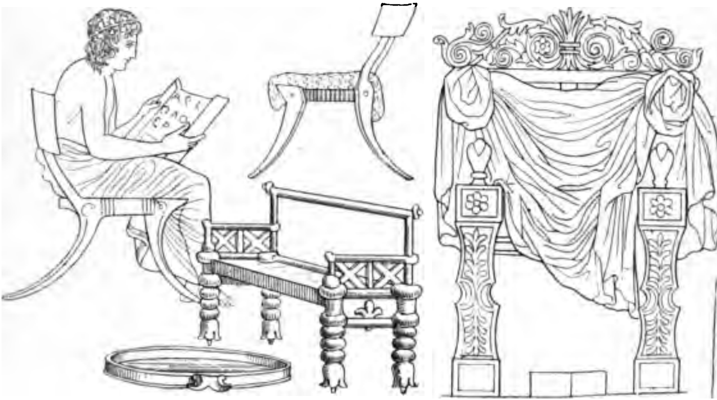
Le coffre était à peu près partout de forme identique et couvert des mêmes ornements. Bien entendu, je n'établis point de similitude absolue dans les détails, mais simplement dans la pensée qui inspira les ouvriers. Ainsi, partout des fleurs, des feuillages, des fruits et des figures. Mais en Égypte, c'est la fleur de lotus, la tige du papyrus, des figures dont les jambes sont réunies, taillées toutes deux d'un seul morceau et rigidement allongées, les bras collés au corps. En Asie, le coffre s'orne de feuilles de palmiers et se dresse sur des pommes de pin ; les figures gardent l'immobilité des figures égyptiennes.


Armoire.



Intérieur de la maison grecque.

En Grèce, la vie éclate, déborde, les jambes des figurines sont libres et souples, les bras agissent,



Trône et sièges grecs.

les torses s'inclinent et se redressent, gracieux; la feuille d'acanthe remplace le palmier, et le lotus cède la place au laurier rose.

A Rome, le coffre se surmontera d'étagères et, devenu bahut, s'emplira de bibelots précieux.

*
* *

Mais reposons-nous en Grèce. Nous avons dit un mot des sièges égyptiens. Essayons en passant les sièges grecs.

Ils se faisaient d'après trois types principaux de supports : supports à balustres épais, incrustés, échancrés au milieu. C'étaient les sièges d'apparat. Ensuite, les supports aplatis et découpés, les bras maigres en forme de baguette. Puis, les pieds droits de forme arrondie terminés en pointe, avec grand dossier droit, les bras droits. Ceux-ci, à cause de leur apparence de légèreté, servaient exclusivement aux femmes.

Nous parlons de notre galanterie. Dites-moi à quelle époque nous avons songé à sculpter des sièges réservés aux femmes. Nous avons eu, au contraire, l'idée grossière de leur interdire le plus splendide de ces meubles : le trône. Nos pères firent la loi salique!

Quant aux sièges que les Grecs destinaient à l'usage du sexe laid, ils n'étaient autre chose que nos fauteuils de bureau à dossier bas et courbé.

L'Italie héritière de la Grèce les aimait fort.

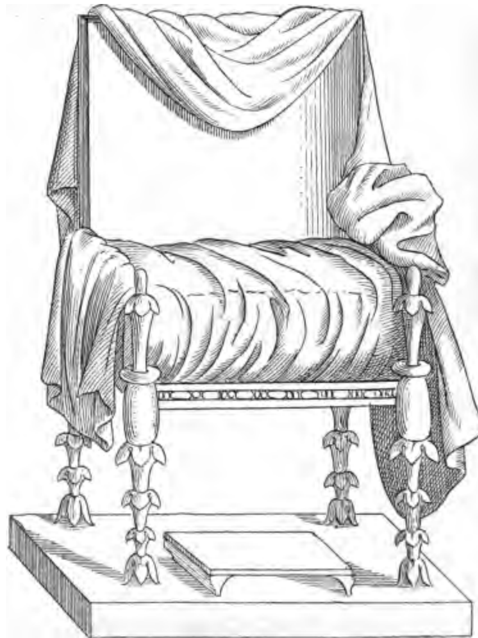
Cicéron n'était pas autrement assis que Me Z., huissier à la cour. Voilà qui est bien fait pour flatter Me Z.

Et ce logis romain où les fauteuils sont ceux du cabinet de votre mari, Madame, voulez-vous y pénétrer? Vous y retrouverez, je gage, avec un peu de bonne volonté, le salon de telle de vos amies, le vôtre, peut-être.

Les murs étaient décorés de peintures à fresques et de panneaux encadrés d'arabesques; sur ces panneaux des scènes de genre et des figures; au plafond des guirlandes de fleurs; sur le sol de riches mosaïques; parfois aussi ces mosaïques couvraient les murs.

Oh! les mosaïques où se déroulaient les fameux combats d'Alexandre, quelles merveilles! Et les fresques, les fresques condamnées par la mesquinerie contemporaine!

Il nous faut tant d'argent pour la table, la toilette, le théâtre, la parade, qu'il ne nous en reste plus pour rémunérer le travail artistique. Le papier démocratique envahit les plus riches demeures. On s'est mis à tapisser d'étoffe; c'est une améliora -

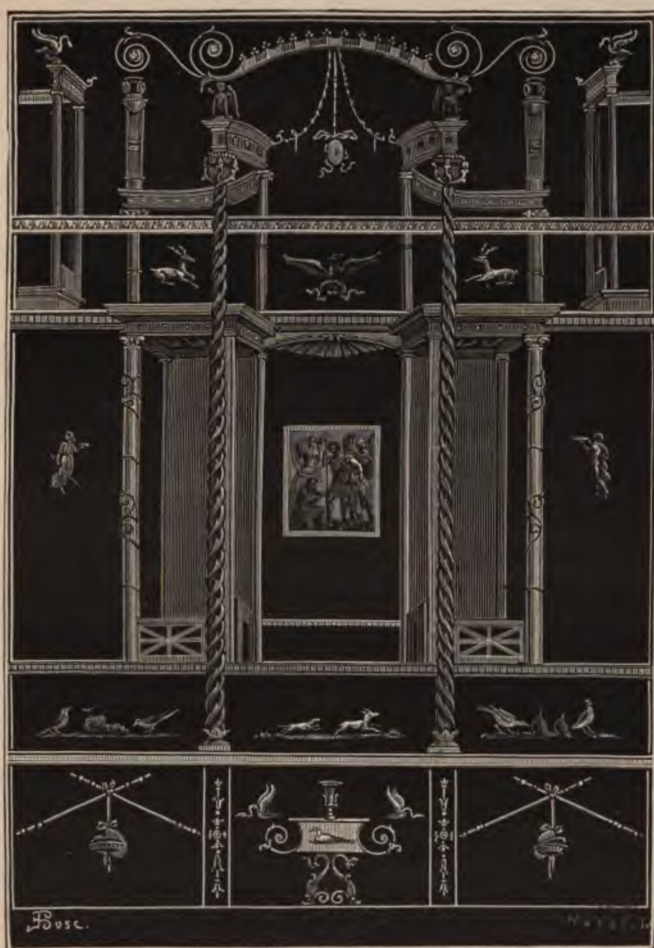


Siège romain.

tion. Il y a mieux à faire. Vous en jugerez. Mais quoique nous tentions, nous sommes loin de la fresque qui était le vrai luxe, le vrai beau.

Dans le salon romain, nous retrouvons en presque totalité notre ameublement actuel. Là comme ici règne le goût du bibelot, plus artistique seulement. Rien ne détonne chez les anciens; tout est d'un goût sûr et d'une élégance naturelle : superbes tentures, figurines de marbre ou de métal ou même de plâtre moulé, coupes, flambeaux, lampes, coffrets, petits ouvrages, que sais-je? Chaque appartement est un musée.

Mais, point de fouillis, de coins sombres, de trous à poussière. Avant tout, de la sobriété et de la clarté. Pas de désordre non plus. L'art antique veut bien se vulgariser, toutefois il ne saurait devenir vulgaire. Il est généreux, accessible à tous, gentilhomme pourtant. La cause en est que la vie intérieure des peuples de l'antiquité n'était point comme la nôtre un combat sans merci. La terre plus jeune, partant plus féconde, donnait ses fruits sans compter — l'avarice est un péché de vieillard. On vivait en paix sur son champ et son verger. Le goût naturel ne se dépravait pas par la vue des productions d'un art faux et guindé. L'amour du beau se respirait avec l'air pur des ciels de Grèce et d'Italie. Les artistes se-



Décoration intérieure d'une maison pompéïenne.

maient à profusion leurs plus belles œuvres sans se

soucier d'en tirer un profit, pas même d'inscrire leur nom sur le marbre des temples. Ils avaient autant de désintéressement que de génie. Phidias gagnait à coup sûr moins qu'un petit Savoyard fabricant de terres cuites; Apelle n'était pas aussi bien rétribué qu'un peintre d'enseignes à Paris. La Vénus de Milo fut-elle payée un talent? J'en doute. Et vous savez ce que coûte le plus minuscule bronze de bon faiseur, car, en art comme en tout, nous avons aujourd'hui, Dieu merci, le « bon faiseur ».

L'art est parvenu à la fortune. Je ne dis pas qu'il y est arrivé : je dis qu'il y est parvenu. Aussi est-il fier. Il croirait s'encanailler en acceptant l'hospitalité d'un foyer modeste. Cette statuette, cette gravure pour trois louis! Vous voulez rire. Ne savez-vous pas qu'il faut qu'un artiste donne à dîner? Allez avec vos trois louis chez le photographe et n'importunez pas des hommes de talent qui entendent rouler sur l'or.

Qu'arrive-t-il ? C'est que la foule, ne pouvant acheter le beau, se contente d'en posséder la caricature. Nous ne savons nous passer du sourire des choses; il nous faut des couleurs, des gravures, des tentures. Mais la couleur est criarde, la gravure affreuse et la tenture horrible. Le sourire se fait rictus.

Dans ces conditions, point d'éducation artistique



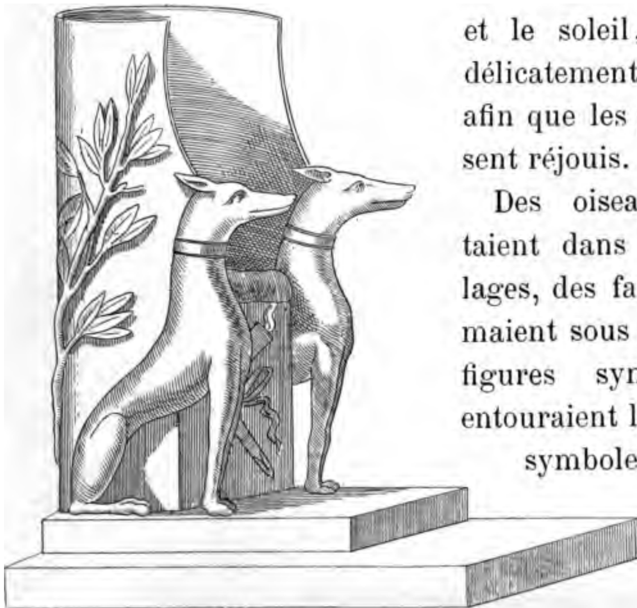
Intérieur romain.

possible pour le peuple. Son goût est celui des marchands de papiers peints, et nous qui sommes d'origine latine, nous n'entendons plus rien aux subtilités délicates des Anciens.

Comme ils étaient fins et logiques!

Vous pouvez voir dans la maison romaine où nous entrâmes tout à l'heure qu'ils ne connurent pas les vitres; ils ignorèrent les glaces et fermaient de nattes peintes ou de rideaux brodés les baies de leurs logis, rideaux assez épais pour servir de protection efficace contre le vent et le soleil, rideaux délicatement coloriés, afin que les yeux fussent réjouis.

Des oiseaux voletaient dans les feuillages, des fauves dormaient sous bois; des figures symboliques entouraient l'œuf ailé, symbole sacré, et



Siège romain sculpté.

çà et là des caractères hiéroglyphiques s'entremêlaient habilement.

Dans les tapis de seuil, au contraire, jamais nul emprunt au règne animal, nulle figure d'homme ou de dieu. Le tapis est un fond de tableau. Il n'y faut point de personnages actifs. Ils détourneraient l'attention au préjudice de l'œuvre principale. Donc, des fleurs fantastiques autant que délicates, d'une splendeur étrange, entourées comme le sont les parterres de nos jardins d'une bordure de fleurs plus petites, de boutons mi-éclos.

Ces hommes qui vivaient en perpétuelle communion avec la nature trouvèrent des coloris admirables. Ils emplissaient leurs regards du bleu profond des ciels d'Orient, du vert intense des bois sacrés, de l'émeraude tendre des herbes qui se mirent dans les ruisseaux, du pourpre violet des mures, du rose de l'horizon où sourit l'aurore, du lit d'or où se couche le soleil, et de tout cela, de ces teintes chaudes, vives, chatoyantes, ils composaient un ensemble d'une incroyable harmonie.

Point de ces alliances de tons faux qui hurlent d'être ensemble, point de ces dessins informes mal « imprimés » sur des étoffes mal tissées avec des couleurs que ronge le soleil le plus bénin et que délaye la pluie la moins malintentionnée entrant par une

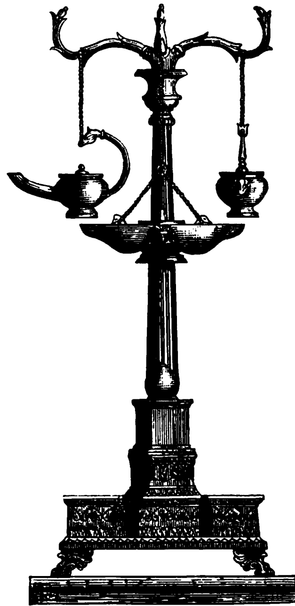
fenêtre insuffisamment close. Ce faux luxe eut fait hausser les épaules aux Anciens.

Les Égyptiens, eux, avaient pour tentures soit des nattes peintes, soit des tapisseries brodées que relevaient des cordons de lin. D'épais coussins étoilés couvraient les sièges.

Les Asiatiques poussèrent ce luxe plus loin encore. Ils rehaussèrent l'éclat des couleurs par l'adjonction de fils et de paillettes d'or et par des semis de perles. Des cordons de pourpre attachés à des bras d'or et d'argent relevaient les portières prodiguées partout et les tapis précieux qui tombaient des combles jusqu'au sol.

Des coussins à longues franges de laine s'éparpillaient au gré d'une heureuse fantaisie.

Et quelles merveilles que les couvertures de lit de table tissées à Sardes et à Babylone! Quand, au hasard des conquêtes, les Romains se furent emparés de ces trésors de l'industrie



Lampadaire romain.

antique, ils osèrent à peine s'en servir. Les convives, craignant de salir ces broderies superbes, les relevaient avec précaution pour s'accouder sur le chevet du lit.

Convenez que nous voilà bien loin de nos rideaux faits d'une soie que nul bombyx n'a jamais su filer.

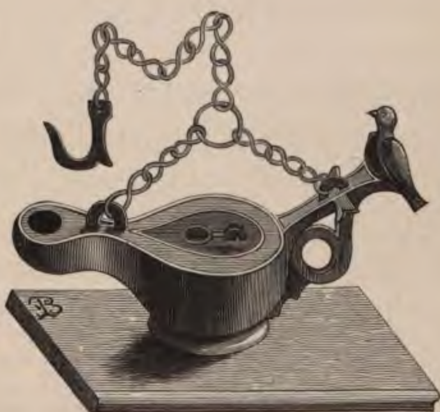
Et s'il vous plaît de compléter le mobilier de la maison romaine, mettez sur les consoles les riches verreries de couleurs dont les Tyriens longtemps gardèrent le secret, que depuis trouva Venise, les poteries artistement peintes, les cabarets curieusement ouvragés, les lampadaires à branches lumineuses, arbres d'où pendaient des fruits éclairants; les flambeaux cannelés, les lampes à huit, dix, douze becs, formant lustres, et les hauts luminaires de parquet qui, présentement, illuminent votre salon.

Quelle variété dans la forme de ces objets d'usage courant! Les Grecs les avaient empruntés aux Égyptiens, les Romains les prirent aux Grecs et chacun d'eux les varia au gré de son caprice. On les faisait en terre cuite, en argent et en or, d'un dessin aussi pur que gracieux. Tantôt une chauve-souris, symbole de la nuit, prêtait son corps au vase suspendu, tantôt le hibou, tantôt des figures humaines. Des enfants, des esclaves portaient une lampe qu'ils semblaient emplir d'huile.

J'ai dit un mot des poêles mobiles des Anciens. Ils étaient en bronze, montés sur des pieds élégants, ornés de têtes d'animaux, et contenaient des réservoirs d'eau chaude. Ils chauffaient les atriums. Pas besoin de tuyaux de dégagement pour les gaz délétères qui s'en allaient librement par les baies ouvertes. Foyers discrets, corrects, qui n'incommodaient jamais personne.

Que vous semble de tout cela?

Je vous entends : « C'est, dites-vous, bel et bon; mais vous qui parlez tant de l'ambiance, du cadre, vous conviendrez que ce qui fleurit sous le ciel des pays chauds ne croît pas aisément sous un climat tempéré; ce qui est pratique ici ne l'est pas ailleurs ».


Lampe romaine.

— J'en conviens; mais je ne veux pas que nous dormions en plein air, que nous bâtissions comme à Memphis ou comme à Pompéi. Je dis : tel meuble

était ainsi et fort beau. Inspirons-nous de lui s'il est par quelque point adaptable et pratique.

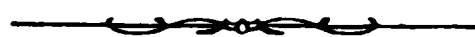
— Soit, mais nous protestons quand même contre le procès que vous nous faites. Tous vos exemples de splendeur ne sont que des exceptions. Il en était de vos tentures et de vos sièges comme du lit. Vous nous parlez d'un mobilier riche. Il en existait d'autres. Les artisans n'achetaient point leurs tentures en Phrygie et ne couvraient pas le plancher de leur pauvre demeure de tapis de haute lice.

— Non, Madame, mais l'élégance n'y perdait rien. Les pauvres, en effet, ne se procuraient point pour orner leurs logis et se défendre contre les autans, de laides imitations où le clinquant tenait lieu d'or, et une bourre grossière de la laine fine du Leuconium teinte de pourpre. Les contrefaçons du beau étaient inconnues. L'antiquité n'établissait point de degrés dans la valeur des choses. Elles étaient belles ou n'étaient pas. Ceux qui ne pouvaient se les procurer s'en passaient et ne les remplaçaient point par des semblants. Les imitations sont un produit des décadences. Donc, pas de tentures criardes semées de perles fausses sur les murs des chaumières, mais au dehors le sourire des pourpiers et des rosiers grimpants ; au dedans, des nattes fines dont le ruisseau

fournissait la matière; sur le sol battu, du sable blanc comme une poussière d'argent, un lit de mousse sèche couvert de peaux d'agneaux, un coffre taillé dans le tronc d'un sycomore et incrusté de cailloux brillants aux teintes d'opale, ramassés au bord des sentiers, enfin des sièges en forme d'X tendus d'une peau de bête sauvage.

Croyez-vous que les petites gens de l'antiquité se trouvaient mal logés de la sorte?

Tout est affaire d'appréciation, et s'il fallait choisir, beaucoup de gens, d'esprit délicat et de goût affiné, délaisseraient la chambre d'apparat du roi Midas pour la cabane de son berger.



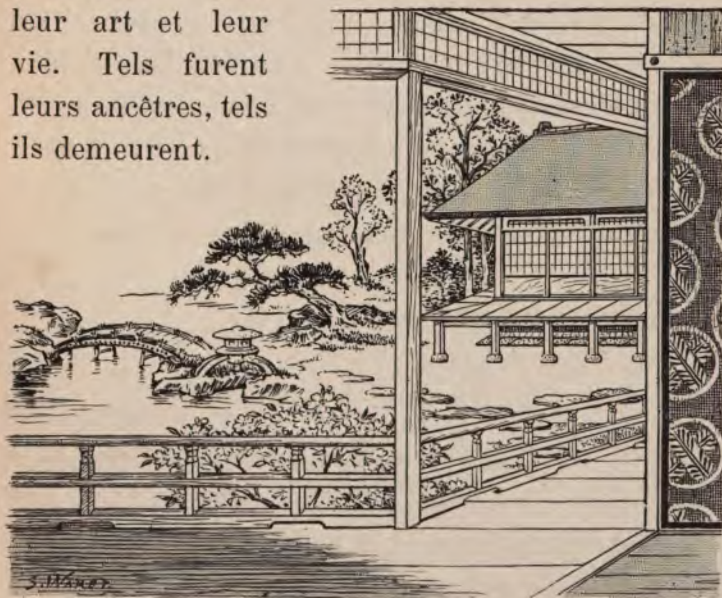
III

LES IMMUABLES

Tout passe et se renouvelle. De l'ancienne Égypte, il ne reste que des tombeaux et des sphinx; des capitales asiatiques : des monticules de sable cachant les ruines des palais de briques émiettés; des villes grecques héroïques : des débris de temples où courent des frises de stuc rongé; de l'Italie classique: des villes endormies sous les champs de vignes et les bois d'orangers.

Pourtant, il est des peuples qui sont restés ce que jadis ils furent. Immobilisés dans une civilisation archi-séculaire et des coutumes surannées, ils ont des yeux pour ne pas voir ce que nous appelons le progrès. Ils en savent seulement ce que nous voudrions qu'ils ignorent : le perfectionnement des moyens de guerre. Ils ne croient pas à notre art, à notre civilisation, et nous voyant si habiles dans la

destruction, ils nous tiennent pour malfaisants plutôt qu'utiles. Assurés de notre supériorité, nous nous acharnons à les vouloir accommoder au goût de Paris; et, de temps en temps, nous profitons de leur mépris, de leur apathie, de leur surprise pour en tuer quelques-uns. Nos petits-fils seront très étonnés quand, dans cent ans, quelque général Tsen-Ki-Tong, jouant au Tamerlan, viendra avec vingt millions de soldats jaunes résoudre la question d'Orient et la question sociale. Jusque-là, ces peuples resteront immuables dans leur art et leur vie. Tels furent leurs ancêtres, tels ils demeurent.



Maison japonaise.

L'un d'eux diffère quelque peu des autres. Il conserve son caractère, mais il a une tendance à suivre nos modes. Ce peuple, vous l'aimez, Madame.

A la faveur des légendes gracieuses, des bibelots singuliers, des romans embaumés, il s'est présenté à vous attirant et sympathique.

Vous savez qu'il est au bout du monde une mer fleurie d'îles innombrables où la nature semble avoir réuni tous les agréments. Ces îles sont des corbeilles de fleurs. Pour les colorier, le Créateur a employé les tons les plus riches et les plus délicats. Autour de lacs, qui ont l'air de miroirs immenses taillés dans un gigantesque saphir, ondulent des collines poudrées des fleurs tendrement rosées des cerisiers.

Les bambous graciles mêlent leurs feuilles d'un vert glauque au feuillage sombre des pins gigantesques. Nul fouillis dans ce décor. Tout est à sa place. Les grandes lignes d'un mont couronné de neige forment le fond du tableau; un tapis de chrysanthèmes d'une richesse inouïe s'étend à la ronde.

Dans ce cadre féerique, l'homme a jeté des villes qui sont des joujoux artistiques, des constructions à colonnettes légères comme des barreaux de cages et dont les murs sont faits de papier soyeux.

C'est bien la maison qui convient à ce sol sans cesse menacé par les tremblements de terre. Elle est

légère, élastique et d'un prix insignifiant. Ici, l'élégance est partout, et la mièvrerie nulle part. C'est le Japon.

Si les Japonais ont suivi le progrès dans sa route, si les *mousmées* ont le tort de s'habiller à la parisienne, si les ministères à Yeddo ne durent pas plus longtemps qu'à Paris, il n'en est pas moins vrai que le Japon peut prendre place dans le groupe des Immuables, car il a gardé intacts, depuis l'origine, son patrimoine artistique, ses traditions et ses procédés.

Ses procédés, c'est beaucoup dire.

Placés entre deux immensités, le ciel et l'océan, isolés des autres peuples, les Japonais n'ont étudié que leur nature splendide et l'ont étudiée de telle sorte qu'ils sont parvenus à en surprendre les plus merveilleux secrets et à procéder comme elle. Ce qui caractérise leur art, c'est donc la recherche du simple dans la conception de l'idée et dans son expression. La nature ne fait pas autre chose. Elle



Étagère japonaise.

contourne une branche d'arbre, y coud quelques feuilles souples, y suspend au hasard des fleurettes délicates et des baies éclatantes. La branche est-elle tombée du tronc qui la soutenait, la nature en bronze l'écorce, la galonne d'une mousse fine et brode cette passementerie élégante de minuscules points rouges. Nous autres, barbares, nous passons indifférents devant ce rien gracieux qui gît sur le sentier, nous le repoussons du pied. Le Japonais, lui, le ramasse, l'emporte, le place devant un paravent dans son salon ou bien sur une étagère. Il trouve ainsi partout, dans un nid, dans une graminée, un motif de décoration artistique.

Les Japonais sont tous artistes. Ils respirent l'art, le sucent avec le lait. Tous savent dessiner et peindre, et cela va de soi, leur plume étant un pinceau. Mais ils se contentent de suivre la nature, ils ne songent pas à l'idéaliser; au contraire, ils s'étudient à la simplifier! Leur art ne se prête pas aux aspirations hautes.

N'importe, la maison japonaise est une merveille dont l'équivalent ne se trouve point ailleurs. Entrez-y. Tout est charmant et fin jusqu'à l'esprit de ses habitants. Dès le seuil, vos sens seront délicieusement impressionnés : l'ouïe, la vue, le toucher se trouveront à véritable fête.

Devant la porte et les baies qui laissent pénétrer la lumière, tombent des rideaux faits de cordelettes soyeuses où s'enfilent des perles, telles les gouttes de rosée. La moindre brise soulève ce voile léger, le fait onduler avec un joli bruissement dont l'oreille est réjouie, variant à l'infini les dessins du fond. Cela chatoie et chante.



Lanterne.

Les cloisons sont faites de châssis mobiles, couverts de panneaux de pailles fines, d'une incroyable souplesse. Ces panneaux, vous les connaissez sous le nom de *kakémonos*. Un rien y est peint et ce rien est exquis : sur un fond clair, une branchette d'aubépine, une tige fine diamantée de givre, un oiseau au corps allongé, aux pattes grêles, happant un insecte aux ailes d'azur; parfois aussi la figure réjouie de la

lune regardant une touffe d'herbe se baigner dans un ruisseau.

Et tout cela, je le répète, si simple, dessiné d'un seul trait, le relief obtenu par l'opposition des couleurs et non par superposition.

J'insiste sur cette simplicité du procédé et de l'arrangement. J'y reviendrai, en concluant à la fin de ce livre, parce que de tout ce que nous avons pu dire et voir jusqu'ici, il n'est rien de plus instructif ni de plus délicat. Comprendre et goûter l'art japonais, c'est avoir du goût et un goût exercé. On sait alors arranger son *home*, les idées viennent, l'originalité se montre. Ce faisant et le faisant bien, il n'est pas question de s'encombrer de bibelots et de ne vivre que de riz. Restons Européens, soyons même très Français. Le Japon doit d'abord nous apprendre le prix des petits moyens, et, dans un arrangement, les valeurs relatives; le Japon doit nous suggérer l'amour de la sobriété, le goût de l'harmonie.

L'harmonie est l'essence de l'art japonais qui est lui-même l'essence de l'harmonie; c'est toute une symphonie en accords parfaits.

Il y a quelques années, dans la tribune du grand orgue de Notre-Dame, en honneur d'une cérémonie solennelle, Gounod en personne tenait l'orgue. J'étais là, par faveur. A un certain moment, Gounod im-



Intérieur japonais.

provisa une sorte de chœur où, par un jeu étrange de réponses et de mélopées, les voix formaient écho, s'enchevêtraient, variées et souples, et dans l'ensemble le thème perçait égal et coordonné, toujours soutenu par une harmonie claire et une mesure impeccable.

Quand le maître cessa, vingt musiciens célèbres tendirent leurs mains vers lui. Emporté par la hardiesse inconsciente des jeunes gens, je ne pouvais me retenir d'approcher et j'entendis le violoniste Lancien qui disait à Gounod : « Maître, où prenez-vous ces idées sonores, ce rythme ample? — Mon cher Lancien, je fais blanc, je fais toujours blanc; j'ai en horreur la musique noire ».

Gounod voulait dire par là que hors du simple, il n'est rien



Le lit japonais.

de bon, et que le noir si torturé, si bruyant ou exalté qu'il soit, n'est qu'œuvre barbare. Une seule route va au bien, prétend Zénon; mille vont au mal. Les Japonais, bien avant le bon philosophe grec, avaient fait la même découverte; et pour parvenir au beau, ils prirent le seul chemin qui sait y mener, le chemin de la nature. Toute la finesse de leur art, toute la coquetterie de leur science, ils l'employèrent à suivre ingénieusement ce sentier, cueillant des chrysanthèmes, regardant au ciel le vol des oiseaux et, le soir venu, rêvant à la lune qui poliment leur souriait.

Apprenons d'eux l'amour profond des merveilles de la terre et du ciel, l'effort réfléchi vers l'art précis et simplifié. Rien n'affinera davantage notre goût et notre jugement.

Les Japonais, grâce à l'instinct de l'harmonie qu'ils possèdent au plus haut point, sont les premiers décorateurs du monde. Le plafond de leur chambre est fait d'une ombrelle; les corniches de soie brodée, s'agrémentent aux angles de lanternes dont la monture est une guipure.

De tous côtés, du décor, beaucoup de décor, mais presque pas de meubles, pas même de chambres, car en été, pour avoir plus d'air, les châssis disparaissent et les cloisons sont roulées jusqu'aux neiges prochaines.

Sur le plancher, des nattes cousues et rembourrées d'étoupe servent de sièges. Un placard contient le



Cabinet en laque.

mobilier et le trousseau. On y cache d'abord le guéridon nain qui sert de bureau et sur lequel on écrit agenouillé, puis les bancs minuscules posés sous le coude des visiteurs, les couvertures de soie qui couvrent les dormeurs, vêtus d'ailleurs de grands

caftans brodés, l'oreiller invraisemblable en forme de pyramide tronquée à base arrondie où s'appuie non la tête, mais la nuque. C'est une contrefaçon de l'*ouol* égyptien. Cet oreiller est recouvert d'un cahier de papier soyeux dont chaque soir on enlève un feuillet.

Le placard japonais reçoit encore la vaisselle de laque, les plateaux et les porcelaines, les tables légères placées pour les repas devant chaque convive, qui mange assis sur les planches.

Chez les riches, ce meuble est remplacé par un cabinet à tiroirs multiples. C'est un bahut artistement sculpté placé sous une façon de dais à quatre colonnes.

Des braseros de cuivre et de bronze finement travaillés servent l'été à allumer les pipes, l'hiver à chauffer les appartements.

*
* *

Les Européens sont les bienvenus dans ces aimables intérieurs japonais, mais tandis que le Japon sourit aux étrangers, la Chine s'enveloppe d'une hostilité persistante. Ce n'est pas elle qui s'inquiète des nouveautés parisiennes. Rien n'y a changé depuis

les premiers empereurs. Ses maisons se font rébarbatives, la porte cachée derrière un écran de pierre. Elles ont gardé l'aspect de la tente primitive, et leurs pointes recourbées rappellent les crochets qui attachaient jadis les peaux aux piliers.

Les murs sont de briques et les cloisons de pisé; ce n'est plus, comme au Japon, un palais de papier peint.

La maison chinoise se compose d'un vaste rez-de-chaussée, sans étages; toutes les pièces sont carrées et en enfilade autour d'une cour ressemblant à l'atrium romain. Des treillages de bambous ferment les baies extérieures et garantissent la famille contre les curiosités qui passent. Le toit est soutenu par des colonnes dont le chapiteau au lieu d'être une pierre plate est un dragon. Autour de la maison court une vérandah ajourée donnant sur le jardin.

Oh! le jardin chinois. Comme il est loin du Japon!

De ces deux peuples voisins, l'un est moralement aux antipodes de l'autre. Le même ciel resplendit pourtant sur leur tête et la même mer baigne leurs pieds. Tous deux également ont eu pour maître la nature, mais ils ont différemment profité de ses leçons.

Les Japonais sont de grands artistes et les Chinois

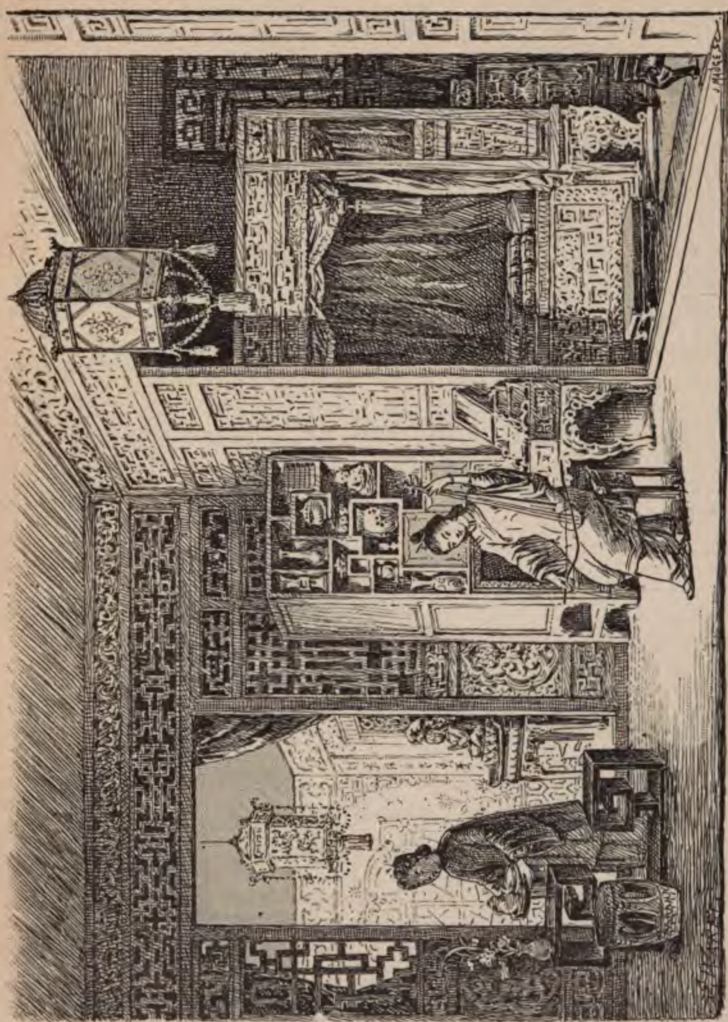
de stupéfiants caricaturistes. Ceux-là cultivent l'art et ceux-ci l'artificiel.

Les Chinois sont les premiers fabricateurs de monstres du monde entier. Ils font avec les vegétaux des animaux souvent horribles : un prunier devient un dragon, un pin un serpent; un rosier se transforme en grue. Ils savent comprimer la sève, tordre les branches et les faire ramper.

Le jardin chinois est un défi jeté au bon sens. Ni gazon, ni arbres, ni fleurs, mais des allées pavées de briques vernies qui s'enchevêtrent et ne conduisent nulle part, des canaux qui courent pour courir, labyrinthe sans point de repère. C'est fou et affolant.

Il est vrai que si le jardin chinois n'a pas de fleurs, en revanche, les chambres sont toutes fleuries. Des potiches débordent de roses; dans des vasques de bronze s'étalent des plantes odoriférantes.

La salle de réception de la maison chinoise ressemble à un parloir monacal. Au fond, un autel consacré aux lares domestiques. Sur cet autel, sorte de console, des vases, des pots à fleurs, des brûle-parfums. Devant, un sopha pour la prière et la conversation, — on prie mieux commodément assis ; on cause avec plus d'esprit appuyé sur des coussins moelleux. — Ce sopha à dossier courbé est élevé et



Maison chinoise; intérieur.

recouvert d'étoffes brodées. Il est long et large, afin de permettre à la maîtresse du logis d'y faire asseoir



Extérieur de la maison chinoise.

près d'elle ses visiteuses et encore d'y placer la table basse, en laque, sorte de plateau à pieds qui porte la bouilloire à thé, les tasses et les pipes.

Deux rangées de chaises ou de fauteuils s'alignent

face à face le long des murs, séparées par une longue table. Ces sièges qui se rapprochent des nôtres, sont en fines tresses de bambous ou recouverts de broderies riches aux couleurs violentes. Entre ces sièges sont placées des tables basses en laque incrustée et peinte. Des armoires, des étagères, des cabinets en ébène sculpté ou en bois noir, comme si ces meubles portaient le deuil du bon goût, sont pleins de porcelaines, de bronzes, d'émaux, de jades, d'ivoires, de livres et de bibelots.

La forme de ces meubles rappelle celle des pagodes à toits coniques, à balcons avancés, à colonnettes multiples.

Le sol de brique ou de marbre est couvert de tapis éclatants. Les portes, toutes différentes de formes et de dimensions, ne sont jamais placées en enfilade. Les malins esprits auraient beau jeu : ils entreraient trop aisément!

Dans la chambre à coucher, force lanternes en soie ou en corne. Le lit très bas, à quatre colonnes supportant un dais, est placé dans un enfoncement et ordinairement fermé d'une moustiquaire, de rideaux de soie ou de coton, durant les jours d'hiver. Une quantité prodigieuse de petits miroirs, minces comme des feuilles de papier, sont disposés de telle sorte que la Chinoise qui a ceci de commun avec l'Euro-

péenne qu'elle n'est pas moins coquette, peut s'attifer à l'aise couchée sur un sopha.

*
* *

L'ornementation dans le meuble et le décor chez les Japonais a pour caractéristique le dragon et le masque grimaçant. Ce motif identique chez les Chinois fut enfanté par l'idée que se faisaient ces peuples du rôle de la divinité. Après la nature, la religion est la source où les artistes de tous les temps ont puisé leurs inspirations. A Nippon comme à Pékin, capitales de pays où les bouleversements géologiques furent fréquents, le dieu qui d'un signe soulevait la terre, en faisant à chaque instant, comme par un capricieux délire, jaillir des montagnes et sortir du feu, apparut uniformément terrible. Tel les Chinois et les Japonais le conçurent, tel ils le représentèrent. Ce fut un dragon effroyable dont la gueule embrasée s'ouvrait dans un rire atroce et dont la queue agitée de soubresauts convulsifs secouait le monde et l'ébranlait. Et quand on donna à ce dieu la forme humaine, on l'affubla d'un masque terrifiant.

Voilà pourquoi on trouve sur les brûle-parfums, sur les *foukas* et les *kakemonos*, sur les éventails,

et les écrans, les hideuses figures si éloignées des modèles empruntés à la nature visible.

*
* *

Si la Chine est hostile aux étrangers, que dire de l'Inde? Je ne parle point de l'Inde anglaise, frottée de civilisation européenne, mais de l'Inde brahmanique qui cache jalousement ses mystères et garde ses antiques traditions.

Pour dérober leurs trésors aux profanes, que n'eussent arrêtés ni les tigres des jungles ni les serpents des bois sacrés, les premiers Hindous creusaient leurs temples au flanc des Ghâttes qui couvrent le pays de leurs ramifications. Les majestueux débris d'Ellora et d'Éléphanta racontent les merveilles de cette civilisation primitive. Mais ces constructions sans pareilles étaient réservées aux seuls dieux. Hors de là, plus rien. La vie, pour l'Hindou pénétré de l'immortalité de l'âme et de la métempsycose des êtres, était une bagatelle. Il suffisait d'honorer les dieux. Quant à vivre commodément, à quoi bon? Qu'était-ce que vivre?

Les Hindous habitaient donc sous de simples toits portés par des piliers. Nul confort et tout d'abord

nulle idée d'un mobilier, si rudimentaire qu'il pût être. La nécessité imposa une table. Elle fut taillée dans un énorme tronc de sandal, le siège dans un tronc plus petit. Et comme le fût des arbres est cylindrique, tables et sièges n'eurent pas d'autre forme.

Un beau jour, un Hindou eut l'idée d'enlever avec une hache de silex l'écorce et les aspérités du bois.

Combien fallut-il d'années, de siècles peut-être, pour que les meubles en forme de billot fussent taillés à six ou à huit pans? Combien de temps encore pour que ces pans fussent évidés, tournés en gracieuses arcatures, et qu'il ne restât plus du bloc massif qu'un plateau plus ou moins épais, suivant l'usage auquel on le destine, plateau posé sur des pieds solides quoique délicats, fouillés d'arabesques, incrustés de nacre, pailletés d'argent?



Tabouret de bois incrusté de nacre de Damas.

Vous connaissez les gué-

ridons, les cabinets, les tabourets, couramment vendus dans les bazars exotiques? De l'Inde, ils se sont répandus alentour. La Perse, l'Arabie, la Turquie n'en connaissent pas d'autres. Les meubles en bronze incrusté d'argent et pavés de pierres précieuses forment toujours le fond du mobilier des riches Asiastiques, comme au temps de Darius. Ils sont taillés en hexagone et n'ont plus pour support des pieds d'animaux, voilà toute la différence.

Pour nous résumer, nous voyons dans l'Extrême-Orient le principal motif décoratif emprunté à la religion et variant avec les dieux et les symboles sacrés; nous y trouvons des meubles identiques.

Une remarque seulement, c'est que l'Inde emprunte à tous ses voisins une partie des détails de son ornementation, et qu'elle leur fournit en échange la forme de son mobilier.

Quant aux tentures et aux tapis de ces pays où le soleil s'ingénie à faire miroiter les plus étranges couleurs, nous n'avons qu'à les admirer. Les tapis du Khorassan et de Smyrne sont des merveilles d'un coloris indestructible; les broderies de la Perse témoignent d'un art admirable et résistant. Dans nos maisons cet art défie les ans; dans l'histoire, il a défié les siècles. En le voyant si parfait et si ancien nous sommes confondus. Il remonte presque aux ori-

gines du monde et, dans l'ère du progrès il éveille notre surprise et excite notre admiration.



Fragment d'ancienne étoffe arabe.

*
* *

Ce chapitre ne serait pas complet si on n'y disait un mot des Arabes.

D'abord nomades, ils se passaient de mobilier. Dès

qu'ils se fixèrent, ils empruntèrent à leurs voisins le goût des fabuleuses ornementations. Les palais de Saba ruisselaient d'or. Mais les Arabes imprimèrent à la décoration un caractère spécial, essentiellement inspiré de leur religion. Plus de figures peintes ou taillées, partout de fines guipures de marbre, arabesques délicates formées par les versets du Coran. Et les arabesques coururent le monde au bout du cimeterre des disciples du Prophète. Elles prirent place en Perse, à côté des taureaux des Sassanides, se mêlèrent dans l'Inde aux feuilles d'acanthe qui encadrent les colossales figures de Boudha, le monstrueux Ananthâ, le serpent-dieu, et le lotus sacré du Gange, le lotus aux mille feuilles, aussi loin de la fleur du Nil que les lignes simples et majestueuses des temples d'Osiris sont loin des lignes torturées des temples de Siva.

IV

LES STYLES ROYAUX

Nous avons vu que les peuples de l'antiquité, aussi bien ceux qui ont disparu que ceux qui ont subsisté à travers les siècles, eurent pour premier professeur d'art, la nature; pour second, la religion. Il n'en fut pas toujours ainsi dans les âges qui suivirent.

Nos pères, par exemple, qui allaient devenir fils de Rome, neveux d'Athènes, alliés des nations phéniciennes, ne prirent d'abord aucune leçon de la nature ni de la religion et n'empruntèrent rien à la civilisation de leurs devanciers.

Parqués dans leurs forêts inextricables, les Germains dont nous descendons, et dont descendent les plus grands peuples de l'Europe, vivaient à la façon des fauves auxquels ils disputaient un asile précaire dans le creux des rochers ou des troncs évidés. Ils apprirent plus tard à construire pour leurs abeilles des ruches,

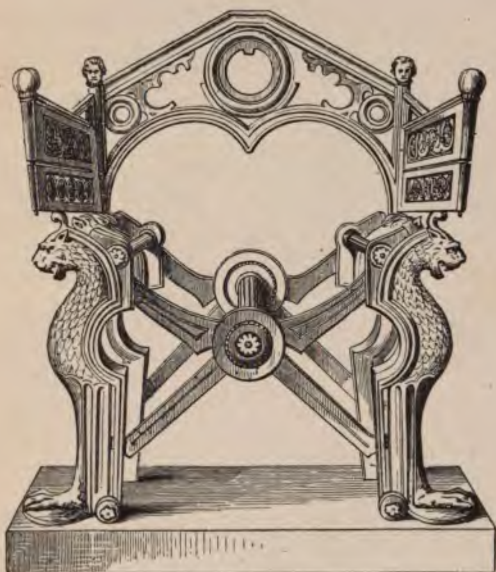
pour leurs familles des huttes; la même forme leur servit. A quoi bon des meubles? Ces hommes, uniquement occupés de guerre et de pillage, n'avaient point à proprement parler de foyer. En eussent-ils possédé un, que l'idée d'y placer leurs dieux, principe initial de l'ornementation, ne leur fût pas venue. Leur religion n'avait point de symbole. Quelles formes donner aux puissances qu'ils adoraient, le vent et le tonnerre?

La nature ne les conseilla pas davantage. Ils l'ignorèrent. A travers les branches enchevêtrées des arbres séculaires, ils apercevaient à peine un coin du ciel bleu. Point d'horizon vaste, point de ruisselets cristallins baignant des prés d'émeraude; seulement des marais fangeux pleins d'ombre et de tristesse, au bord desquels pullulaient les serpents. L'art ne pouvait loger en si laide compagnie.

Dans la hutte gauloise, des bancs de terre formaient les sièges; un creux dans le sol, le foyer. Les torques (colliers), parures des jours de bataille, se cachaient au fond d'un coffre taillé dans un cœur de chêne, recouvert de la peau d'un auroch et bardé de fer.

L'élégance eût été un non-sens. Il ne fallait à ce meuble primitif, identique de forme par toute la terre, qu'une solidité à toute épreuve. Les luttes

journalières obligeaient à de perpétuels déménagements. Le coffre hissé sur un chariot à roues massives devait pouvoir impunément supporter les



Chaise curule, dite *Fauteuil de Dagobert*, en bronze doré.

chocs les plus rudes. Pendant longtemps, les rois eux-mêmes ne possédèrent pas d'autre meuble. Il est vrai que les parois de la chambre du bon Dagobert furent revêtues de lames d'argent et que, par les soins d'Éloi, habile orfèvre, il eut un trône qu'on eût dit façonné dans l'or pur; mais on continua à n'avoir

pour meubles et pour sièges que les coffres rustiques.

Point de lit, bien entendu. On dort encore sur les peaux de bête, la paille, la terre battue, selon les castes. Ce qu'on appelle le bois de lit n'est nullement nécessaire au repos. Aussi n'en voyons-nous guère dans les logis d'autrefois. Il apparaît seulement lorsque, avec la sécurité d'une vie mieux assise, d'une société moins rudimentaire, le bien-être d'abord, le luxe ensuite se développent.



Lit bourgeois; XIVe siècle.

Enfin, avec Charles V, au quatorzième siècle, le foyer familial s'étant embelli, la vie rude, adoucie, le roi qui a chassé les Anglais de France emplit le Louvre de meubles précieux. On se met à tendre les chambres d'étoffes de soie bordées de perles, et de tapisseries brodées en or fin de Chypre. Un grand lit encourtiné abrite le sommeil du monarque, et seigneurs et bourgeois en ont bientôt un semblable

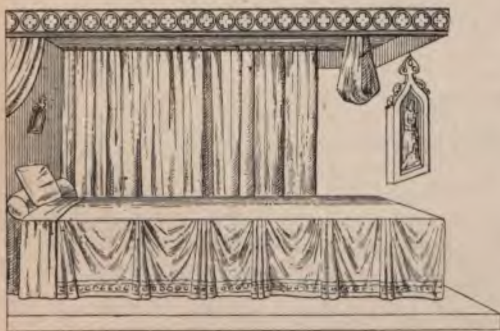
avec des draps brodés en toile de Reims et des couvertures de soie.



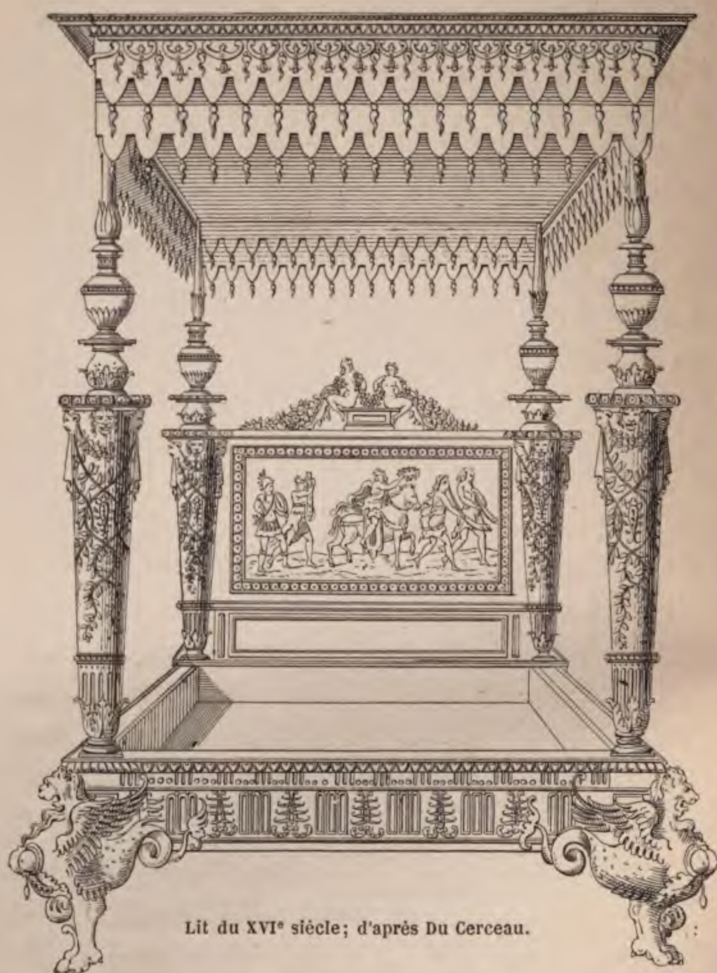
Fragment d'un lit royal avec son *poêle à gouttières* suspendu aux solives du plafond ; XV[e] siècle.

Cent ans plus tard, le lit est encore enveloppé de courtines, c'est-à-dire que du ciel, supporté par quatre colonnes, tombent sur les quatre faces d'amples draperies. Il reste immense. Toute une famille, ses hôtes et les chiens favoris, peuvent au besoin y trouver place.

Au seizième siècle, les colonnes sont artistement fouillées. Le lit de Pierre de Gondy, au musée de Cluny, est une merveille en ce genre. Des chevaliers, l'armet en tête et la lance au poing, soutiennent le dais, et cette décoration est si riche

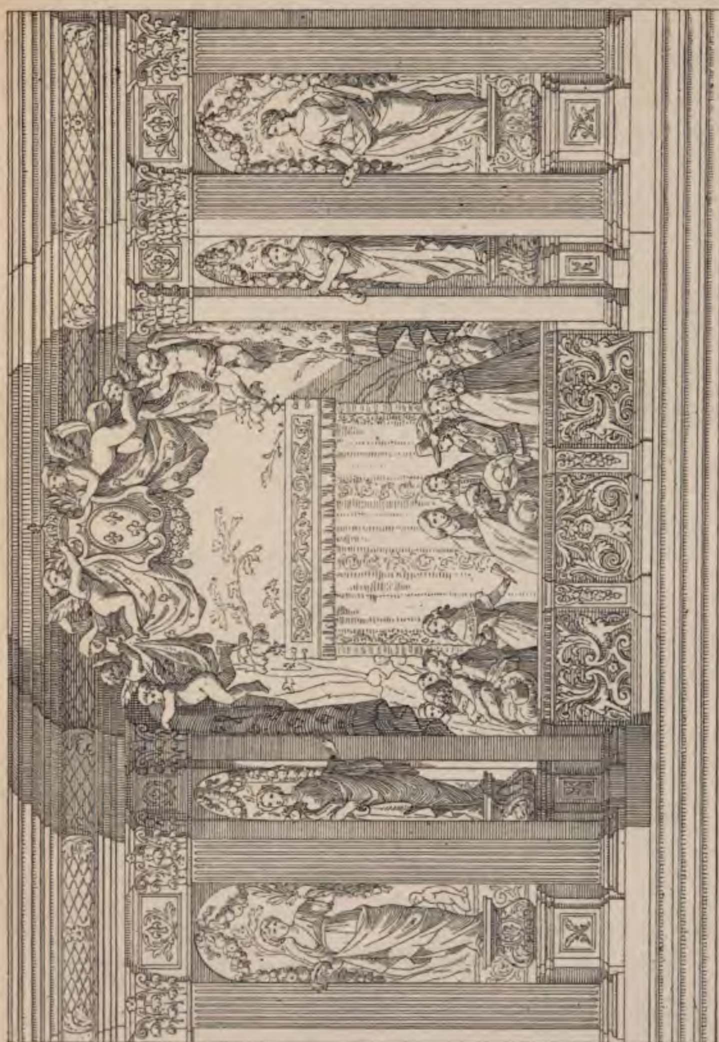


Lit bourgeois entouré de courtines et surmonté d'un ciel à gouttières ; XV[e] siècle.



Lit du XVIe siècle; d'après Du Cerceau.

que, pour la laisser voir, les courtines disparaissent.
D'étroits bandeaux tombent du dais, couverts de



Alcôve XVIIe siècle; d'après J. Lepautre.

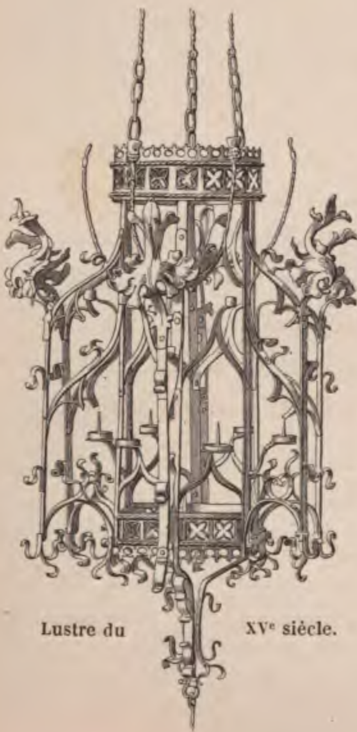
broderies superbes où courent les chimères royales, vomissant la flamme et enroulant à de capricieux rinceaux leur queue annelée. Ces bandeaux portaient le joli nom de « bonnes grâces ».

Le lit est encore très large, moins qu'au quatorzième siècle, mais assez pour que François Ier puisse y faire coucher Bassompierre et quelques amis. C'était la mode du temps. On causait entre intimes sous les courtines et, les gais propos finis, on dormait de compagnie.

Cet étrange usage passa. Le lit se fit plus petit; mais, à peu de chose près, il garda le même aspect jusqu'à Mme de Rambouillet qui, aimant ses aises autant que la grammaire, fit de son hôtel le temple du confort et imagina l'alcôve; non pas l'alcôve à la mode de notre siècle, espèce de placard sans porte dans lequel on étouffe en dormant. Non! L'alcôve du dix-septième siècle est formée par une balustrade ouvragée placée autour du lit et faite de motifs décoratifs empruntés à l'ornementation générale de la chambre à coucher. Le lit est comme un autel sacré dont une grille d'art défend l'approche aux profanes. Au-dessus, le dais habituel s'est empanaché. Des pommes de velours surmontées d'aigrettes de plumes se balancent au-dessus des colonnes, aux angles du lit.

Puis le dais devient baldaquin, plus encore se drape et s'empanache. Les brocatelles de Venise et les dentelles sont relevées par des boules de plumes.

Ce fut bien autre chose au dix-huitième siècle. Les lits à Versailles, à Marly, à Louveciennes, à Trianon, étaient des édifices fort compliqués, aux tentures surprenantes. Naturellement, la bourgeoisie imitait la cour, à cela près que le gourgouran et la bourrette levantine remplaçaient les brocatelles dans les draperies.



Lustre du XVe siècle.

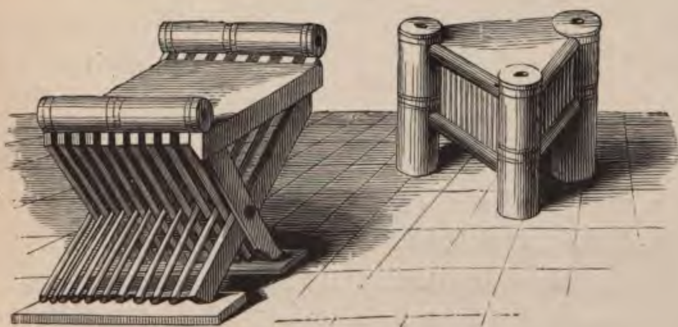
Voilà qui est bien en ce qui concerne le lit, mais pour parler du mobilier en général, il faut convenir, qu'à tout considérer, l'ameublement proprement dit ne date que de la fin du moyen âge. Tant que des luttes âpres, quasi sauvages, désolèrent les campagnes et les cités, les aises de la vie furent lettre morte.

Il y eut pourtant, après les croisades, une sorte d'é-

veil du goût. Le contact des Européens avec les Arabes ouvrait à l'art des monuments des horizons nouveaux. Les édifices se fleuronnèrent, se coiffèrent de clochetons; de fines colonnettes surgirent couronnées de chapiteaux élégants. Les coffres suivirent le branle. On ne les couvrit plus de peaux de bêtes, mais on les fouilla d'arabesques, on les flanqua de colonnettes, on cisela leurs ferrures. Ils devinrent semblables aux châsses des églises.

Les Croisés rapportèrent aussi de l'Orient le goût des riches tentures tramées d'or, brodées de perles, qui détrônèrent bien vite les nattes de Pontoise alors plus célèbres en France que celles d'Égypte et d'Assyrie.

Les sièges volants dont peu à peu s'établit l'usage, étaient des pliants en forme d'X ou de petits coffres



Sièges divers; d'après des miniatures des XIV[e] et XV[e] siècles.

surmontés d'un dossier et munis de roulettes, d'où leur nom de chaise (chière, chariot).

Puis au quinzième siècle, le couvercle du coffre s'aplatit pour devenir crédence et porter des aiguières d'or ou de cristal émaillé. Il se surmonta d'étagères et devint bahut. Ces bahuts s'ornèrent à l'infini sans autre règle que la fantaisie. On vit partout des ogives flamboyantes, des clochetons à fines aiguilles, des crosses à feuilles épanouies, des panneaux à bas-reliefs superbes creusés de niches; dans ces niches, des figures innombrables. Parfois aussi, sur les panneaux, des peintures, certes naïves, mais combien décoratives. On revenait à l'imitation des Anciens qui mettaient partout des couleurs. On peignit aussi d'or, d'azur et de vermillon les poutres et les solives des plafonds.

La mode des meubles peints, pour élégante qu'elle fût, dura peu. On se mit à colorier le bois en l'exposant à une flamme ardente. Que d'effets bizarres ainsi obtenus!

Enfin vient le seizième siècle et tout change : l'Italie nous livre ses trésors d'art antique. Nous nous souvenons que nous sommes Latins.

Le caractère particulier de l'ameublement à cette époque est, d'une part, la simplicité de la matière; de l'autre, la richesse de l'ornementation. La ma-

tière : du bois, rien de plus, chêne ou noyer, surtout du noyer. Et sur ce bois des théories de personnages, des fouillis d'arabesques, des enchevêtrements de feuillages à l'imitation des frises qui

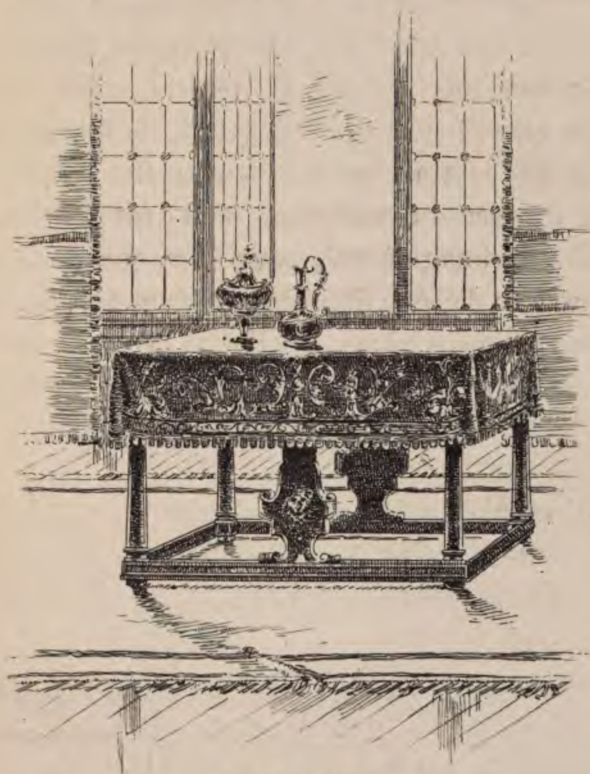


Table Henri II.

couraient le long des temples grecs. Pas une place laissée vide par le ciseau du sculpteur. On ne loge-

rait pas un pépin d'orange entre les figures et les ornements d'un bahut du seizième siècle.

Bientôt cette riche ornementation elle-même parut insuffisante. Benoît de Majano et Jean de Bologne inventèrent la marqueterie et ressuscitèrent les brillantes incrustations des meubles phéniciens. Cette résurrection qui date de la fin du seizième siècle, amena une plus grande simplicité de formes et de lignes. Et comme de tout temps les artistes ont voulu trouver du nouveau, n'en fût-il plus au monde, ils imaginèrent, pour faire contraste avec les meubles d'ébène flambés et marquetés, les meubles aux formes sévères, aux lignes droites, ciselés et non sculptés de dessins harmonieusement fondus, sans plus rien qui accrochât le regard et forçât l'attention.

Ces meubles d'ébène étaient tristes, et quand ils s'ornèrent d'incrustations d'ivoire ou d'étain gravé, ils eurent quelque chose de l'aspect sinistre des objets funéraires.

Nous avons déjà remarqué que la mode, qui impose tel ou tel costume, par l'effet même de ce costume, influe sur l'ameublement. Ainsi, les fraises amples et goudronnées du temps de Henri II ne purent s'accommoder des sièges à dossier élevé. C'est donc à la mode, cette reine capricieuse qui crée

tantôt un escoffion et tantôt une collerette, que nous sommes redevables de ce style à lignes droites se coupant à angles droits, simplement allégées par de minces colonnettes à balustres et qui, de nos jours, est en faveur parce qu'il tient peu de place dans nos appartements exigus.

Combien de logis de notre temps pourraient abriter les fauteuils à dais et les hautes caqueteuses d'Anne de Bretagne et de François I[er] ?

Les fraises disparurent remplacées par les collerettes plates en dentelles de Venise, et le dossier des sièges s'exhaussa. Point de perruque, point de carcans de cérémonie : on osait s'appuyer en s'asseyant.

Ces hauts dossiers, ainsi que les bahuts du règne de Louis XIII, plus élevés que ceux du règne précédent, demandaient une ornementation plus compliquée. On en revint aux griffons, aux fleurs et aux feuillages.



Fauteuil, époque Louis XIII.

Jusqu'alors, la délicatesse de la décoration faisait toute la richesse du meuble.

Louis XIV, ayant pris pour emblème le soleil, on mit partout l'astre resplendissant, et il fallut créer un entourage digne de lui. Le changement est frappant. Ce n'est plus la richesse de la décoration qui triomphe. La caractéristique du style Louis XIV est la richesse de la matière unie à la simplicité de la forme.

La matière c'est l'or, tout au moins le bois doré et incrusté par Boulle de si mirifique façon. Le cuivre doré vient égayer l'ébène que l'acajou bientôt remplacera; en attendant, le rouge resplendit sur le noir, le métal sur le bois. Le travail étant simplifié, la monture des sièges est sans saillies ou légèrement ornée de quelques motifs très simples. Mais fauteuils et chaises sont larges, profonds, le dossier assez bas à cause de la perruque. De superbes tapisseries les recouvrent. Peu de soie, encore moins de velours; les Gobelins ont toute la vogue. Ici, comme partout, l'art doit être officiel.

Ces meubles portent l'empreinte du roi qui mit à la mode les grandes manières, la chevelure d'apparat à boucles innombrables, les canons de rubans et de dentelles et les hauts talons. Il fallait des sièges d'importance pour donner asile à tant de splendides

affiquets. Songez à la place qui était nécessaire au seul duc de Lauzun qui portait six cents bouffettes de ruban à ses canons et, dans son costume, trois cents mètres de dentelle!


Escablon ou *guéne, façon de Boulle.*

Comment voulez-vous que la Grande Mademoiselle ait eu la force de résister à tout cela?

Les meubles de Louis XIV ne pouvaient convenir à son successeur. Foin des lignes sévères, de la correction impeccable, de l'imposante grandeur! La liberté partout, et quelle liberté, grand Dieu! Les lignes s'infléchissent; les meubles de Boulle deviennent ventrus, se plaquent d'écaille et de métal; étain, cuivre et bronze se mêlent dans un dé-

sordre qui n'est pas toujours de l'art ou du moins l'art pur, ni le goût parfait. Les angles se contour-



Table Louis XIV.

nent; des ornements tarabiscotés s'y accrochent; la feuille d'acanthe démesurément allongée, de maintes façons repliée, devient pendule ou flambeau. C'est le triomphe de la fantaisie coûte que coûte. On dit à la cour : « Après nous le déluge! » Et, en attendant, on flirte gaiement, les yeux ouverts, les oreilles closes. On aime le précieux; le style rocaille règne en souverain.

Enfin Pompadour vint, et la première en France fit triompher l'art chinois dont elle raffolait, ce qui

explique l'originalité de ses idées. Elle remplaça les lourds brocarts du règne précédent par des soieries



Sièges de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

de teintes délicates, brodées de fleurs qu'on dirait prises tout à l'heure aux prés et aux jardins. Avec la jolie marquise, l'art se poudre à la maréchale, se fait gracieux; la forme biscornue des meubles à la mode se cache sous des draperies élégantes. Les paniers font disparaître les bras des chaises et s'écarter ceux des fauteuils.

— Les bras des chaises! dites-vous, les chaises avaient donc des bras?

— Assurément. Ne vous souvenez-vous pas que

Christine de Suède, au château de Fontainebleau qui lui servait de résidence, passait sans façon ses jambes sur les bras de sa haute caqueteuse et ainsi philosophait. C'était, du reste, une femme que rien n'embarrassait.

Avec Mme de Pompadour, femme aussi décidée, les bras ne furent plus accordés qu'aux fauteuils.

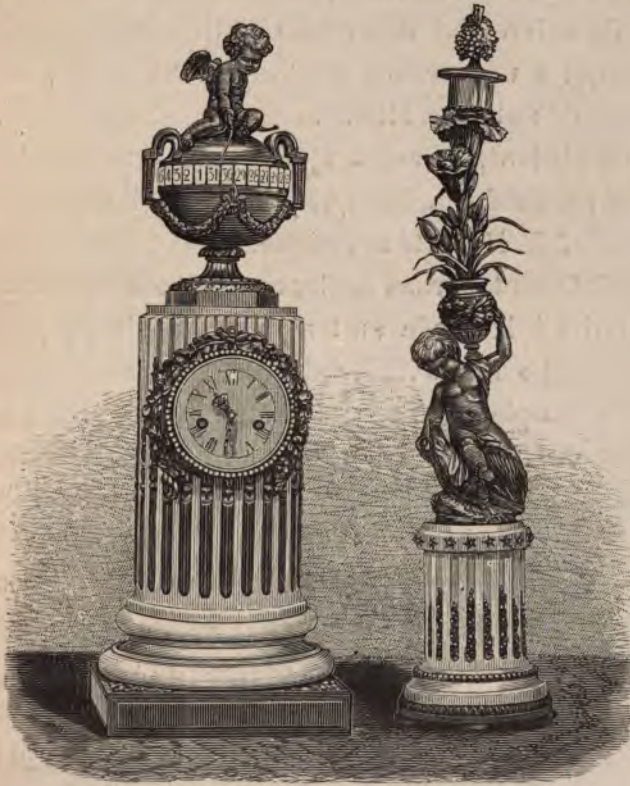
Autre changement, les sièges, jusqu'alors alignés contre les murs, eurent permission de s'éparpiller au gré des maîtresses de maison.

Décidément, le dix-huitième siècle faisait de son mieux pour être aimable. N'empêche que, si séduisant que fussent les meubles Louis XV, ils vécurent peu, même les meubles marquetés de bois de rose, de violette, d'amaranthe et de citronnier.

L'aimable Dauphine qui créa le Trianon, fit triompher la mousseline dans la toilette, et le bois blanc laqué dans l'ameublement. En même temps, le vernis Martin, imité des prés verts semés de fleurettes dans le calice desquelles viennent boire les coccinelles et les papillons, le vernis Martin, la laque d'Orient et les motifs décoratifs en porcelaine se partagèrent les faveurs de la mode.

Marie-Antoinette portait des chapeaux de fleurs, attachait son fichu avec des bouquets, relevait sa robe à l'aide de guirlandes. Délicate flatterie, quand

on connut ses goûts, on fit courir les guirlandes, qu'aimait la gracieuse souveraine, autour des cadres



Pendule et flambeau, style Louis XVI.

des glaces et des tableaux; on les enroula au socle des pendules, autour des flambeaux; on les suspendit au dossier des sièges.

Comme il eût été peu pratique de les placer aux angles des meubles où ces guirlandes auraient accroché les robes de linon, on y substitua les baguettes de cuivre qui décorent si joliment l'acajou, ce bois qui a une grande qualité : il est riche; et un grand défaut : il est lourd.

Nonobstant, il reste toujours en faveur auprès de cette partie du public qui préfère l'éclat solide du meuble à la légèreté artistique.

Maintenant, si vous voulez connaître la formule du mobilier à la mode au temps de Napoléon, prenez les meubles Louis XIV, enlevez tous les ornements, en les remplaçant par des baguettes de cuivre; surmontez les dossiers des sièges du faisceau des licteurs romains; faites ces mêmes dossiers en forme de lyre pour rappeler les rapsodes grecs et les héros d'Homère; à l'acajou, si bon vous semble, substituez le bois peint en jaune et ciré; couvrez ces sièges de velours d'Utrecht jaune d'or, mousse ou vert foncé, de soie brochée à grandes fleurs d'un seul ton, et vous aurez le style Empire. Sa note caractéristique, je l'ai indiquée dans la causerie de début. Aussi bien est-il inutile d'insister sur ce point plus que sur tout ce qui précède. Ce chapitre veut seulement nous permettre d'embrasser d'un coup d'œil les grandes lignes de nos styles royaux qui, tout en ayant leur caractère

propre, furent aussi la synthèse de l'art de l'ameublement en Europe, jadis. Nous allons trouver dans la partie moderne, héritière du passé, l'occasion de compléter à propos cette étude d'ensemble.



II

PARTIE MODERNE

ET

D'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

V

QUAND ON BATIT (1)

I

GÉNÉRALITÉS.

Qui de nous, obligé de vivre dans une ville populeuse dont les maisons sont pressées comme des pépins de grenade, où l'air et la lumière nous sont parcimonieusement pesés, comptés et mesurés, qui de nous n'a jamais rêvé un logis à soi, rien qu'à soi, à l'écart du bruit, dans un faubourg paisible ou dans une bourgade encourtinée de verdure, aux portes de la cité où nos affaires nous emprisonnent ?

(1) Parmi les ouvrages que nous avons consultés pour appuyer nos idées personnelles, de l'avis des spécialistes il en est un que nous avons trouvé singulièrement propre à renseigner utilement sur l'art de construire, c'est l'*Architecture et la construction pratiques* par Daniel Ramée. 1 vol. in-12. Didot.

J'y ai pour ma part souvent pensé. Il est si étroit, ce logis parisien, quelques sacrifices que l'on fasse pour le choisir grand, si borné d'horizon et, généralement, d'une vue si morne : des toits, des rues, des toits. Minuscules, les hommes rampent, leurs petites voitures se traînent... Il pleut. Que de boue!

Oh ! les frondaisons vertes qu'un grand souffle balance. Oh! l'horizon profond des champs rouges et blonds, dessins tracés par la charrue pour former le tapis où Dieu jette les dés dont l'homme a tout le gain.

Respirer là l'air pur, quelle ivresse! Combien doux me semble l'orgue barbare qui moud sous ma fenêtre le banal refrain :

« C'est là que je voudrais vivre... »

La chose est moins impossible qu'elle ne le paraît, et quand on se donne la peine de la bien examiner, on découvre tout à coup que, pour faire de ce rêve une réalité, il n'est nul besoin de posséder la lampe merveilleuse d'Aladin ni les trésors de Golconde.

Je sais bien qu'à mes oreilles les gens sensés vont crier : « Gare! vous songez à bâtir? Bâtir! quelle folie! On est toujours entraîné au delà des limites prévues. La plupart des amateurs de construction se rui-

nent. Mieux vaut chercher à tirer bon parti de leurs sottises et acheter une maison achevée. On sait au moins à quoi s'en tenir ».

Ces gens avisés sont étonnants. Evidemment, il faut compter toujours, et surtout en matière de construction, avec l'imprévu. Sans doute encore si la maison rêvée par chacun de nous se trouvait toute faite dans le coin du paysage où nous souhaitons vivre, il serait inutile de mettre en branle les architectes et les maçons. Mais Dieu qui n'a pas créé deux visages semblables, ni deux fleurettes toutes pareilles, s'est complu à éviter le parallélisme absolu dans les idées et les goûts de ses créatures intelligentes. Si donc nous voulons vivre dans un nid à notre taille, à la mesure de nos désirs, il nous faudra le construire. Nous nous y trouverons d'autant mieux qu'il sera fait pour nous et que nous ne serons pas obligés de nous faire pour lui. Car voyez ce qui se passe : c'est nous qui devons nous adapter, nous mouler à la forme de notre logis. Nous lui imprimons notre marque, soit; mais combien plus il nous façonne. Quel contre sens!

*
* *

Mon but n'est pas dans ce chapitre de décrire la maison hospitalière, avenante, confortable telle que

je la rêve — ma maison en Espagne. Je veux auparavant donner quelques indications pratiques, quelques renseignements techniques, qui pourront servir chaque fois que l'on aura la fantaisie de se faire architecte, soit pour édifier, soit pour réparer.

Se faire architecte! Ne faut-il pas des connaissances spéciales? Mon Dieu, on peut s'en passer.

Je ne prétends pas que Jacotot ait absolument raison quand il avance que ce que l'on fait le mieux est ce que l'on a le moins appris. Il faut convenir pourtant que les règles étudiées, imposées, consacrées par le temps sont parfois d'insupportables lisières. Mettez, si vous le voulez, un bourrelet à votre caprice, comme on en met au baby qui essaye ses premiers pas, et laissez-le aller. Faites vous-même votre plan; vous savez mieux que personne ce que vous souhaitez. Vos lignes seront peut-être d'une rectitude fantaisiste et un peu beaucoup hiéroglyphiques, mais un homme de l'art aura tôt fait de les traduire en langage clair. Et tenez bon, si votre architecte veut vous prouver par le « Parthénon » d'Athènes et la « Maison de Diomède » à Pompéi, que votre plan n'a pas le sens commun; encore une fois, tenez bon. Point n'est besoin que votre maison s'inspire des siècles passés ou s'impose aux âges futurs.

Votre architecte sera d'ailleurs, avant tout, un honnête homme. Choisissez-le ayant juste ce qu'il faut de talent et beaucoup de conscience. Si, avec cela, on ne va pas loin, au moins va-t-on sûrement.

II

CHOIX DE L'EMPLACEMENT.

Commençons pas arrêter l'emplacement de notre maison. C'est plus important qu'on ne croit, et je ne parle pas seulement de ménager les échappées que nous offre l'entourage, les coins délicieux de paysage entrevus; soyons présentement beaucoup plus terre à terre : étudions d'abord le sol.

Pour faire un habile constructeur, il serait bon d'être versé dans les finesses de la géologie, de savoir reconnaître les qualités et les défauts d'un terrain, comme un médecin découvre la fièvre; d'être habile naturaliste, minéralogiste, métallurgiste, chimiste et physicien. L'entrepreneur n'en pourrait conter à qui posséderait ces connaissances multiples. Par malheur, nous ne les avons pas. Nous avons, en revanche, des notions générales et de la prudence; c'est déjà quelque chose.

Nous nous préoccuperons donc, en premier lieu, de la nature de l'eau. Une analyse sérieuse nous en fera connaître les propriétés.

Ne vous hasardez jamais à élire domicile dans une localité qui manque d'eau potable.

Il est indispensable ensuite de savoir si le terrain où nous prétendons édifier notre paradis est sain et solide. Voyez-vous les fièvres pernicieuses se promener sous nos ombrages, ou, un beau matin, notre logis s'effondrer par suite d'un tassement du sol trop superficiellement étudié!

Il va sans dire que nous avons fui le voisinage des usines et des hautes cheminées, et les plaines sans arbres qui, au sable près, ressemblent à de petits Saharas. Des arbres, ayons des arbres! Place à ces bienfaisants purificateurs de notre atmosphère; nul ventilateur ne les saurait remplacer.

N'allons pas pourtant nous installer dans le creux d'une vallée. *Excelsior!* voilà notre devise. En haut, toujours plus haut. Montons en amont du drainage naturel des eaux de la contrée. Notre terrain sera ainsi à l'abri de l'humidité et des exhalaisons des gaz méphitiques.

Est-il solide? Des sondages nous l'apprendront, et si nous trouvons au fond des nappes d'eau souterraines, des terres mouvantes, ne renonçons pas

pour cela trop vite au site préféré. Établissons prudemment sous les fondations un plancher solide en béton; nous construirons ainsi sans aucun risque d'effondrement.

Autant que possible, il est bon de bâtir un peu à l'écart de la route, afin d'éviter la poussière et le bruit.

N'oublions pas aussi que nous ne sommes dans la création que des êtres un tantinet perfectionnés, mais que nous restons soumis aux lois communes et que nous avons, comme tout ce qui vit, besoin d'air pur, de claire lumière, de douce chaleur.

III

ORIENTATION.

Cherchons donc à nous procurer la plus grande somme possible de lumière et de chaleur. Si l'orientation de notre maison est faite avec intelligence, nous obtiendrons à coup sûr ce précieux résultat.

Ouvrons au levant et au sud les pièces habitées le plus longtemps. « Où entre le soleil, le médecin n'entre pas », dit un proverbe populaire. Ce proverbe a sa valeur. Respectons la sagesse des peuples,

bonne vieille dont le grand âge excuse les contradictions.

IV

MATÉRIAUX.

Nous avons goûté l'eau, étudié le sol; les maçons vont arriver. La question qui s'impose est celle des matériaux. Lesquels conviennent le mieux? Avant de décider, il est prudent de se rendre un compte exact, non seulement des qualités présentes de chacun d'eux, mais encore du sort que l'avenir leur réserve. La stabilité est un mythe. Les bons peuvent devenir mauvais, et les mauvais pires. Les meilleurs matériaux sont généralement ceux du pays où l'on construit : ils ont au moins l'avantage de ne pas entraîner des frais considérables de transport. Il est pourtant des cas où l'on ne peut se servir des pierres trouvées sur place, par exemple quand elles sont perméables à l'eau. Défiez-vous des pierres *gélives*. Elles jouent le rôle d'une éponge, s'imbibent aisément, et, le froid survenant, l'eau qu'elles ont absorbée se congèle; elles éclatent alors comme une capsule, ou mieux, comme une carafe que l'on aurait oublié de vider.

Un calcaire compact, à cassure inégale, mat, d'aspect un peu terreux est excellent. Il ne peut, bien entendu, s'utiliser pour les cheminées, car il ne résiste pas au feu.

Le grès formera les seuils et les linteaux. Il est joli avec ses paillettes micacées, mais son grain trop fin se lie mal au mortier. Les moellons bien secs sont préférables, et aussi la pierre de taille dure, un peu rugueuse. Rien ne vaut, par exemple, le granit du Limousin. C'est coûteux, il est vrai; en revanche, éternel et superbe.

La mode élève beaucoup de constructions mi-partie briques et pierres. L'effet en est assez agréable et le prix modeste. Il faut en pareil cas choisir une brique très également cuite, d'un beau rouge brun foncé. On fabrique aujourd'hui des briques creuses. C'est un avantage double. Elles sont plus que les autres légères et conservent mieux la chaleur. Vous réaliserez, en les choisissant, une économie de 15 à 30 % sur l'achat; et de 20 à 30 % sur la chaleur, sans préjudice des frais moindres de transport.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une maison en briques n'est pas moins solide qu'une maison en pierre de taille.

Elle est moins massive, voilà tout; et cette légèreté n'implique pas l'instabilité. Du reste, en po-

sant une charpente mi-bois, mi-fer, ou tout en fer et acier, on n'a rien à craindre. Cette ossature légère, elle aussi, de construction facile, d'établissement économique, n'exige pas des murs lourds, épais, comme la charpente de chêne ou de pin.

Reste à couvrir le toit. Jean-Jacques préférait la tuile si gaie sous les arbres feuillus. J'aime l'ardoise ourlée de mousse. La mousse est un superflu. On peut, en attendant que la nature ait brodé les ardoises, se contenter d'un toit gris sombre, glacé de bleu d'argent.

V

CONSTRUCTION. — INDICATIONS SOMMAIRES.

Voilà les matériaux choisis. Notre souci en construisant notre logis est maintenant de ménager les baies, portes et fenêtres de la façon la plus avantageuse tout en conservant une symétrie relative. J'insiste sur ce mot *relative.* Sans lui, la symétrie, personne autoritaire et rigide, est une empêcheuse de bien faire. Elle ordonne de placer la porte d'entrée au milieu de la façade, d'ouvrir de chaque côté le même nombre de fenêtres, de sorte que, si vous ne

disposez pas d'un grand emplacement, vos pièces ne sont plus que des cabinets. Étudions avec soin la distribution, et sans absolument faire fi de la symétrie, ne sacrifions pas tout à l'œil. Nous ne bâtissons pas pour l'embellissement du paysage et l'agrément de nos voisins. Nous bâtissons pour nous, qui habiterons « l'intérieur » de notre maison et non « l'extérieur ». Arrangeons donc le *home* pour notre plus grande commodité. Voyez ce que font les Anglais et les Allemands, bien plus que nous pratiques dans l'ordonnance du logis : ils tirent un excellent parti de la plus petite surface en faisant passer le confort en première ligne. Si, pour réserver des pièces spacieuses, il leur faut placer la porte soit à droite, soit à gauche, ils n'hésitent pas. En pareil cas, toute la symétrie consiste à donner aux baies des proportions exactes : les portes ont en général une hauteur deux fois et demie plus grande que leur largeur et les fenêtres une hauteur double seulement.

C'est à la fois une question d'élégance et d'éclairage bien compris. Le jour, en effet, vient d'en haut. Pratiquer une fenêtre plus large que haute est un non sens, et cependant on voit chaque jour commettre cette hérésie sous prétexte d'échapper à la banalité.

La place des portes dans l'intérieur n'est pas indifférente, non plus que celle des cheminées. Les unes

doivent être construites, et les autres percées de façon à éviter les courants d'air directs, ce qui est toujours facile pour peu qu'on sache s'y prendre.

Un autre point qu'on traite d'ordinaire avec une désinvolture sans pareille, c'est l'établissement de l'escalier. Plus d'un architecte laisse dans son plan une place blanche en disant : « L'escalier sera là ». Oui, mais, il n'y est pas et, quand il faut l'y mettre, on se heurte à des difficultés dont on ne peut sortir qu'en sacrifiant la sécurité et la commodité. On établit un escalier à rampe droite inélégant et dangereux à cause du grand vide que l'on a devant soi à la descente, ou bien on rétrécit le giron des marches.

Les marches d'un escalier de maîtres devraient avoir 30 centimètres de largeur sur 13 de hauteur. On réduit ces dimensions à 27 sur 16, même à 22 sur 19, ce qui ne convient qu'aux escaliers de service. C'est la limite extrême que l'on ne peut franchir sans courir des risques d'accidents. Le tout n'est pas de poser le pied sur une marche en descendant; il faut que la jambe puisse garder un équilibre suffisant. Hélas! le plus souvent, l'escalier qui n'est inventé que pour la commodité des habitants de la maison, devient, surtout pour les enfants et les personnes âgées, une perpétuelle menace.

VI

DIFFÉRENTES CONSTRUCTIONS. — HÔTEL.

Ces conseils généraux peuvent s'appliquer à toutes les constructions: hôtel, château, maison bourgeoise, villa, voire même au simple châlet. Seul le choix des matériaux diffère. Il est clair que l'on ne bâtit pas un hôtel comme une bastide.

L'hôtel est, sauf de très rares exceptions, construit en pierre de taille et couvert en ardoise. La tuile a un petit air simplet, bon enfant, qui ne convient pas à l' hôtel.Les pierres sont cimentées à l'aide d'un mortier à base de salicylate de zinc. Une augmentation de dépenses n'arrête pas celui qui fait bâtir un hôtel pour son agrément.

Une construction de ce genre se développe en surface et, généralement, n'a qu'un étage. Les différents services sont isolés; la cuisine se place dans une annexe, car l'hygiène défend l'habitation journalière des sous-sols. Des galeries vitrées — il faut compter avec les jours pluvieux — relient les annexes à la maison d'habitation.

L'isolement des services est commun à toutes les

constructions riches, à l'hôtel comme au château. à la maison bourgeoise comme à la villa.

CHATEAU.

Aujourd'hui, on bâtit rarement un château. On en trouve un dans un bien patrimonial; on le conserve pieusement; on le répare pierre à pierre, brique à brique, s'il est du style Louis XIII. On en construit peu parce que des tourelles blanches, coiffées de poudrières toutes neuves, sont une anomalie; des gargouilles dorées, dont les pluies n'ont pas encore terni l'éclat criard, choquent dans le paysage calme. Un château qui se respecte est marqué de la griffe des siècles. Le temps a mis sa patine sur ses pierres. Il doit être au moins contemporain des ormes de son avenue. S'il ne porte pas sur ses pignons cent cinquante ou deux cents ans, ce n'est pas un logis seigneurial; s'il s'en donne l'air, c'est un prétentieux.

Aussi les gens avisés qui, servis par les circonstances, parviennent au haut de l'échelle, se gardent de bâtir un château. Ils achètent un vieux nid, — plus il est vieux, plus il vaut, — et lui refont une jeunesse. Ou bien, ils se contentent d'une vaste et

belle maison bourgeoise, synthèse du confort le



Le château.

mieux compris. Ils l'enveloppent de tout l'appareil d'usage : grand parc, beaux ombrages, viviers, jardins et pelouses, mais ils suppriment la salle des gardes et les tourelles pointues. Ce sont des gens de goût.

MAISON BOURGEOISE.

La maison bourgeoise est grande, sans être grandiose, et bien aménagée. Elle détache sur le fond des massifs ses arêtes blanches, son toit à belvédère, ses balcons de pierre à balustres ou de fer délicatement enroulé; balcons d'où tombent à foison des glycines mauves et des bégonias pourprés.

Elle se construit en pierres ou en briques et n'admet pas les ornements fantaisistes, les détails bizarres. Toujours simple, elle n'est jamais mesquine. Si elle ne comporte pas les enjolivements, elle ne dédaigne pas les agréments.

Une belle serre accolée à l'un des pignons est du plus charmant effet; une vérandah distinguée est loin de la déparer. Les pièces sont vastes, décorées sobrement. Somme toute, c'est un logis plus facile à habiter qu'un château, car il exige un train moins somptueux, moins encombrant.

Évitons autant qu'il se peut tout ce qui complique la vie. Le train mondain est de ces choses qui au prix de beaucoup d'embarras ne donnent que des jouissances relatives.

VILLA.

La maison bourgeoise a ses fidèles, mais souvent, à présent, on aime mieux faire bâtir une villa plus ou moins italienne. La villa est d'aspect plus simple que le château, plus fantaisiste que la maison bourgeoise. Elle admet les fioritures, la vérandah à effet; elle s'orne de cabochons de couleur... C'est bien un peu tapageur. Sur le boulevard, on emploirait un mot plus expressif, mais on peut passer beaucoup à la villa, à condition qu'elle soit assez grande pour ne pas ressembler à un palais de Lilliput.

C'est un défaut particulier à ce genre d'habitation. Et ce défaut donne aux abords des grandes villes un aspect burlesque. En approchant de Paris, par exemple, on croit voir s'aligner en bordure, des deux côtés des routes de la banlieue, une collection de maisonnettes de gardes, confisquées aux barrières des voies ferrées.

Un aéronaute a raconté, qu'aperçue de haut, la campagne parisienne ressemble à une immense nécropole formée de milliers de minuscules chapelles funéraires entourées de six pieds de terrain.

Pour Dieu, faites grand, je ne dis pas immense. Cela dépend à la fois de vos besoins et de vos ressources.



Villa italienne.

Autre chose : une villa peut fort bien n'être pas italienne et avoir bon air. Une villa italienne avec son toit en terrasse, n'est pas de mise sous nos ciels du Nord, trop souvent pluvieux. Bâtissez une villa française. Il en est de charmantes. On accouple souvent deux, trois corps

de logis. C'est le triomphe du caprice et de l'élégance.

Vous pouvez d'une villa faire un joyau, varier au gré de la fantaisie la forme des fenêtres, la décoration extérieure. La villa est de nature coquette. Aux coquettes, on permet les caprices et les bijoux.

CHALET.

Les bijoux et les caprices coûtent cher. D'aucuns, amateurs d'opéra-comique, se contentent d'un châlet. On en construit en bois résineux, rougeâtre qui sont élégants et agréables. En les édifiant, il faut avoir soin de faire passer au feu les extrémités de toutes les parties de la construction enfoncées dans le sol. Le bois devient ainsi absolument insensible aux changements atmosphériques. Un vernis spécial empêchera les champignons de s'implanter sur les parois, et les vers de s'y creuser des ermitages. Une préparation ignifuge, appliquée sur la surface, écartera tout danger d'embrasement. Cette précaution est indispensable, car on n'a pas l'électricité partout, et il faut compter avec le pire.

L'essentiel est de ne pas faire d'un châlet un joujou de Nuremberg. On atteint vite le ridicule. Les

petits balcons, les minuscules escaliers, les découpures sorties du même tour qui sert à fabriquer les bilboquets, tout cela est mesquin et a un petit air niais qui appelle inévitablement les plantes vertes en zinc colorié, et les boules de verre que je ne sais quel fantaisiste allait aux alentours de Paris « chasser » chaque dimanche, à la sarbacane.

Un châlet peut et doit être grand. Alors il constitue, l'été, une habitation charmante. L'ornementation la plus surchargée ne choque plus. On a tout loisir d'enrouler aux balcons les arabesques les plus hardies, de faire de la rampe des escaliers une dentelle, de broder le toit et les fenêtres. Rien n'est interdit au grand châlet verni, pomponné, qui rappelle avec tout le confort moderne, la tente des ancêtres dressée tantôt ici, tantôt là, au gré, non du caprice, mais des besoins.

Comme la tente de feuillage ou de poil de chameau, le châlet est nomade. Facile à démonter, transportable ainsi qu'un simple colis, réédifié en un tour de main, il permet au pseudo-philosophe, émule de Bias, de changer de ciel, portant avec soi tout son bien.

Conclusion : point de châlet d'opéra-comique; mieux vaut la confortable demeure des Suédois et des Norvégiens.

Si, habitant toute l'année au village, vous ne voulez qu'une bastide aux champs pour y passer quelques semaines, récolter vos fruits, surveiller vos vendanges, des murs de pisé feront l'affaire, avec, si bon vous semble, un toit de chaume fleuri de joubarbe et de pourpier.

Les blocs de pisé, composés de sable, de terre cuite, de chaux en pâte et de ciment, ont une longue durée. Annibal fit élever en Espagne des constructions de ce genre qui, deux siècles plus tard, subsistaient encore intactes.

VII

ARRANGEMENT INTÉRIEUR, VITRES, CARRELAGE, PAPIERS PEINTS, ETC.

Quelle que soit la maison que nous bâtissions, luxueuse ou modeste, les fenêtres seront closes par des vitres blanches ou des vitraux de couleur. Le bon goût ne nous défend que le verre dépoli à dessins. Dans les grandes pièces il est mesquin ; il ne s'emploie que pour les constructions fantaisistes, telles que kiosques, belvédères, etc.

Le carrelage a disparu, quoiqu'il eût du bon ; on

ne le retrouve que dans les cuisines et les dépendances. On le remplace au rez-de-chaussée par des mosaïques de marbre et de faïence vernissée; ailleurs, par des parquets de chêne, de sapin, de noyer, de mélèze, à feuilles petites ou grandes ou à compartiments.

Des lambris de chêne de Russie, de sapin du Nord, de peuplier de Hollande ou de noyer, si ce bois n'est pas trop cher dans le pays, revêtiront les murs à hauteur ordinaire, mais il faut observer de ne les placer qu'après dessication complète de la surface à couvrir.

Il s'agit à présent de tendre les murs. Oh! si l'on pouvait les peindre au lieu d'y fixer du papier, que cela vaudrait mieux! Le papier, surtout quand il imite le velours, est dangereux. Il emmagasine les poussière de l'atmosphère et recueille les microbes de toutes les maladies qui courent la contrée. L'humidité le désagrège et met en liberté l'arsenic et l'acide arsenieux, bases de toutes ou presque toutes les couleurs. Les plus agréables, les plus délicates, les couleurs d'aniline, ne se fixeraient pas sans ces redoutables auxiliaires.

Les Anglais sont arrivés à supprimer les préparations arsenicales dans la coloration des tentures. Nous autres, gens de progrès, n'avons pas encore jugé à propos de marcher sur leurs traces.

Autre inconvénient et non le moindre : la colle



Baie vitrée.

n'est pas toujours d'une pureté parfaite. Des ouvriers peu délicats n'hésitent pas, à l'occasion, à employer une colle pu-

tréfiée, d'où une odeur insupportable par les temps humides.

Veillez donc à bien choisir les papiers. Les verts ne sont pas seuls préparés à l'arsenic; les bleus et les jaunes en renferment également; les rouges contiennent du minium, ce qui ne vaut pas mieux.

Quand, avec de la colle fraîche, le colleur les posera, observez qu'il commence bien dans chaque pièce du côté d'où vient la lumière; sinon, — ce détail a son importance, — le lé qui recouvre fera ombre du haut en bas par l'effet de l'épaisseur.

Si les pièces sont de grandeur moyenne et surtout de moyenne hauteur, il est bon de ne choisir les bordures ni trop riches ni trop hautes, ce qui diminuerait les dimensions et valeurs générales. Au bas du papier, il vaut même mieux ne pas mettre de bordure et la remplacer par une bande ou une torsade afin de ne pas donner d'importance à une partie toujours à peu près cachée par les meubles.

Vous pouvez avoir de bonnes raisons de préférer le papier aux peintures. En tout cas, ce ne peut être par économie. Une peinture à la colle ou à l'œuf, d'un si magnifique effet, ne coûte pas cher. L'exécution n'offre aucune difficulté. Il ne s'agit pas, évidemment, de reproduire sur les murs de votre salon et de votre salle à manger, — car je demande grâce au

moins pour ces deux pièces, — les fresques de Michel-Ange et de Raphaël. Les parois seront simplement divisées en panneaux; ces panneaux unis, entourés de filets plus ou moins larges formant bordure à petits dessins. L'essentiel est d'éviter les superpositions régulières et les bariolages désagréables. C'est affaire de goût.

Pour les peintures blanches, vous devrez aussi combattre la routine. On se sert généralement de blanc de céruse, poison efficace, quand on pourrait employer le blanc de zinc qui donne une peinture plus belle, plus durable, moins chère et absolument inoffensive.

VIII

DEVIS. — VÉRIFICATION.

Il va de soi que vous n'avez pas entrepris la construction de votre maison sans avoir étudié avec soin le devis fourni par l'entrepreneur. C'est une question grave qui laisse la porte ouverte à bien des aléas. Il faut compter avec eux. Vous ne savez pas d'abord quel terrain les terrassiers trouveront en creusant les fondations. Il arrivera aussi qu'une mo-

dification du plan sera reconnue nécessaire. Les frais prévus peuvent grossir inopinément. Un constructeur doit s'attendre à plus d'une surprise et admettre que ses dépenses dépasseront peut-être de moitié le total indiqué.

A Athènes, quand un architecte se chargeait de la construction d'un édifice public ou particulier, ses biens étaient mis sous séquestre entre les mains des magistrats jusqu'à complet achèvement. Alors si les dépenses ne dépassaient pas le chiffre fixé, il recevait une récompense. Si elles dépassaient cette limite du quart, l'État payait la différence. Au delà, les biens de l'architecte étaient vendus et on le chassait de la République. Excellente manière de rendre les architectes consciencieux. Que n'avons-nous d'aussi belles coutumes?

Malheureusement, nous ne pouvons compter sur cette justice distributive et expéditive qui avait bien son prix. Je sais que, en cas de contestations, des experts trancheront la difficulté et résoudront la question en litige; je sais aussi que toutes les notes, que les fournisseurs, du reste, majorent en conséquence, seront vérifiées et réduites du cinquième, voire du quart. N'empêche qu'il y a souvent une notable disproportion entre les chiffres de la veille et ceux du lendemain. L'architecte prélevant comme honoraires

5 % du prix des travaux, a intérêt au grossissement du total.

Voilà pourquoi, je vous conseillais tout à l'heure de choisir ce collaborateur doué de juste ce qu'il faut de talent et de beaucoup de conscience. Voilà pourquoi encore, il est si souvent dangereux de se lancer dans des constructions importantes.

Ce n'est pas notre cas, et nous saurons être prudents; aussi notre *home* jamais n'abritera le regret.



VI

QUAND ON MEUBLE

C'est dans l'arrangement du *home* que se montrent les qualités naturelles, si féminines, de l'invention et du goût.

Bâtir est une grosse affaire, meubler une affaire délicate.

Supposons d'abord que la stricte raison ne vous oblige pas à couper les ailes de votre fantaisie et que vous puissiez, sans compromettre en rien l'équilibre de votre budget, meubler votre maison au gré de vos désirs.

Vous aimez l'ameublement de style; vous voulez partout du style. Soit! Mais, malgré vos efforts, il vous sera difficile de composer votre mobilier uniquement de pièces authentiques. Ils sont rares les privilégiés qui peuvent, servis par les circonstances, tranformer leur logis en un musée où l'art d'autrefois trouve ses invalides.

— En tout cas, ne croyez pas qu'après avoir lancé l'anathème contre la manie des passionnés d'archaïsme, et montré le ridicule de la vie moderne dans un cadre ancien, je vais confesser que j'eus tort et trouver bon qu'une maîtresse de maison, habillée d'une robe de zéphir, parade dans un fauteuil élargi tout exprès pour embrasser les vertugadins!

Non! Ce que je pensais en écrivant les premières pages de ce livre, je le pense encore. Seulement, rien n'est absolu. L'élégance est toujours l'élégance, et même dans le cadre gracieux d'une chambre de Trianon, dans le décor pompeux d'un salon de Versailles, vous ne mettrez pas une note fausse si vous savez porter coquettement une robe de batiste ou de linon, fanfreluchée de dentelles. Tout est relatif.

Par exemple, il est formel que l'ameublement de style pur ne saurait trouver place partout. Il n'est de mise que dans un hôtel, un château ou un appartement luxueux. Un appartement ordinaire, une maison bourgeoise s'accommoderont bien mieux du style moderne, et la villa d'un style fantaisiste. Il en est de bien jolis.

Avant tout si artistique, si puriste que soit votre ameublement, posez d'abord ce principe qu'il sera aussi pratique que possible.

II

PETIT SALON.

Cela dit, occupons-nous du petit salon. C'est la pièce réservée aux joies familiales. Le Louis XV est de grand apparat; le Louis XVI est plus simple, partant plus intime. On peut choisir ou les meubles en vernis Martin, ou l'acajou à baguettes de cuivre, avec sièges recouverts en bourrette à coquets dessins. C'est gai et pimpant.

Un canapé, deux ou quatre fauteuils, une demi-douzaine de chaises, une bibliothèque vitrée, un petit bureau, deux ou trois tables, voilà pour les meubles meublants.

La garniture de cheminée sera en biscuit de Sèvres, ou en bronze doré et marbre rose; les cadres des aquarelles et des glaces, blanc et or, le lustre en verre de Venise, le tapis à fond clair et à fleurettes.

Mais à une mère de famille, je conseillerai de préférence un style oriental : japonais, persan, etc.

Le petit salon est réservé à la vie intime, les enfants y prennent donc leurs ébats. Un régiment de soldats de plomb manœuvre sur le canapé; une poupée avec son ménage, un polichinelle et une

arche de Noé font commerce d'amitié



Petit salon.

sur la table à ouvrage. Des oiseaux chantent dans une volière devant la fenêtre; un caniche ou un angora, compagnons de

jeu des bébés se roulent sur les coussins; des petits pieds trépignent sur les fauteuils en dépit des plus terribles défenses.

Que deviendraient en pareil cas des meubles légers, des soies délicates?

Le style oriental sauve tout.

Les tentures d'un coloris inaltérable, de nettoyage facile, n'ont point à souffrir du voisinage de la volière ou de la jardinière. Les sièges recouverts de tapisserie de haute lisse, aux tons harmonieusement fondus, serviront impunément de calèches aux bambins qui y grimpent sans vergogne.

Il est très pimpant, d'ailleurs, le salon oriental, persan ou japonais. De ci, de là, les foukas et les kakemonos mettent un sourire, et un dragon de bronze fait ressortir les couleurs brillantes d'une poterie de Satsuma. Ce salon convient aussi bien à l'hôtel qu'au château et même à l'appartement modeste.

A la campagne, dans une villa habitée peu de temps, le petit salon se meuble en bambou; les sièges sont de formes charmantes, en vannerie fine, et peints de fraîches couleurs.

Alors, rien à craindre des indiscrétions des papillons, des fréquentations des insectes quels qu'ils soient. Au retour de la belle saison, il suffit de frotter ces meubles avec une éponge imbibée de pé-

trole, ou même d'eau claire, pour leur rendre tout leur éclat.

Entrer dans de plus minutieux détails, dire, par exemple, que le canapé coûte tant et tant le bahut, est-ce bien utile? Puisque tout est relatif, tout est variable. Une chaise de fin bambou coûtera quinze francs ou quarante, suivant le travail et selon la maison où vous l'achèterez. Une table d'acajou marquetée de cuivre, un bonheur du jour en laque incrustée de pierres coloriées seront de prix fort divers selon que l'authenticité du meuble sera plus ou moins exacte, l'imitation plus ou moins parfaite. Le mieux est, après avoir décidé ce qui vous convient, de demander aux maisons spéciales leurs catalogues. Vous choisissez alors en connaissance de cause et plus aisément que si on vous indiquait aujourd'hui des prix qui, peut-être, auraient varié demain.

Autrefois le petit salon s'appelait boudoir ou cabinet. Sous cette forme, il fut et demeura bien français, sans jamais d'équivalent à l'étranger. Tantôt il était très riche. Celui de Louise de Vaudemont, femme de Henri III, était en lapis et agate, couvert de velours incarnadin brodé d'argent; celui de Mme de Maintenon en brocart d'or, à fleur d'or frisé, les rideaux en taffetas cramoisi, à galons d'or; ce-

lui de Mme de la Panouse, tout en porcelaine de Saxe, revêtement des murs, lustres, monture des meubles, et des sièges, garniture de cheminée, etc...

Ces temps sont loin et il nous serait difficile de les faire revivre. Ces riches boudoirs coûtaient relativement peu; il faudrait aujourd'hui une fortune de nabab pour les payer.

III

GRAND SALON.

Le grand salon est la pièce d'apparat, le temple où chacun de nous rend au monde le culte qu'il exige de ses fidèles. Cette pièce généralement vaste s'accommode fort bien des meubles Louis XIV ou Empire, aux formes majestueuses — les détracteurs diraient lourdes et raides. Leur aspect solennel se prête peu ou se prête mal aux réceptions intimes, mais il convient à merveille aux visites de cérémonie.

Le salon de la maison bourgeoise et de l'appartement sera, de préférence, meublé selon le genre moderne. Entendons-nous bien sur ce mot : il signifie ici mélange des styles.

Mme Emmeline Raymond, avec son goût si sûr et sa haute compétence, a décrit au mieux ce salon dans la *Mode Illustrée.*

« Le salon moderne, dit-elle, n'a plus de canapé avec *ses* fauteuils assortis; plus il est *moderne*, plus tout ce qui est moderne lui est interdit. Il contiendra des siéges de tous les styles : petits canapés Louis XV, bergères Louis XVI, fauteuils Henri II, sièges garnis de canne dorée, petits panneaux de soie brodée, chinoise ou japonaise, grand panneau de vieille tapisserie, écran avec tablettes, console Louis XIV, petits meubles en marqueterie de provenance hollandaise; pendule ancienne, porcelaines de Chine *anciennes*; en un mot, tout est admis dans le salon moderne à la condition de dater de deux ou trois siècles, par conséquent de ne point avoir un aspect banal, un caractère de *déjà vu* qui est évité comme une preuve d'infériorité de goût.

Un mobilier de ce genre ne s'improvise pas. On le crée pièce à pièce, il ne saurait donc convenir aux personnes qui désirent avoir un salon *tout de suite* complet ».

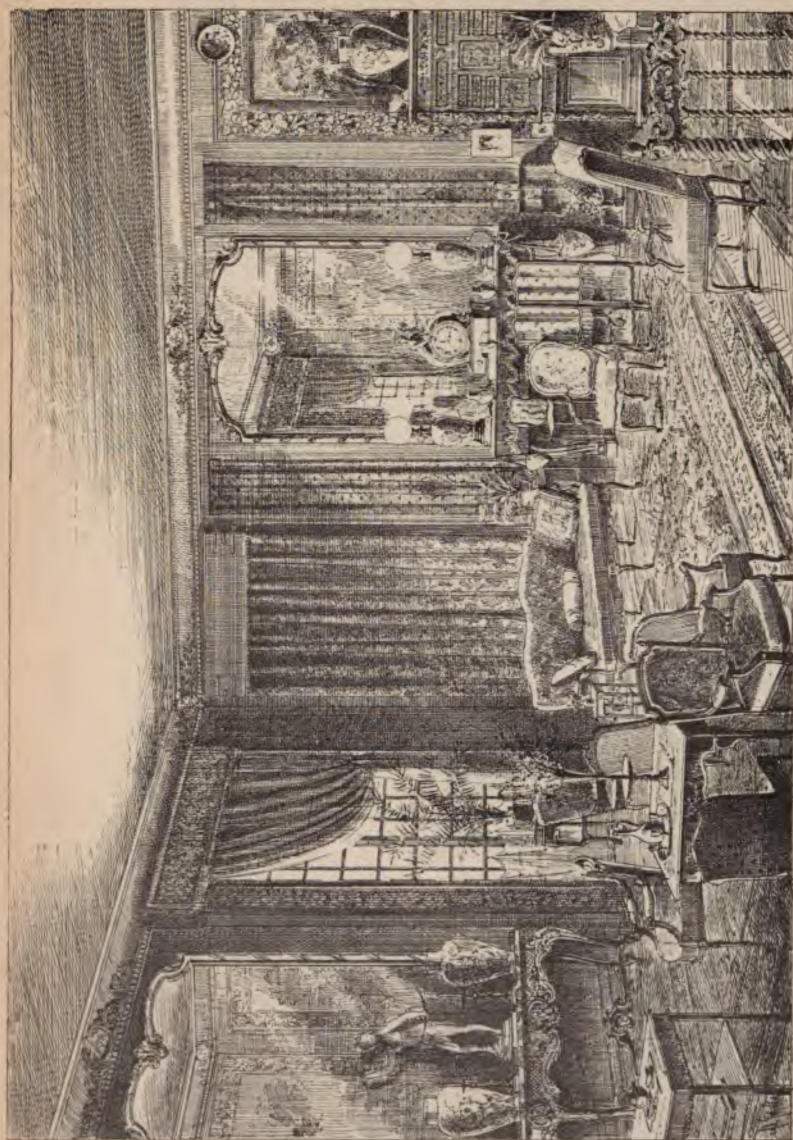
Voilà qui est fort juste et qui cependant m'effraye un peu. Mme Emmeline Raymond vous donne toute liberté : vous allez en abuser, et acheter trop de choses.

Au nom du ciel, si vaste que soit votre salon, ne l'encombrez pas. Les tapissiers, brouillés avec le simple et le commode se contentent de réserver les « passages » et de la pièce la plus vaste font un archipel hérissé de colonnes supportant des bustes, de vasques d'où sortent des lataniers, de tables innombrables surchargées de fragiles bibelots. Ils y accumulent les poufs, les pliants, les coussins, les chaises, mettent un canapé en angle par ci, un autre canapé en travers par là. Parbleu ! ces tapissiers sont tapissiers comme M. Josse était orfèvre! Ils ont raison de nous encombrer. La note en profite. Aussi bien ce qu'ils meublent n'est souvent pas laid. Quant à être pratique, autre chose.

Faites donc simple, meublez sobrement. Ayez un ou deux beaux bahuts et les sièges indispensables, et réservez largement l'espace. Que l'on respire à l'aise, que l'on ne soit pas hanté, en écoutant vos propos aimables, de la préoccupation de sortir sans rien casser.

A la campagne, le salon pratique est le salon genre anglais. Les sièges larges, profonds, sans bois apparent sont capitonnés d'étoffes résistantes où le coton domine. Pas de soie trop fragile, pas de velours banal, pas de tissus de laine dans lesquels les mites, pendant l'hiver, se tailleraient des tuniques.

Inutile, quel que soit le salon, de vous indiquer la



Grand salon.

place des meubles. La disposition des lieux suffit à vous guider et votre goût vous conseillera bien. Quant à la couleur des draperies et des sièges, elle dépend de vous. Votre salon, Madame, n'est que le cadre destiné à vous faire valoir. De la nuance des cheveux et de celle du teint, se déduit aisément celle qui convient aux fauteuils.

Et puis, de la fantaisie, beaucoup de fantaisie. La fantaisie est une fée aimable surtout quand elle est de race française; ses caprices sont toujours de bon ton et empreints d'une élégance si discrète qu'on peut s'y abandonner sans crainte.

Dans un salon, même de style sévère, quel coin ravissant on peut arranger avec une chaise en peluche et en soie ancienne, coquettement ornée d'un coussin. Dans l'angle, sur un support en bois de fer, une potiche de faïence où baignent des fleurs, un cabinet de fantaisie contenant quelques bibelots curieux : ivoires japonais, jades et quartz chinois; une lampe Ibis avec un abat-jour tonkinois, en rubans multicolores où titillent des perles scintillantes; une petite table recouverte en vieille étoffe avec casier à livres, coupe-papier d'ivoire ou de vieil argent, vase gracieux dans lequel une branche d'orchidées étale ses élégances bizarres. Que sais-je encore? Un paravent isole cette retraite aimable.

Tout étant admis dans le salon moderne, nulle hésitation pour y introduire une coquetterie de plus. Un chevalet originalement drapé servira de support à un portrait de famille, à un tableau préféré; des appliques en cuivre ou en bronze ciselé garniront les murs; de grosses lampes éparses éclaireront *à giorno* ces mille riens que la fantaisie aura groupés avec art.

Point de lustre qui ne s'accommode pas à tous les genres. Point de pendule non plus, mais un beau bronze ou une antiquité originale, à moins que le salon ne soit de style simple, auquel cas la garniture en vieux cuivre ou en bronze est tout indiquée.

A défaut du bronze ou de l'antiquité que prône la mode, on place sur la cheminée une fine terre-cuite, une jardinière en céramique d'art, au besoin imitation des belles pièces anciennes, orgueil de nos musées.

Une table avec incrustations de nacre ou d'ivoire remplace le guéridon de nos aïeules. Nous gagnons au change.

IV

SALLE A MANGER.

La salle à manger est essentiellement moderne; elle ne date que de deux siècles. Nos ancêtres mangeaient dans leur chambre ou dans l'antichambre; de sorte que si vous désirez meubler cette pièce d'un mobilier de style, vous ne pourrez choisir le style Renaissance qui se prêterait mal à cette combinaison, les meubles n'ayant jamais reçu cette adaptation spéciale. Les bahuts feraient bel effet évidemment, mais les chaises sont impraticables et les tables aussi. Celles-ci sont pliantes; celles-là à bras fort gênants ou surmontées d'un dais qui donnerait à la salle un aspect singulier. Si vous adoptiez les bahuts du seizième siècle ou d'une époque antérieure, vous devriez choisir d'autres sièges ou en retirer les bras; dans les deux cas, style bâtard et de mauvais goût.

Bien que les meubles Henri II et Louis XIII n'aient pas davantage été créés pour orner la salle à manger alors inconnue, ils n'en conviennent pas moins à cet usage. Tout chêne ou noyer, ils sont plus solides que les marqueteries et les incrustations; leurs



La salle à manger.

formes élégantes et sobres, d'un dessin correct sans être raide, sont moins solennelles que le Louis XIV, et plus amicales. Pas de Louis XV ni de Louis XVI qui n'admettent point les sièges garnis de cuir uni ou gaufré, sièges fort pratiques, exposés sans cesse aux maladresses des domestiques.

La salle à manger ainsi meublée convient également à l'hôtel, au château et à l'appartement. Toute la différence consiste dans la richesse de l'ornementation.

C'est une question de plus ou de moins.

Il suffit dans tous les cas de la faire avenante. Elle peut garder son aspect correct, son style un peu sévère. L'argenterie brillante, les fleurs disposées avec un semblant d'abandon dans des jardinières et sur la table, les tapisseries aux tons vifs suffisent à donner à cette pièce une physionomie engageante. Sous la table, une carpette et quelques coussins; sur la table, un tapis de granité avec bordure brodée, un beau tissu de l'Inde doublé d'une soie éclatante, un tapis de peluche orné, au milieu, d'initiales enlacées et en relief, ou d'un carré de guipure, ou encore d'un carré de soie claire frangée tranchant bien sur la peluche sombre et sur lequel on pose un surtout embaumé.

Souhaitez-vous rendre cette pièce encore plus gaie? Garnissez simplement le dessus du buffet, de la desserte, et de la cheminée, de drap brodé en soie d'une guirlande dechêne, de houx, de marronnier, avec une frangette posée à plat. C'est d'un aspect charmant.

Tout un panneau au moins s'ornera de porcelaines, de faïences, de vraies faïences : Gien, Strasbourg, vieux Rouen, Saxe, vieux Sèvres, mais les assiettes ne seront pas alignées comme à l'étalage d'un marchand de curiosités. Il faut les disposer le plus élégamment possible, rompre la ligne monotone par

un plat de forme bizarre, un piché ancien. Affaire de goût et de coup d'œil qui rend cette pièce hospitalière et souriante.

Faut-il dire toute ma pensée? Nos aïeux étaient plus sages que nous. La salle à manger est une concession au code mondain; mais, entre nous, elle est d'une utilité relative. La preuve, c'est que beaucoup s'en passent. Nous avons décrété dans notre sagesse qu'il n'est pas « convenable » de « recevoir » dans une pièce servant aux repas; et en vertu de cette belle ordonnance, nous sacrifions une des plus belles chambres de notre appartement pour y passer en moyenne une heure par jour, mettons deux, si vous aimez à vous attarder à table, à des causeries qu'il est plus agréable de faire au salon.

V

SALLE A MANGER-SALON.

Dans un intérieur modeste, cet arrangement est un dérangement. Doit-on donc prendre ses repas dans le salon, dans la chambre à coucher? Non, mais si nous n'avons qu'une pièce libre n'en faisons ni un salon ni une salle à manger : qu'elle soit à la fois l'un et l'autre. Affaire à nous d'organiser si

bien les choses, que la salle à manger-salon sera toujours en état de s'ouvrir aux visiteurs et ne montrera que ce qu'il est agréable de voir.

Ceci n'intéresse que les fortunes modestes. Il en est dont les possesseurs sont des personnes de goût éclairé, délicat, obligées d'entretenir des relations aimables. Il faut bien qu'elles sachent tout concilier.

En pareil cas, au lieu d'un bahut de style, on met dans la salle à manger-salon, un bahut breton ou normand. S'il est à panneaux pleins et sculptés, il n'y a pas à se préoccuper de la garniture des étagères; s'il est vitré, on place sur les tablettes les pièces d'argenterie dont chacune rappelle un souvenir. Il est peu de ménages qui ne possèdent quelques jolies choses, ne serait-ce qu'un service à thé ou à café peint par la maîtresse de la maison à la façon des faïences artistiques, une tasse d'argent, souvenir de la première dent de bébé, un coquetier ciselé, une buire de Murano, etc... La vaisselle disparaît; toutes les utilités sont reléguées dans le corps inférieur du bahut. S'il n'est pas assez grand, on les serre dans un placard. L'appartement n'a pas de placard? Une armoire de bois blanc fait l'affaire et se loge dans le moindre coin, hors de vue.

On peut encore, si la pièce est vaste, y placer un

grand meuble Henri II, sans sculptures. Ce meuble est à trois corps. Dans celui du milieu, vitré et le plus large, se placent les livres de la bibliothèque; dans les côtés étroits, à panneaux pleins, les verres, les tasses, et autres ustensiles. La vaisselle dans le bas.

La table quitte le milieu de la pièce, si c'est possible. Il n'est pas ridicule de la laisser au milieu, mais elle est mieux en angle. Le tapis qui la couvre est en drap ou en peluche, relevé au centre et autour d'appliques de fleurs étranges ou d'animaux bizarres. Ce tapis est juste à la mesure de la table, ou tombe de quelques centimètres.

Une corbeille de fleurs fraîches, une plante aux feuilles découpées dans un cache-pot, même en carton, recouvert de broderie et joliment drapé, en voilà assez pour donner à la pièce un air riant. Les sièges s'éparpillent comme dans un salon; on mêle aux sièges classiques de la salle à manger quelques chaises volantes. Si les chaises garnies de canne ou de cuir sont de style Henri II comme le bahut, un coussin brodé attaché sur le dossier en fera des sièges coquets.

On supprime seulement la « servante », remplacée, au moment des repas, par une table recouverte d'une serviette plus ou moins élégante. Au

mur, quelques belles gravures, une arme curieuse; aux fenêtres et devant les portes, des draperies sans prétention, mais sans banalité. Pour vitres, de petits carreaux obtenus par l'application de morceaux de bois qui se trouvent partout à bon marché. Sur la partie inférieure des fenêtres, à une hauteur de 50 à 60 centimètres, des rideaux de soie d'une teinte douce, ou simplement d'andrinople, de toile à grands carreaux rouges et blancs, remplacent agréablement les rideaux de vitrage. Sur la cheminée, lorsqu'on ne possède ni bronze, ni terre-cuite d'art, on place une garniture de vieux Delft ou de vieux Rouen qui n'a de vieux que l'aspect. Nous sommes dans un intérieur modeste où l'imitation d'une œuvre d'art est acceptable à condition qu'elle soit de bon goût, discrète et disposée sans ostentation.



Salle à manger-salon.

J'ai mis ici en angle la table qui, aux heures des repas, occupe le milieu de la pièce. Je supprime donc la suspension. Je ne sais rien, en effet, qui, généralement, soit de plus mauvais goût, plus ennuyeux que la suspension de salle à manger. Elle n'est jamais en harmonie avec rien. Même fanfreluchée, même d'un dessin correct — *rara avis* — la suspension est criarde et lourde.

Aux repas ordinaires, la lampe à pied habituelle la remplace avec avantage. Si nous recevons, employons les hauts candélabres à bougies posés aux extrémités de la table; devant chaque convive ajoutons une bougie basse égayée d'un écran clair. Au plafond, une plante, une cigogne, que sais-je? Tout plutôt que l'objet redoutable et disgracieux que Barbey d'Aurevilly appelait si drôlement « l'araignée de Damoclès ».

Rien de plus fatiguant, du reste, pour la vue, qu'une suspension.

L'éclairage par en haut n'ést agréable que lorsque ses rayons tombent comme une ondée de lumière.

De coquettes lampes à incandescence jaillissant de la rosace du plafond et des moulures des encoignures, voilà qui est parfait. Mais ce luxe ne vous est pas permis, contentez-vous donc des candélabres et des bougies à écran.

Ayez dans la salle à manger-salon une table à



Chambre à coucher.

écrire, un piano ouvert, une table à ouvrage, un métier à broder; qu'un jouet s'y égare, et tout de suite on y sentira la vie. Ce sera bien le coin réservé aux intimités de la famille, sans que rien de ces intimités puisse choquer le regard des indifférents.

Après les repas, la pièce est rapidement mise en ordre. Simple question de bonne organisation.

Mais comment s'arranger les jours où l'on donne à dîner? Que faire des invités pendant que la bonne doit effacer les traces du repas? Rien de plus simple. Monsieur emmène ses intimes dans son cabinet qu'ils auront évidemment grand plaisir à transformer en fumoir. Madame conduit ses amies dans sa chambre. Alors la bonne peut ouvrir les fenêtres, renouveler l'air du « salon ». C'est l'affaire d'un temps très court.

VI

CHAMBRE A COUCHER DE FEMME.
CHAMBRE DE STYLE.

La chambre à coucher doit être agréable à voir. La vôtre sera, si je devine bien vos préférences secrètes, Louis XV ou Louis XVI. Et vous aurez raison. Vous pourriez, certes, choisir un ameublement Renaissance. Les « bonnes grâces » ont très bon air;

le lit à colonnes produit un bel effet, les bahuts sont magnifiques; mais nous sommes pratiques, c'est entendu, et les sculptures ne le sont pas. Ces dentelles fouillées au cœur du noyer sont le réceptacle de mille poussières, l'asile d'insectes innombrables. Dans le salon d'apparat où les tapis ne sont soulevés que de loin en loin, l'inconvénient serait moindre, mais dans une chambre à coucher, où chaque jour les matelas sont tournés et battus, le tapis soigneusement balayé, il faudrait non pas épousseter, mais brosser les sculptures de vos meubles. Et Dieu sait ce qu'une femme de chambre qui, du reste, s'acquitterait plus ou moins bien de cette tâche, y emploierait de temps.

Ce que je disais pour le salon, je le répète pour la chambre : De grâce, le moins de meubles possible. Le lit, la chaise-longue, c'est-à-dire le fauteuil à bout de pied (la chaise-longue que nous connaissons est de la fin, tout à fait de la fin du dix-huitième siècle alors que les formes grecques du Directoire empiétaient sur les styles royaux et peu à peu les remplaçaient), deux ou trois fauteuils, quelques chaises, un paravent, un bureau et une table, que voilà bien assez de choses pour meubler une chambre à coucher! Quand vous y aurez mis des appliques et des girandoles de Gouthières et de Meissonnier, — il n'est



La chambre de Monsieur.

pas question du peintre contemporain, mais bien du ciseleur du dix-huitième siècle, — ce sera parfait.

*
* *

CHAMBRE A COUCHER D'HOMME.

La chambre du maître de la maison est plus sévère. Un homme se complaît moins aux choses trop délicates. S'il ne tient pas au meuble de style, on place chez lui un lit d'ébène ou de palissandre à trois faces, une grande table, deux ou trois vastes et douillets fauteuils pour les heures si douces du farniente, un chiffonnier élégant où Monsieur prendra sans peine ses gants, ses mouchoirs, ses cravates; enfin, au coin de la cheminée, on met une bibliothèque tournante.

Je tiens beaucoup à cette bibliothèque tournante. Elle est réservée aux livres amis, aux albums préférés. Vienne un jour d'indisposition ou de mauvaise humeur, Monsieur retiré dans sa chambre comme Achille sous sa tente, retrouvera son entrain habituel et sa bonté coutumière en feuilletant les pages qui lui sont douces et familières.

Oserai-je dire qu'un de mes bons amis a dans sa chambre une petite bibliothèque de ce genre où

l'Évangile coudoie *Monsieur, Madame et Bébé*, où La Fontaine fait bon ménage avec *Salammbô?* Quand il a ses nerfs, ce qui arrive aussi parfois aux pauvres hommes, il lui suffit de conter sa peine à ses vieux confidents, les livres qu'il aime. Il passe avec eux une heure et reparaît le front serein, le sourire aux lèvres.

Ma petite bibliothèque a du bon.

Chez Monsieur, pas de tentures claires, pas de lit à panaches. Un large confort, tous les objets utiles réunis avec un goût sûr, c'est assez. Au mur et sur la table des portraits souriants : l'épouse aimée, les enfants chéris.

*
* *

CHAMBRE MODERNE ET AUTRES CHAMBRES.

L'épouse aimée préfère-t-elle pour elle-même une chambre comme celle que je viens de décrire, sans quoi que ce soit des styles royaux? Rien n'est plus aisé que de la féminiser. Choisissez un bois à la mode, noyer ciré ou thuya mélangé au citronnier. Mettez dans cette chambre un lit de coin ou de milieu, une armoire à une, deux ou trois glaces, un chiffonnier, un bureau et quatre chaises. Les fauteuils sans bois ap-



Chambre de jeune fille.

parent sont bas et moelleux. Pas de tapis sur le parquet, j'entends de tapis à demeure et couvrant tout, mais un devant de foyer, une ou deux carpettes longues et étroites en haute laine blanche ou de couleur, des peaux de chèvre de Mongolie, d'ours blanc ou plus simplement d'imitation d'ours blanc; une chaise longue, si la place ne manque pas.

A la campagne, les chambres seront plus simplement meublées en bambou et pitch-pin, même avec le lit en cuivre. Les Anglais mettent dans leurs chambres des tapis, mais pas de rideaux, afin que rien ne s'interpose entre leurs regards et la lumière saine et gaie. Tout ce qui encombre est relégué dans le cabinet de toilette.

Dans un château, où la vie n'est aimable que si les invités sont nombreux, les chambres sont multipliées et meublées sobrement. Rien de plus charmant qu'une pièce tendue de cretonne aux tons frais et harmonieux. On peut économiquement recouvrir les murs d'un papier tout semblable à l'étoffe, ce qui est à la mode et mérite d'y être.

CHAMBRE DE JEUNE FILLE.

Une chambre élégante de jeune fille sera en bois blanc laqué, style Louis XVI, avec un semis de fleurs ou même un simple filet bleu, rose ou mauve, suivant que l'aimable habitante de ce nid coquet est brune ou blonde. Un lit, une armoire à glace, une bibliothèque, un chiffonnier, une table à écrire et quelques chaises; sur la cheminée, un biscuit de Sèvres ou une corbeille de Saxe, des flambeaux également en Saxe composent le mobilier. Les rideaux du lit, admis seulement à la condition d'être relevés très haut, et ceux des fenêtres, sont en soie crème à fleurettes. La doublure, soie ou satinette, est de la couleur du filet des meubles; les rideaux des fenêtres sont toujours doublés de blanc, les couleurs douces étant un déjeuner de soleil. Jamais expression populaire ne fut plus vraie.

Il va sans dire que si vous ne pouvez ou ne voulez point faire les frais de rideaux de soie, la chambre de jeune fille ne sera pas moins agréable avec des draperies de cretonne. Peut-être même conviendra-t-elle mieux ainsi. Une jeune fille doit être une âme droite. A une âme droite sied un cadre simple.

NURSERY.

Peu de chose à dire des chambres de bébés. Les chers petits sont meublés à l'anglaise. Nous n'avons encore rien inventé de mieux.

L'air et la lumière doivent entrer librement dans la *nursery;* les meubles essentiels se fabriquent à angles arrondis, afin d'éviter les accidents. Cela suffit.

Je voudrais pourtant aux murs, sur la peinture claire, — vert pâle si possible, c'est la teinte qui convient le mieux aux yeux délicats des enfants, — je voudrais accrocher des gravures simples, des dessins de fleurs d'un vivant coloris, d'animaux familiers, d'oiseaux. C'est un moyen précieux autant qu'infaillible de développer d'abord l'imagination des enfants, et plus tard le goût.

Des bébés de six mois sont attirés par les figures, par les couleurs; leurs yeux brillent, leurs menottes se tendent. Il n'en faut pas davantage souvent pour calmer leurs cris. Au lieu de secouer les enfants ou de mener tapage, ce qui ébranle les méninges dans leur cerveau délicat, ingéniez-vous à fixer leur attention par une impression de la vue. C'est moins malaisé qu'on ne l'imagine. Ne vois-je pas autour de moi une adorable fillette, qui a bel et bien sept mois

et une dent, et paraît aux anges quand on lui montre



La *Nursery*.

des gravures coloriées, surtout des gravures de modes! Déjà! Elle trépigne, rit, souffle, balbutie. Impossible de nier que les figurines l'intéressent. Grand Dieu, que sera-ce dans quinze ans d'ici?

VII

CABINET DE TOILETTE.

Le cabinet de toilette et la salle de bains seront fort agréablement meublés sans que les styles royaux aient

rien à y voir. Vous pouvez vous inspirer du cabinet



Le cabinet de toilette.

anglais si commode avec sa grande table, ses tablettes, sa psyché, sa large cuvette, ses robinets inépuisables, ses murs revêtus de faïences gaies, son plancher en mosaïque, ses tentures de cretonne, toujours fraîches, ou bien son revêtement de nattes ou d'un papier verni inal-

térable à l'eau. Il est le résumé du confort, comme le cabinet japonais est le résumé de la fantaisie. Mais je ne vous conseille pas la baignoire en usage à Yedo. C'est une cuve, haute, étroite, dans laquelle on s'accroupit, où l'on disparaît sous un voile de vapeur. La baignoire de marbre ou simplement émaillée vaut mieux.

L'idéal de la salle de bains serait assurément les thermes des Anciens ou le hammam des Orientaux, mais allez donc placer dans votre appartement le large bassin obligatoire !

N'oublions pas l'appareil hydrothérapique pour les douches. A défaut de salle de bains, l'appareil à douches se place dans le cabinet de toilette. Moyennant une très faible somme, moins de 40 francs, on se procure cet appareil, simple, à la vérité, mais suffisant tant qu'il ne s'agit pas d'un traitement médical et que les douches ne sont qu'une mesure d'hygiène préventive. Un grand bassin plat posé par terre sur une natte ou mieux sur une épaisse toile cirée, linoleum, etc., permet de se livrer à d'abondantes ablutions sans risquer d'endommager le parquet. La seule difficulté est d'obtenir une pression d'eau suffisante.

Si le cabinet de toilette est grand, il reçoit l'armoire à linge, le placard-porte-manteau. A ces



La bibliothéque.

meubles, s'ils sont en pitchpin ou même en bois blanc, on donne un aspect coquet en y peignant de légers filets, de gracieuses fleurs, en y appliquant même, faute de mieux, d'amusantes décalcomanies.

Les tablettes qui supportent les flacons, les boîtes, les mille brimborions, accessoires indispensables de la toilette : brosses, limes, etc., seront recouvertes de toile granitée, brodée de couleurs vives. Des sièges en sparterie conviennent à cette pièce aimable, laboratoire de la coquetterie.

VIII

BIBLIOTHÈQUE.

Lorsque le logis est assez vaste, la bibliothèque est une pièce à part uniquement réservée aux plaisirs de l'esprit; sinon, on peut cumuler aimablement, et en faire le cabinet de travail. Il suffit alors d'y placer un bureau.

Si nous voulons être pratiques, nous serons contraints de sacrifier la décoration la mieux en accord avec ce genre de pièces.

A coup sûr, le style gothique et le style Renaissance seraient là parfaitement à leur place. Malheu-

reusement, le style gothique pur nous obligerait à faire courir le meuble-bibliothèque au-dessous de la corniche du plafond. C'est peu commode, mais, en vérité, bien séduisant. Imaginez une pièce revêtue du haut en bas d'un lambris très fouillé et divisé en stalles surmontées d'un dais. Si vous en voulez une idée exacte, représentez-vous le chœur d'une cathédrale. Dans la cavité du dais à clochetons multiples se rangent les volumes. La difficulté est d'aller aisément les prendre.

Il est un autre inconvénient que présente également le style Renaissance : c'est la facilité donnée par les sculptures à la multiplication des hordes féroces qui en veulent aux gardes de cordouan des livres anciens. Comment les poursuivre dans leur retraite inexpugnable? Rien ne les empêchera d'aller chercher leur provende sur le dos des bouquins précieux.

Aussi le meuble de style le plus pratique est-il le meuble Empire ou le Louis XVI, le plus sobre d'ornements.

L'idéal du meuble-bibliothèque, c'est l'étagère non fermée, aux rayons ajustés à la hauteur des livres pour que la poussière pénètre le moins possible. Ce meuble est fait d'un bois bien sec afin qu'il ne gauchisse pas, compact pour que les pores serrées

ne puissent abriter les insectes voraces. Autant que possible, choisissez des essences aromatiques ; l'odeur chasse les vers, les mites et autres bestioles qui n'aiment pas les parfums, en quoi elles diffèrent des humains.

Si avec cela le meuble possède une armature robuste, profonde, s'il est d'une hauteur médiocre afin que vous puissiez aisément atteindre à son dernier rayon, vous ne pouvez guère désirer plus ni faire mieux.

IX

BILLARD.

Réservez à la salle de billard le style japonais, fantaisiste entre tous. S'il faut tout dire, ce sera commettre un grave anachronisme. Le billard n'est pas précisément un jeu qui fleurit dans les États du Mikado. Louis XIII, qui en raffolait, pourrait se fâcher de cette préférence.

Eh ! mon Dieu, choisissez le Louis XIII, si vous ne l'avez déjà mis dans la salle à manger; mais je tiens pour assuré que le Japonais serait charmant. Vous aurez tôt fait de draper d'un *obi* le billard

ventru du dix-huitième siècle, afin qu'il ne détonne pas dans l'ensemble.

Le style que vous choisiriez hors de celui-là serait plus riche, assurément plus solennel, mais peu convenable à une pièce réservée au plaisir. Au milieu des conversations joyeuses, du bruit des billes d'ivoire, les oiseaux étranges aux ailes roses, qui volent sur une mer rose, dans un ciel de pourpre, ne seront pas dépaysés. De ci, de là, un kakemonos mettra sa note claire. Chaque coin aura son sourire grâce à l'éventail bizarre, à la lanterne découpée qui rompront la monotonie des lignes et feront disparaître la grimace des angles droits. Les épais coussins, les larges sophas sont bien ceux qui conviennent à des gens occupés à rire. Pourquoi entourer d'un cadre sévère des joueurs qui, dans le feu d'un « massé » difficile, jetteront l'habit à bas, afin d'avoir leurs mouvements plus libres?

Faites cette concession au modernisme.

Le modernisme vous guette partout. Vous avez mis des sièges Henri II ou Louis XIII dans votre salle à manger, et au lieu de tendre le cuir sur les quatre montants, sans plus, votre tapissier l'a posé sur un coussin confortable : mode anglaise, modernisme. Modernisme encore le goût des plantes vertes, des surtouts fleuris, qui est né sous les neiges

russes. Pendant neuf mois sur douze, les rivières, là-bas, sont glacées, les jardins enveloppés d'un suaire. On transforme donc chaque logis en une serre où chantent en liberté les oiseaux familiers. On y sait maintenir une température si douce, que malgré la bise qui souffle au dehors, aigre et glaciale à solidifier le sang dans les veines, les élégantes vont et viennent chez elles les épaules nues.

Il faut donc tenir compte, même dans l'ameublement de style, du confort qui réclame ses droits, et de la mode gracieuse qui met partout des fleurs

X

ESCALIER.

Nous avons relégué au dernier plan l'antichambre et l'escalier, non parce que nous les jugions indignes de notre attention, mais bien plutôt afin que chacun puisse comprendre combien il importe de les identifier à l'appartement, à cet appartement dont nous avons souhaité d'exclure la banalité. Il faut que l'escalier qui y mène, que l'antichambre qui tout d'abord sourit au visiteur, aient l'air avenant.

Foin des parois nues!

Les anciens, les Romains surtout, apportaient à l'exercice de l'hospitalité un soin particulier. La pierre du seuil criait au passant « Salve ». Cette mode est caduque, je ne demande pas qu'on y revienne. D'autre part, le rêve d'un escalier original est de réalisation difficile dans les maisons à compartiments des villes populeuses. Mais toutes les fois que notre escalier est bien nôtre, nous pouvons l'orner à notre fantaisie.

D'abord si, dans l'aspect général, tous les escaliers se ressemblent, au moins peut-on en diversifier les détails. L'escalier de la maison d'un homme de lettres ne devrait point être celui d'un financier. Pourtant la vulgaire pomme de verre ou de cuivre, qui s'offre sur la première marche pour nous servir d'appui, est la même partout. C'est absurde. On peut trouver mieux. Je ferais de chaque pomme d'escalier un symbole parlant. Chez un soldat, une Victoire ailée souhaiterait la bienvenue aux visiteurs. Un artiste, musicien ou poète, aurait pour emblème un Apollon souriant; un peintre, un sculpteur, une Muse aimable; un écrivain chargerait une poétique Méditation d'accueillir ses intimes; un polémiste placerait là Juvénal, etc. Et ceux qui ne seraient rien et ne voudraient rien être y mettraient une fleur, un animal favori. On saurait tout de

suite où l'on est, chez qui l'on va. Que d'impairs épargnés dans le cours d'une vie!

Montons. Coquettement les murs nus voilent leur banalité. Une draperie simplette, des feuillages exotiques, des panaches de gynerium, quelques gravures, avec ou sans cadre, s'éparpillent au hasard. Des caissettes basses, emplies de plantes et de fleurs naines sont disposés ici et là, où l'on a de la place. Ces riens nous disent : « On vous attend. Vous serez les bienvenus ». A chaque marche, on s'arrête, on se repose, on regarde. Un croquis humoristique sollicite le sourire, et pendant qu'on sourit l'essoufflement disparaît.



Escalier. XVIIe siècle.

C'est peu de chose, cela n'a presque rien coûté, et il n'en faut pas plus pour que tout de suite on ait l'impression du plaisir qui, derrière la porte, vous guette.

XI

ANTICHAMBRE.

Nous voici dans l'antichambre. Elle aussi fait toilette; elle se drape, elle se poudre. Est-elle de dimension réduite? Une simple veilleuse à jour, pavée de pierres multicolores, s'y allume chaque soir. Une petite table couverte d'un tapis brodé à la croix avec des laines aux teintes vives; deux chaises paillées en couleur, un tapis et quelques jolis drapés; deux ou trois faïences gaies, une panoplie; c'est assez avec un porte-parapluie. Si l'antichambre est vaste, elle reçoit en plus une grande table, quatre ou six chaises, une haute lanterne, un porte-manteau monumental avec glace et le reste.

A la bonne heure, on peut dans cette pièce faire attendre les solliciteurs, recevoir les fournisseurs, donner à ses amis le dernier bonsoir. Ne craignons pas de la faire trop avenante. La mesure d'être aimable, c'est de l'être sans mesure.

XII

COMMENT ON ACHÈTE SON MOBILIER.

On peut évidemment s'en remettre aveuglément au goût et au savoir-faire d'un tapissier. Seulement chaque pièce aura de par le monde sa semblable à plusieurs exemplaires, ce qui ne convient en aucune sorte à ceux qui ont dans l'esprit une pointe de fantaisie. Trouvez, au contraire, ici une table qui vous plaît, là un chiffonnier, ailleurs une causeuse, glanez sur votre chemin; votre récolte finira par être suffisante et vous aurez dépensé une somme moindre.

Pourtant, défiez-vous des occasions. La vrille de l'ébéniste creuse à miracle les trous de vers, et quand on ne fabrique pas des copies de meubles anciens avec du vieux bois, la chimie complaisante vieillit en moins de rien le chêne et le noyer. Défiez-vous aussi des salles de vente. En général, tout ce qui vaut quelque chose devient incontinent la proie des marchands de curiosités. Ils ne laissent échapper que les pièces de rebut qu'ils jugent assez bonnes pour le fretin des acheteurs.

Il est, du reste, relativement facile de se rendre

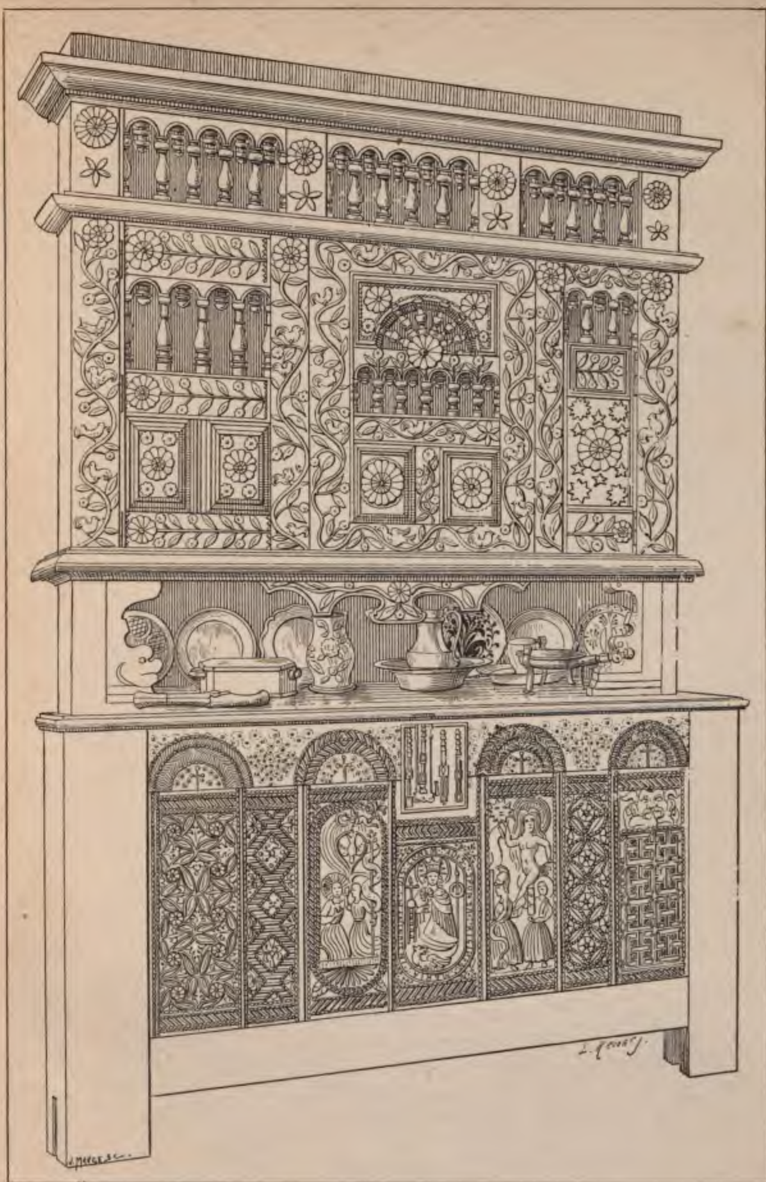
compte de l'authenticité d'un meuble. Le plus souvent, la surface seule est patinée, car le vieux bois est cher. L'amateur éclairé dont vous prendrez conseil vous dira qu'au moindre frottement indiscret, la table ou le bahut laissera deviner son âge.

Quand il s'agit de sièges, redoutez des ans l'irréparable outrage. La première qualité d'un siège étant la solidité, l'entassement des siècles devient une médiocre garantie.

Supposons maintenant le cas très fréquent de deux jeunes époux, riches seulement de tendresse et d'espoir. Ils ont beaucoup de goût, le sens de l'art très développé et peu d'argent. Ces choses-là arrivent. Est-il possible de leur donner les moyens d'échapper à la vulgarité dans l'ameublement?

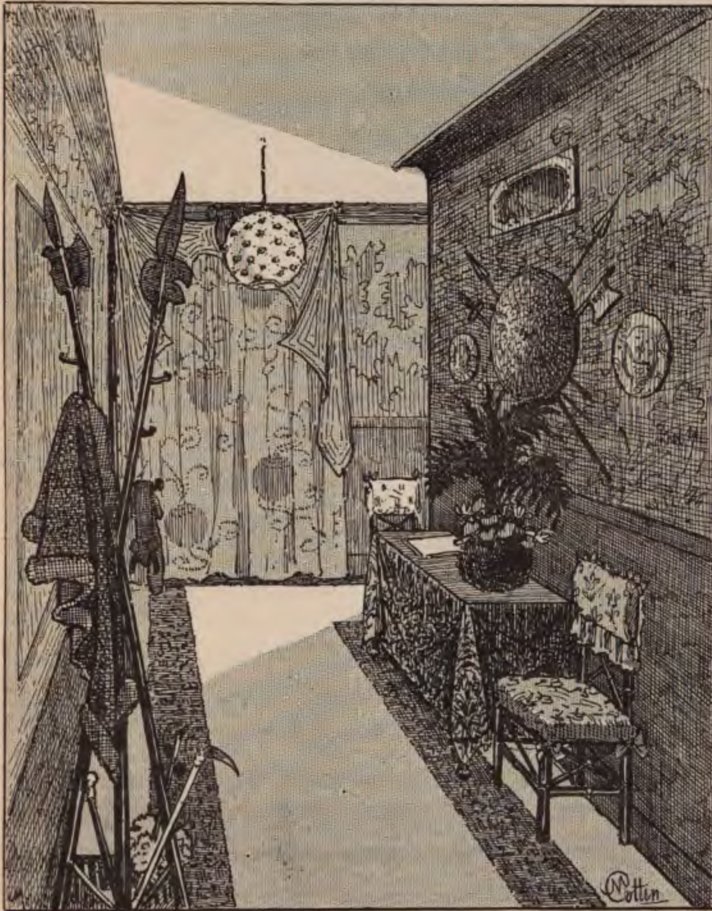
Oui, certes. Et la recherche de cet ameublement sera l'une des plus douces occupations des heures de fiançailles.

Les voilà partis tous deux, sous l'œil heureux de leur mère. Ils ne s'inquiètent pas du mobilier de salon; ils sauront d'abord s'en passer. Il leur faut une chambre, une salle à manger et un cabinet de travail. Pas plus. Ils se regardent, se sourient. Le reste leur importe peu, et les quelques billets bleus qui sont dans leur escarcelle suffisent à leurs désirs. Leur chambre, ils la choisiront très simple, en



Buffet breton.

pitchpin; elle fera plus tard une chambre d'enfants.



L'antichambre.

Dépense insignifiante, 250 francs environ. Les dra-

peries du lit seront ingénieusement confectionnées par la jeune femme. Les portières et les rideaux en étoffe toute simple, mais qui rient à l'œil, glissent sur des tringles ou se relèvent en chou élégant.

Le cabinet sera meublé à l'avenant, 600 francs feront l'affaire.

Passons au salon-salle à manger, le clou du modeste appartement.

Il reste à ces enfants mille francs.

On peut faire beaucoup et mal avec mille francs. Ils feront peu et bien.

En cherchant, ils dénicheront au bon endroit un bahut artistique, sans style, de genre seulement, et à coup sûr authentique. Ils sauront le payer cinq cents francs s'il vaut trois fois plus. Les chaises et la table, de même valeur artistique, suivront plus tard.

Pour le moment, on se contentera de sièges communs, d'une table ordinaire, et il restera de l'argent, — les premières économies. L'an prochain, elles auront grossi. Alors on achètera une table à sculptures assorties à celle du bahut, puis viendront les sièges, ensuite un tapis de Perse. Bref, chaque année apportera avec elle un rayon, un sourire en mettant dans l'appartement un meuble de plus, un tableau curieux, un bibelot aimable.

C'est, je crois, le meilleur moyen de posséder un jour le *home* aimé.

Songez combien à mi-chemin de la route de la vie, il est doux, pour ceux qui ont ainsi pièce à pièce orné leur logis, de regarder en arrière.

Que de souvenirs éveillent les meubles patiemment assemblés! Comme ils sont chers du prix des heureux jours passés que chacun d'eux rappelle!

Le bonheur de vivre n'est guère fait que de ces sensations-là.

*
* *

Un autre grand plaisir dont très peu se doutent, c'est le changement dans l'ordonnance d'un appartement.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Pour y échapper, en changeant le cadre où se déroule leur vie, quelques-uns renouvellent à tout propos leur mobilier. Grosse dépense. Nous autres, gens pratiques et néanmoins épris des décors à transformations, changeons de place nos meubles, de forme nos draperies.

Mettons un bahut à la place du piano, le piano à droite au lieu d'être à gauche. Le bouleversement est général et sans bourse délier, nous avons un salon nouveau d'aspect.

Toutes ces bagatelles ont leur valeur.

La joie des yeux et de l'esprit, et la paix intime, dépendent si souvent des choses qui nous entourent.



VII

LA MAISON RÊVÉE

Oh! nous l'avons vu souvent le logis de nos rêves, et depuis Jean-Jacques, qui ne fut pas le premier, combien répétèrent : « Si j'étais riche, je bâtirais... » et les projets d'aller leur train.

Eh bien! supposons, non pas que nous sommes riches, c'est inutile, mais que nous possédons une aisance suffisante pour nous permettre de construire une maison au gré de nos désirs.

Nous la placerons d'abord sur un riant coteau dont une rivière claire baigne le pied, et notre jardin descendra jusqu'à la rivière.

La première qualité d'une habitation étant évidemment de répondre aux besoins de ses hôtes, la nôtre sera assez vaste pour que les services y soient à l'aise et ne le sera pas trop afin d'éviter une dépense inutile de temps et de forces.

La maison idéale serait la maison romaine, toutes

les pièces ouvrant sur une cour couverte d'une coupole vitrée, égayée d'un jet d'eau au centre; partout des massifs verts. Point de va-et-vient dans les escaliers. Quelle fatigue épargnée à la fin du jour!

Malheureusement, la place manque souvent pour réaliser ce plan. Le terrain coûte cher et, quand la famille est nombreuse et qu'il faut multiplier les pièces d'habitation, on se résout économiquement à superposer les étages.

Quoi qu'il en soit, n'essayons en aucun cas de copier le Louvre ou Fontainebleau. Pourquoi imiter les grands édifices dans les maisons particulières? Le même style ne saurait convenir et la réduction est fâcheuse; c'est un rapetissement. Les fenêtres se touchent, la distribution intérieure est sacrifiée. La façade s'encombre de niches, de statues, de colonnes et de chapiteaux fleuris.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales....

Le temps n'est plus des astragales et des festons. Faisons simple. Ne mettons pas au fronton de notre maison les Grâces auprès des Muses, aussi belles et avenantes qu'elles soient, et même ne mettons pas de fronton. Si nous voulons un péristyle à colonnes, empruntons au style grec le chapiteau ionique qui

coûte peu à construire. Mais pas de détails bizarres, pas d'ornements inutiles. Tout doit avoir sa raison d'être. C'est ainsi que se réalise le problème : faire beau en faisant bien.

Admettons d'abord que la maison vraiment moderne est encore à créer. On a émis maintes hypothèses. On a préconisé des briques de métal, qui, s'opposant à la libre circulation de l'air, seraient en vérité aussi peu hygiéniques que possible. Le docteur Maurice de Fleury, écrivain aussi aimable qu'ingénieux, a parlé de briques de verre colorié et taillé à facettes. Cette substance isolante préserverait à la fois de la foudre et des incendies; les pluies, aimablement, feraient sa toilette. Mais le verre comme le fer est impénétrable à l'air; il y a là un danger.

Vivent le bois et les moellons d'antan où, par mille et mille pores, la transpiration se fait à l'aise! Une maison n'est en somme qu'un vêtement. Pourquoi un costume de caoutchouc est-il malsain? Pourquoi un enduit de vernis sur notre corps nous procurerait-il à brève échéance la mort par asphyxie? Il ne nous empêcherait pourtant pas de respirer.

C'est à peu près la même chose pour une maison. Il ne suffit pas d'y ménager des baies, il faut encore choisir des matériaux hygiéniques.

Notre maison est donc en briques creuses avec

des encadrements de pierre de taille, puisque la brique coûte moins cher. Elle est plus fraîche en été, plus chaude en hiver : l'air emprisonné dans la cavité de chaque brique forme matelas et s'oppose à la transmission libre de la température extérieure. Elle s'élève entre cour et jardin sur un perron de quelques marches et n'a qu'un étage.

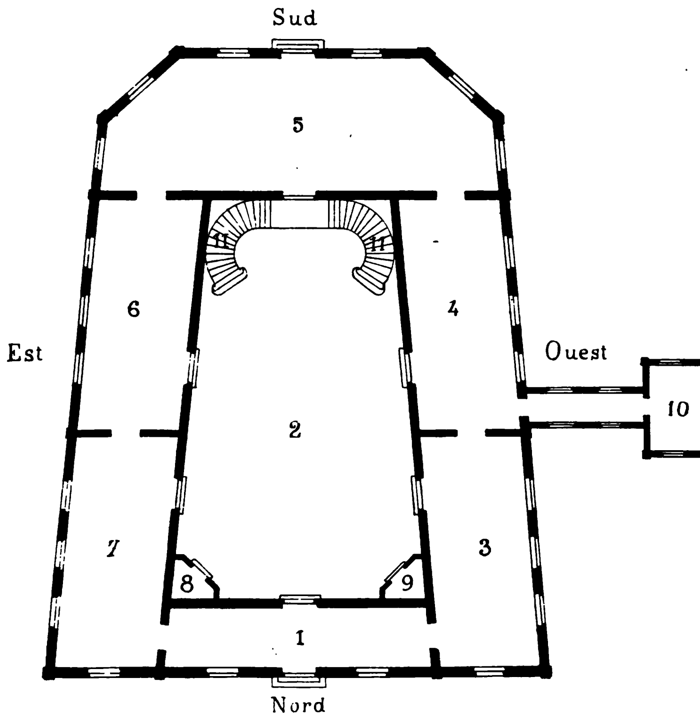
Une frise de stuc court sur la façade, à l'imitation des maisons grecques. Les baies sont hautes et larges et disposées suivant les besoins.

Au nord, la porte d'entrée, en fer ouvragé à panneaux vitrés, donne accès sur un vestibule qu'elle éclaire. Du vestibule, on passe dans une vaste pièce où le jour arrive par le dôme en verre de la maison.

Cette pièce remplace l'atrium romain. Elle sert d'antichambre; on y reçoit les fournisseurs, et les enfants, entre temps, y prennent leurs ébats.

A droite, c'est-à-dire à l'ouest, étant donnée l'orientation, deux portes. L'une conduit dans la salle de billard, l'autre dans la salle à manger qu'un couloir relie à la cuisine annexée, pièce haute et claire, où le fourneau perfectionné, nécessaire à l'élaboratoire des plats savants, est voisin de la cheminée à vaste manteau dont l'âtre fleurdelisé est gardé par deux landiers géants, vigilantes sentinelles ayant à leurs côtés les saloirs profonds qui forment sièges.

Comme il fait bon venir se sécher là, le chien familier entre les jambes, quand on rentre de chasse, bredouille et arrosé!



1. — Vestibule.
2. — Atrium.
3. — Billard.
4. — Salle à manger.
5. — Salon.
6. — Petit salon.
7. — Bibliothèque.
8 et 9. — Water-closets.
10. — Cuisine.
11. — Escalier.

Au fond de l'atrium, de larges vantaux s'ouvrent sur le grand salon.

La forme de la maison étant celle d'une pyramide tronquée, le grand salon est à pans coupés. Il se développe sur toute la face de la construction regardant le jardin, éclairé à la fois au sud, à l'est et à l'ouest.

A gauche de notre atrium, deux autres portes : celle du petit salon et celle du cabinet-bibliothèque. Inutile d'ajouter que toutes ces pièces, dont aucune ne se commande, communiquent par des portes intérieures.

L'escalier, double, est placé en angle à droite et à gauche. Il aboutit à une galerie circulaire sise à trois mètres de hauteur et sur laquelle s'ouvrent les portes des chambres à coucher, des cabinets de toilette et de la salle de bains. Nous avons cinq chambres à coucher et autant de cabinets.

Les logements des domestiques sont ménagés sous le toit.

Du grand salon, on accède au jardin par un perron formant terrasse.

Le rez-de-chaussée est entièrement pavé en mosaïque, marbre ou faïence vernissée, et recouvert de carpettes faciles à enlever, partant à débarrasser de la poussière et des microbes. S'il me plaît de donner à danser chez moi, je n'aurai qu'à faire tendre une de ces toiles que l'on a coutume aujourd'hui de

oser sur les tapis fixes, pour transformer toutes



Promenade aux lanternes.

les pièces en salles de danse.

Sur les murs, pas de papiers; des peintures seulement. La similitude dans l'ensemble, la variété dans les détails.

Je suppose trois mètres de hauteur à mon atrium, aux parois du moins — je conserve ce nom d'atrium, n'en trouvant pas d'autre — sur deux mètres, un fond uni abricot ou *rouge brique clair* à la façon égyptienne. Au-dessus de ce fond, une bande de soi-

xante-dix centimètres en *bleu vif très pur*. Les trente centimètres qui restent sont de la teinte inférieure. Sur la bande bleue, des personnages ou des fleurs. Et si je ne sais peindre ni les fleurs ni les personnages, je me contenterai de découpures collées avec art, auxquelles un vernis donnera l'aspect rêvé en les rendant indestructibles.

Dans une pièce japonaise, on peut ainsi mettre un cortège nuptial, une promenade aux lanternes, curieux défilé de lumières multicolores; dans un salon, des guirlandes élégantes ou des scènes souriantes; dans une salle à manger, des chasses fantastiques.

Les microbes ne pourraient s'incruster dans des murailles de nettoyage aussi aisé.

Et je ne priverais pas pour cela de tentures certaines pièces, la salle à manger, par exemple, la bibliothèque, le petit salon.

Au-dessous de la bande décorée de peintures, je tendrais des cordons à l'antique. A ces cordons, je suspendrais des tentures sans relevés savamment drapés et cousus. Par leur propre poids, elles formeraient des plis harmonieux.

Les Égyptiens et les Asiatiques, les Grecs et les Romains ne faisaient pas autrement.

Rien de plus facile que d'enlever ces tentures, de les secouer et de laver les murs qu'elles recouvrent.

Par hygiène, je repousse les vieilles et précieuses tapisseries. Je me contente d'imiter en peinture les beaux points de Flandre, de Beauvais, des Gobelins. Que faut-il pour cela? De l'art à peine; le goût suffit.

Quelle charmante occupation durant les heures de loisir!

Autour des fenêtres, de simples bandeaux, comme au temps de Henri II. Le soleil est un souverain qui a partout droit d'entrée. En vassal obéissant, je me garderai bien de lui fermer mon logis par des écrans si riches qu'ils puissent être.

Quant aux meubles d'une telle maison, ils n'auront rien des styles royaux ou presque rien.

Nous sommes parvenus trop vite à la civilisation perfectionnée. Les Anciens y arrivaient lentement par efforts successifs, chacun de ces efforts marquant un progrès; chaque étape ouvrant une ère nouvelle. Il n'en fut pas ainsi pour nous, surtout en art. Des ténèbres du moyen-âge, nous nous élançons en pleine lumière de la Renaissance sans transition aucune. Combien peu de temps écoulé depuis lors! Trois cents ans à peine, et nous sommes à bout de ressources artistiques! Le souffle créateur nous manque, nous vivons sur le fonds de nos pères, sans y trouver toujours ce qui nous conviendrait le mieux. C'est ainsi que nos meubles ne sont plus à la taille ni à la forme

de nos logis. C'est ainsi que nos bahuts anciens détonnent dans nos appartements mesquins, quoi qu'on fasse, et n'ont plus rien de commun avec les peintures des plafonds et les revêtements des parois. Et puis, la mesure nous manque; nous ne savons pas trouver le juste milieu entre le trop et le trop peu, entre l'exagération de la richesse et la raideur banale, et lorsque nous ne pouvons avoir l'une nous nous contentons bénévolement de l'autre.

Je voudrais — je ne prétends imposer mon goût à personne — me créer un mobilier comme je me suis fait une maison.

Mes meubles seraient en bois indigène : chêne ou noyer. J'adopterais les formes larges et commodes du temps de Louis XIV avec les lignes plus arrondies; point de meubles ventrus pourtant. Une ornementation très sobre. Sur le chêne et le noyer simplement ciré, des lignes plus foncées obtenues au feu. Distinguons ces lignes des flambés que j'admettrais seulement pour les tables volantes.

J'aimerais aussi sur un fond de bois clair une fleur à la façon japonaise, une branchette, un oiseau, un rien, mais ce rien gai à l'œil.

On peint de la sorte mille objets en érable, pourquoi ne peindrais-je pas mes meubles, si bon me semble? Ce serait simple et coquet aussi.

Il est une chose que l'on oublie communément. C'est que les meubles ne sont que des témoins de notre vie et non des acteurs. Nous leur donnons la première place. Quel manque de mesure.

Dans un salon, au milieu des conversations aimables, le regard ne doit pas être attiré ni l'esprit retenu par les ors et les sculptures du mobilier. C'est un défaut de tact. Les meubles de bonne compagnie doivent être de bon ton, contribuer à l'ensemble harmonieux, aider à l'agrément des réceptions, mais ne pas se faire les personnages principaux. On ne doit pas plus *voir* les détails d'un ameublement, dans le salon où l'on cause, que l'on ne doit pouvoir remarquer les élégances de la toilette d'une femme distinguée. Ce qu'il faut, c'est un fond uniformément ai-



Au salon.

mable, de bon goût, où rien n'accroche l'attention.

Point de dorures extravagantes autour de meubles en onyx tapageur, point de cadres immenses où se noie la figure souriante d'une vieille femme de Gérard Dow ou un intérieur flamand de Teniers. Point d'or sur le chêne ou le noyer; pas de soie cramoisie à fleurs d'or; point de formes prétentieuses. Mais ressuscitons la causeuse, l'aimable canapé en forme d'S, si hospitalier, où l'on babille de près, sans contorsions pénibles de la nuque pour voir le visage de l'ami assis à nos côtés.

Nous ne mettrons pas dans le salon de la maison rêvée la banne classique du dix-huitième siècle. Ce canapé circulaire, surmonté d'une plante verte en panache, d'une statuette ou d'une potiche quelconque, est rarement gracieux. Il est peu commode et se prête mal à la conversation. Il convient mieux aux salles d'exposition où il permet d'examiner sans fatigue les tableaux accrochés aux parois.

Le mobilier de la maison rêvée, uniformément simple de lignes et sobre d'ornementation, variera néanmoins dans chaque pièce.

Les sièges, tous amples et engageants, n'auront pas la même forme dans la salle à manger et les chambres à coucher. Je voudrais ceux du salon garnis de damas à grandes fleurs ton sur ton ou de tapisseries

au petit point où se dérouleraient, peut-être, les scènes de la « comédie à cent actes divers » des fables de La Fontaine. Puisqu'au salon se donnent les fêtes de l'esprit, c'est le cas ou jamais d'y introduire des compères. Où mieux les prendre?

Je mettrais dans cette pièce des tables, plusieurs tables éparpillées avec quelques sièges autour. Ce serait autant de petits salons. Quand mes amis viendraient animer mon *home,* chacun d'eux aurait son coin favori. L'un trouverait sous la lumière discrète d'une lampe, du papier et des crayons, et sans penser presque, égrenerait les rimes d'un sonnet. L'autre, ayant sur sa table des feuilles à dessin,. des fusains, croquerait une silhouette aimable ou esquisserait une charge amusante. Les dames prendraient dans des corbeilles les broderies et les tricots commencés, les aiguilles courraient dans la laine et la soie, et la causerie non moins alerte s'éclairerait de rires. On ne serait pas forcément rapprochés et oisifs, car la causerie est dame capricieuse. C'est souvent lorsqu'on se réunit pour lui faire la cour qu'elle se dérobe. C'est un travail d'Hercule de la retenir quand malicieuse elle s'enfuit.

Les doigts occupés, l'imagination aimablement distraite, nous avons des chances pour que l'esprit sans être prié se fasse notre partenaire.

C'est alors seulement qu'il est bon enfant.

Aucun détail ne doit être négligé. Disons donc que les ferrures apparentes du salon seraient en argent noir ou en cuivre rouge à découpures artistiques, comme au temps où les serruriers étaient des artistes. Celles des autres pièces, en acier, le bois des meubles étant plus clair de ton. Une chambre de jeune fille s'ornerait à l'occasion de ferrures de nickel, à ciselures fines, ou en vieil argent.

L'essentiel, c'est qu'aucune note ne soit forcée. Tout ce qui *attire* le regard est une faute de goût.

La maison rêvée comprend une salle à manger. Il est entendu que cette pièce ne se confond avec le salon que dans les habitations très modestes.

Le plafond de la salle à manger sera formé de poutrelles apparentes, simplement brunies, comme fumées. Les arêtes où s'accroche la lumière, à peine relevées d'un étroit filet de teinte plus claire ou d'or pâle.

Point d'angles visibles. Ils se cachent derrière les plantes qui savent si bien égayer les coins.

La table est ovale. La mode ne lui permet plus d'être ronde comme au beau temps d'Arthur et de ses douze chevaliers, mais je ne l'aime pas carrée. Angle contre angle, c'est rude. Quel dommage que le fer à cheval exige tant de place ! Voilà qui permet

un service exact. Nul risque de taches sur les toilettes claires, point de heurts redoutables. Mais impossible... N'y pensons plus.

La salle à manger est un temple. Entendons-nous... Je ne veux pas, à l'exemple de quelques gourmands fameux, faire de la gastronomie une divinité; je veux seulement proclamer le respect dû à la pièce qui est l'église où l'on sacrifie aux lares domestiques. C'est là aussi que s'exerce mieux et plus que partout ailleurs le charme de l'hospitalité. C'est là qu'au hasard des causeries enjouées les souvenirs accourent en foule.

Sous une lueur discrète, au parfum des fleurs, à la vue du vin clair miroitant dans le cristal, le cœur s'ouvre, attendri.

C'est à table que s'établit la véritable communion des esprits et des cœurs. La défiance qui se glisse au salon n'entre point dans la salle à manger.

Donc, je voudrais à ce temple des dieux lares et de l'hospitalité, un buffet assez bas qui aurait un entablement d'autel où deux ou trois potiches rebondies mettraient une lumière, non une tache. Autour des murs courrait une chevauchée fantastique; au-dessous, des tentures de Perse aux teintes vives.

La fenêtre aurait des vitraux, vitraux clairs, en grisaille, sur lesquels se détacherait un oiseau, un

seul, au plumage éclatant, aux ailes ouvertes, et donnant bien l'impression de l'envolée dans le ciel.

Généralement, les fenêtres de la salle à manger sont fermées durant le repas. Cette sorte de claustration ajoute à l'intimité; mais si mes yeux s'égarent vers la fenêtre, c'est que mon esprit cherche à fuir la conversation. La fenêtre étant ouverte, rien de plus aisé, je chevauche sur un nuage argenté, je m'oublie à contempler les frondaisons mouvantes. Une fenêtre fermée doit me fournir un équivalent de ces sensations; voilà pourquoi je peindrai en vitrail un oiseau de paradis qui s'envole, une onde bleue qui sourit au modeste nénuphar.

Les sièges se prêteront au rôle que je souhaite. L'habituel dossier droit qui meurtrit les épaules, se courbera complaisamment à la façon de nos fauteuils de bureau, sans dépouiller l'élégance dont ceux-ci n'ont pas toujours cure.

Ma chambre sera meublée du strict nécessaire. Elle contiendra un lit de milieu, plutôt vaste et, monté sur une marche un peu élevée afin de ne pas respirer la nuit l'air vicié des couches inférieures. Les autres meubles dans la forme du style de mes rêves seront ceux partout en usage, habilement choisis et ingénieusement disposés.

Ce qu'il importe plutôt de décrire c'est le coin où



Le retrait profane.

je me plairai à songer à l'abri des distractions.

Ce petit coin, non loin de ma chambre aura une large baie blanche à minuscules et rares stries d'or rose comme les fabriquaient jadis les Égyptiens et les Tyriens, dont les verriers de Murano, sont aujourd'hui les successeurs.

Voyez-vous la jolie lumière qui s'épandra dans mon retrait? Sur le sol de mosaïque, j'aurai une épaisse couche de sable blanc que je ferai, si bon me semble, ruisseler entre mes doigts.

La bande bleue qui court autour de la muraille sera à peine décorée : une pierre blanche s'y détachera, une lointaine figure de pyramide; quelques signes hiéroglyphiques qui n'auront de sens pour personne, à peine pour moi qui les aurai indiqués pourtant, auxquels donc je pourrai donner la signification que mon esprit y voudra trouver, suivant sa disposition du moment.

De l'autre côté, un palmier grêle, partout ailleurs le désert.

Dans un coin de ma retraite, une de ces plantes des oasis, non le latanier ni le phénix touffu, mais un panache de feuilles sur un fût maigre. En face, une réduction de sphinx en granit, au pied duquel s'appuiera mon pliant en forme de cygne, garni d'un coussin brodé d'étoiles.

A mon plafond aussi quelques étoiles.

Conduisez dans ce retrait mystérieux un poète, un penseur, un philosophe, un musicien, un sculpteur, bref un de ceux dont la pensée vibre en dehors du monde sensible. Abandonnez-le à sa rêverie. Les murailles s'écarteront, le bleu où s'égarent ses yeux s'étendra à l'infini et, dans cet infini, le poète et le musicien entendront les chants et les harpes d'or des foules en fête. Le philosophe apprendra du sphinx de mystérieux secrets; l'historien trouvera au pied des



Le retrait sacré.

pyramides la raison de la décadence des empires. Tous échapperont à la banalité ambiante, à l'étouffement de l'horizon borné. Tous auront appris quelque chose, recueilli une idée neuve, une pensée.

En face de ce coin profane, j'en aurais un autre.

Les anciens avaient un autel réservé au culte journalier. J'imiterais leur sagesse. Le jour fini, les heures dépensées en mille soins divers, fatigué, parfois attristé, il fait bon se reprendre. Si je ne voulais que rêver, mon échappée dans l'autrefois me suffirait, mais quand j'ai besoin d'être soutenu, consolé, il me faut davantage.

J'ai donc, de l'autre côté de ma chambre, un second retrait. La baie est garnie de vitraux sombres : une lumière trop vive blesse l'âme fatiguée. Sur les murs, quelques doux aphorismes : « Rends le bien pour le mal », « Bienheureux ceux qui sont justes », « Bienheureux ceux qui pleurent, » etc. Au fond, une tenture de pourpre où se détacherait tout blanc un Christ; sur une colonne de chêne, une branche de lis. En face, une haute stalle à dais, devant laquelle serait un pupitre à pivot, mettant tour à tour sous ma main l'Évangile ou l'*Imitation*.

Michelet assure que pour goûter l'*Imitation*, il faut avoir été vaincu, meurtri dans la bataille de la vie et que ce livre admirable est doux surtout à ceux qui

ont aimé, désaimé, puis aimé encore. Je crois que même l'âme neuve y trouve une jouissance.

C'est donc dans ce coin que j'irais chercher la force. Rien ne distrairait ma pensée. La blancheur du Christ, la blancheur du lis animeraient seules l'ombre d'une clarté.

Conduisez dans cette ombre l'âme la plus ulcérée, elle aura un sursaut involontaire et, en dépit de ses résolutions, sortira apaisée.

Cependant, en bas, dans l'atrium, mes enfants mèneraient tapage, et quand auraient pris fin, et ma prière et ma rêverie, je m'arrêterais, souriant, dans la galerie d'où je puis dominer leurs ébats. Mon cœur mieux disposé aux émotions chères serait alors plus doucement heureux.

III

PARTIE PRATIQUE

VIII

L'ART DES PETITS RIENS

L'art des petits riens est un grand art. C'est lui qui apprend aux maîtresses de maison à mettre en valeur les belles choses ainsi qu'à tirer parti des moindres. Il dit comment avec peu il est possible d'obtenir beaucoup, de faire d'un cadre banal une objet élégant, d'une poterie grossière un vase artistique, comment un coin dédaigné devient aimable, comment partout brille un rayon de grâce.

Cette étude d'observation fine, où le goût est un professeur toujours sûr, n'a pas ou n'a que peu de raison d'être si vous meublez classiquement votre logis. Vous devez alors suivre la voie ouverte par vos devanciers, battue par les siècles précédents, et vous écarter le moins possible des sentiers frayés. L'école buissonnière est interdite à qui veut vivre au milieu des souvenirs d'autrui. Songez donc! Quand on fait l'école buissonnière, la brise qui passe et met du

vermillon aux joues dénoue aussi les boucles et plaque les cheveux sur les yeux. Comment oser affronter, le visage ainsi défait, les nobles meubles qui portent l'estampille de Louis XVI ou de Napoléon Ier?

Tout au plus vous sera-t-il permis de faire tremper une rose dans un verre de Venise, de mettre ici et là un dracéna ou une fougère dans un vase de cuivre ciselé, dans une potiche curieuse de Sèvres ou de Delft.

Si vous vous souciez peu du classique ou si vous osez rompre en visière avec les règles établies, alors tout change. Le beau antique et le moderne gracieux feront bon ménage; vous opérerez même des miracles et le laid deviendra agréable.

Vous n'avez pas toujours la bonne fortune d'habiter un appartement qui réponde absolument à vos désirs. Parfois, la glace du salon est grande, mais le cadre... oh! le cadre, qu'il est banal avec sa dorure fausse. Quoi que vous tentiez, il fera tache.

Ne vous désespérez pas, le mal est réparable. Un coquet encadrement de peluche ou de velours uni ou brodé cachera le vilain cadre. Si l'ensemble de votre salon a le cachet exotique à la mode, une écharpe souple, claire de ton, à rayures soyeuses se drapera avec élégance sous l'encadrement; ou bien l'écharpe sera drapée seule, sans encadrement, sim-

plement relevée aux deux extrémités. Si votre salon n'a rien de l'Orient, cette même draperie sera faite d'une soie brochée, de tons délicats contrastant avec l'encadrement plus sombre.

Enfin, si la glace est belle, le cadre artistique, parez celle-là sans cacher celui-ci. Plus d'encadrement; on ne voile complètement que ce qui est laid.

Possédez-vous un fin biscuit de Sèvres du XVIIIe siècle, une délicieuse terre-cuite, un bronze antique ou moderne, gardez-vous de mettre ce joyau sur un meuble encombré d'objets d'un art plus ou moins pur. Bien vite, isolez-le. Une colonne fera l'affaire, simplement un socle drapé; ou si vous le placez sur une cheminée, que tout ce qui s'y trouve l'encadre, mais ne le submerge pas.

Mettre ce biscuit sur une colonne, dites-vous! Une co-



Colonne.

lonne est en marbre taillé, en bois sculpté et coûte... — Presque rien. La colonne dont je parle est d'un prix insignifiant. Un menuisier quelconque la façonne dans du bois blanc. Vous avez bien, Madame, au fond de vos cartons, une ancienne robe de bal, voire votre robe de mariage en soie jaunie — cela jaunit vite — et hors d'usage. Si vous savez peindre, et aujourd'hui ce talent court les pensionnats, vous jetez sur cette soie quelques guirlandes; si vous ne savez manier le pinceau, vous y cousez quelques rubans, vous chiffonnez quelques dentelles, et de ce rien, de cette soie inutile, précieuse pourtant à votre souvenir, vous habillez élégamment la colonne de bois sur laquelle vous placez en bon jour, en belle place, la statuette qu'une amie vous offrit lors de votre mariage, un boudha rapporté de Bénarès, un craquelé ou un émail précieux, souvenirs du Palais d'Été.

Avez-vous un coffre d'ébène, un beau coffre Renaissance? C'est triste d'aspect, un coffre Renaissance en ébène.

Les héros de l'*Iliade* ont beau s'y livrer à des luttes homériques, ils ne parviennent pas à faire vivre ce bois quasi funéraire. Et, circonstance aggravante, le coffre est monté sur une table en ébène comme lui. On ne peut cependant, pour égayer le

regard, choquer l'esprit en plaçant cette merveille sur une table marquetée.



Soierie de la fin du XVIIe siècle.

Vite, un morceau de velours cramoisi et galonné d'or, un vieux galon, si possible. Attachez ce velours aux angles de la table, relevez-le ici et là, et

vous me direz des nouvelles du changement ainsi obtenu.

On trouve souvent des trésors au fond des armoires d'une aïeule, une vieille tapisserie, une antique écharpe en crêpe brodé, une ombrelle marquise aux longues franges de nuance effacée et dont le manche à brisure, en ivoire, est finement ciselé.

Ce sont là richesses inappréciables.

Que faire, direz-vous, de ce lambeau de tapisserie où l'on reconnaît vaguement Renaud aux pieds d'Armide? Encadrez-le d'une bande de peluche plus pâle que la teinte dominante du morceau ou beaucoup plus foncée, si vous préférez les contrastes bien tranchés. Découpez des chimères, des griffons, des fleurs bizarres et des rinceaux vieillots dans des étoffes imitant l'ancien et que l'on trouve partout. Appliquez ces découpures à l'aide d'un point de soie sur vos bandes, et vous aurez ainsi un entourage superbe. Rien ne vous empêchera plus de mettre Renaud et Armide au milieu d'un panneau, en belle place, entre deux fenêtres, où vous voudrez.

Tenez, entre deux fenêtres, rien ne fait un plus bel effet que les glaces longues et étroites d'antan encadrées de draperies et que vous ne pouvez loger que là. Partout ailleurs, elles seraient mesquines. C'est le cas ou jamais d'habiller ce miroir de Venise



Les petits riens.

avec le crêpe brodé de votre aïeule. Il est d'un rouge

étrange, ce crêpe, d'un bleu indécis; il est peut-être brodé d'oiseaux et de fleurs multicolores sur fond noir. Tout cela est parfait.

De l'ombrelle marquise, mi-ouverte, vous ferez un vide-poche, combien original et charmant, ou un panier à laines et à soies, ou... Sais-je tout ce que votre fantaisie pourra inventer?

N'ayez pas, si vous m'en croyez, de bibelots sur une étagère; mieux encore, n'ayez pas d'étagère. Que les menus objets qui, bien choisis, sont parfois curieux, s'éparpillent un peu partout — peu nombreux.

Je viens de dire bien choisis et peu nombreux : point de laides chinoiseries, point de coupes ridicules, de bronzes de magasins de nouveautés, de coffrets que toutes vos amies pourront avoir demain. Plutôt pas de bibelots que des banalités. Pas de fausses antiquités chez vous, Madame, pas plus que vous ne voulez dans votre toilette de fausses dentelles ou de faux bijoux.

Vous n'aurez pas davantage de tentures criardes, de draperies prétentieuses...

Dans l'ameublement actuel, les tentures et les draperies jouent un grand rôle. « Il faut bien, dit quelque part Mme Emmeline Raymond dont les conseils sont d'une si grande justesse, il faut bien cacher

ce qui n'est pas bon à voir : l'ébénisterie médiocre, les portes sans style, les murs sans ornements ».

L'appartement est souvent tel, en effet, et forme au mobilier un vilain cadre. Les draperies dissimulent cette pauvreté d'ornementation.

Elles seront élégantes toujours si elles sont simples. Ici, pas de science; place au goût antique.

Avez-vous observé la finesse des statues de Tanagra? Je ne parle pas seulement de la pureté des traits, de la délicatesse des lignes, mais aussi de l'harmonie des étoffes qui se drapent autour de ces formes exquises. Chaque chose contribue à la grâce de l'ensemble, et tout est simple. Des chiffonnages prétentieux gâteraient tout.

Les Grecques s'habillaient d'étoffes quasi transparentes, les trempaient dans l'eau, les tordaient et les laissaient sécher librement au soleil. De là ces plis fins, en spires légères, qui enveloppent si gracieusement les Clios et les Polymnies.

Cette simplicité s'appliquait aux tentures des murs comme aux vêtements des femmes. La nature seule se chargeait de l'arrangement.

Voilà pourquoi dans une causerie précédente, j'exprimais mon goût pour les tentures de nos ancêtres.

Mais il y a du bon dans nos innovations. Ainsi,

les jours de réception, il est charmant de relever les portières d'un seul côté, le plus sobrement possible, et de mettre à ce relevé une touffe de fleurs naturelles, roses, œillets, chrysanthèmes, suivant les saisons. Ce rien suffit.

Et puis, ici un-vide poche, là un porte-journaux, pour égayer une encoignure ou rompre la sévérité d'un panneau. Vous verrez combien ces infiniment petites choses, qui vous auront peu coûté, mettront, de joie autour de vous et vous paieront au centuple de votre peine.

Afin de les savoir faire, ces infiniments petites choses, quelques renseignements pratiques sont donnés à la fin de ce livre. Je n'ai pas craint de consulter les fées pour tenter de connaître les secrets du grand art des petits riens. Les fées ont bien voulu se présenter à moi sous l'aspect d'aimables maîtresses de maison d'une habileté sans pareille. C'est à leur bonne grâce que je dois de pouvoir insister sur les détails d'exécution des mille objets gracieux avec lesquels on parvient à enjoliver le *home:* de pouvoir vous rappeler, si besoin est, comment on drape une glace ou une table, comment on fabrique un pouf ou un coussin. Vous verrez que tout cela coûte bien peu de temps et d'argent.

Auparavant, j'ai voulu montrer, dans ce chapitre,

à quel point cet art des petits riens trop souvent dédaigné, peut embellir le logis, l'égayer, le rendre aimable à ceux qui l'habitent.



Transformer en trépied élégant une vulgaire escabelle, habiller un pot de telle sorte qu'il puisse soutenir le parallèle avec une vasque en cuivre repoussé, c'est beaucoup, n'est-ce pas? C'est en réalité créer et, de rien, faire une chose charmante.

Mais il faut aussi savoir ménager les effets et ne pas oublier que deux objets richement ornés se tuent souvent l'un l'autre.

Chevalet de salon.

L'art des petits riens, c'est aussi l'art des transitions habiles.

Vous avez, par exemple, une très belle cheminée de marbre blanc qu'il serait dommage de cacher sous des draperies. Gardez-vous d'y placer à même un biscuit de Sèvres ou une garniture en albâtre ou en saxe. Tout l'effet serait manqué. Il faut, entre ces blancheurs, la teinte chaude d'un dessous de velours ou de peluche. Ne drapez pas la cheminée, contentez-vous d'y poser un tapis qui ne dépasse pas le bord extrême.

Dans un cadre somptueusement orné, mettez une gravure simple, une aquarelle légère, un pastel délicat. Si, au contraire, vous possédez un tableau d'un coloris puissant, où les fleurs ruissellent, où la vie des personnages éclate, encadrez-le simplement, très simplement. Du cadre ou du tableau, l'un doit faire *repos*, et le cadre est simple ou sévère, ou d'ornementation riche et tourmentée, suivant les cas.

Enfin ingéniez-vous à travailler en personne, à embellir votre *home*, d'après vos idées personnelles et vos moyens naturels.

Je sais un intérieur étrangement beau, où nul tapissier artiste n'a jamais passé. La jeune femme qui l'habite semble le génie même de l'art. Elle a commandé au menuisier les meubles de son logis. L'ou-

vrier les a façonnés, qui dans le chêne, qui dans le noyer, qui dans l'érable ou le poirier, et les lui a livrés bruts, les planches seulement tenant les unes aux autres. Alors, avec un talent sûr doublé d'une patience admirable, elle a fouillé les planches, ciselé les panneaux, placé des cariatides sous les frontons, attaché partout des guirlandes, des oiseaux, et mis dans les niches des personnages d'une finesse extrême. Elle a fait des tableaux d'art des portes de son appartement. De frais paysages couvrent les cheminées; des branches fleuries courent sur les vitres. Pas un coin où son ciseau, où son pinceau ne passent et ne repassent. C'est merveilleux, mais ce n'est point à la portée de tout le monde. Il faut du temps et des talents multiples. N'importe, c'est superbe et peu banal vraiment.

Voyez à quoi peut arriver une femme avec de la volonté et du goût. Combien d'entre vous, sans aller aussi loin, parviendraient, en cultivant leurs dispositions naturelles, à créer de délicieuses choses! Mais on aime mieux courir chez la couturière et le pâtissier, puis au jour de Mme Z.

— O! cher et saint travail des doigts et de la pensée, se peut-il que l'on te préfère les frivolités sottes de la vie qui si souvent tuent le bonheur, alors que par toi tous les plaisirs s'installent au foyer domestique!

IX

POUR FINIR

Un ouvrage sur le goût dans l'ameublement pourrait comporter des développements à l'infini. Mais le but que s'est proposé l'auteur est près d'être atteint. Il ose à présent se permettre de dire : « Je voulais éveiller dans l'âme de mes lectrices l'instinct du beau, l'amour du simple, qui y sommeillaient peut-être. Si l'une d'elles, ayant lu ce livre où la relation étroite de la nature et de l'art de l'ameublement est indiquée ne passe plus indifférente dans la création et accorde un regard attentif au brin d'herbe folle où tremble une goutte de rosée; si elle s'écarte d'un pas pour ne point écraser un scarabée aux élytres d'émeraude, je n'aurai pas perdu mon temps. » Le respect de l'œuvre de la nature est le propre d'un esprit qui puisera désormais ses inspirations aux sources véritables du beau; d'un esprit qui, des moindres choses, retirera un enseignement artistique, car l'art est comme Dieu il est dans tout, il est partout. Il crée les tours de Notre-Dame et les statuettes de Tanagra; il cisèle un coffret d'ivoire et

colorie un bouquet de violettes si parfaitement naturelles que l'on en veut respirer le parfum; il peint les madones de Raphaël et les aubépines d'un abat-jour. L'art est fait d'un pan de ciel aussi bien que d'une source qui chante.

Nous avons vu que l'art d'antan prit toujours la nature pour modèle de ses créations. Il se fit avec elle grand dans les pays grandioses, riche etchatoyant dans ceux où la grandeur se mélangeait de grâce. Un peu avant la Renaissance, un changement se produit: la nature est symbolisée; l'art s'inspire de pensée et de sentiment, car tout déborde d'amour et de foi.


Figure de Tanagra. (Musée du Louvre.)

De cette étude aux aspects multiples et suggestifs, notre goût est sorti plus affiné, plus sûr, plus et mieux élevé.

— Le goût ne croît donc pas spontanément sur la terre de France?

— Si bien, c'est une plante indigène, mais qui, néanmoins, a besoin de culture pour porter des fruits délicats.

A la vérité, l'éducation artistique est chose complexe, et même en matière d'ameublement il y aurait, après avoir fait l'histoire de l'art du mobilier, après avoir expliqué les effets et les causes des diverses transformations, après avoir tout dit sur les meubles et les tentures, vingt volumes à écrire; il resterait à parler en détail des bronzes, des tableaux, des porcelaines, des guipures, des broderies, de ces mille accessoires si voisins du nécessaire quand ils ne sont pas le nécessaire. Ils animent un décor sans eux froid et sévère dans son impeccable correction.

C'est dans le choix et l'arrangement de ces choses secondaires qu'il est malaisé de garder une juste mesure et de joindre l'élégance attirante à la sobriété de bon ton.

Le bibelot est le fard de l'appartement.

Passe pour une pointe de poudre au bon endroit, mais prenez garde d'en trop mettre. Souvenez-vous

surtout que la forme la plus simple est la plus artistique. L'oublier multiplie les œuvres tarabiscotées, d'une insupportable prétention.

Et j'en reviens toujours là : Nous ne savons pas profiter des leçons de la nature. Dans le grand comme dans le petit, elle ne procède jamais qu'avec harmonie, simplicité, douceur. Les masses granitiques elles-mêmes, à angles rudes, à pointes aiguës, s'infléchissent mollement dans leur ensemble à l'horizon lointain. Les arbres ne sont pas carrés, leur tronc n'est pas couvert de savantes sculptures; leurs feuilles, leurs fleurs sont à contours gracieux et discrets. C'est l'artifice qui a multiplié les pétales de la corolle.

Si nous nous inspirions des arrangements naturels dans nos propres arrangements, nous atteindrions sans peine au mieux que nous rêvons.

Croyez donc bien que l'étude de la nature peut aider à vous meubler avec art.

La nature a mis partout dans la campagne un tapis; imitons-la. Ce tapis, comment l'a-t-elle composé? Elle lui a donné pour fond la teinte dominante de ses meubles meublants : les arbres et les collines. Ce tapis est donc vert, d'un ton plus foncé que le vert des arbres.

— Et les cyprès et les pins?

D'accord, mais sous notre ciel, ces arbres ne se

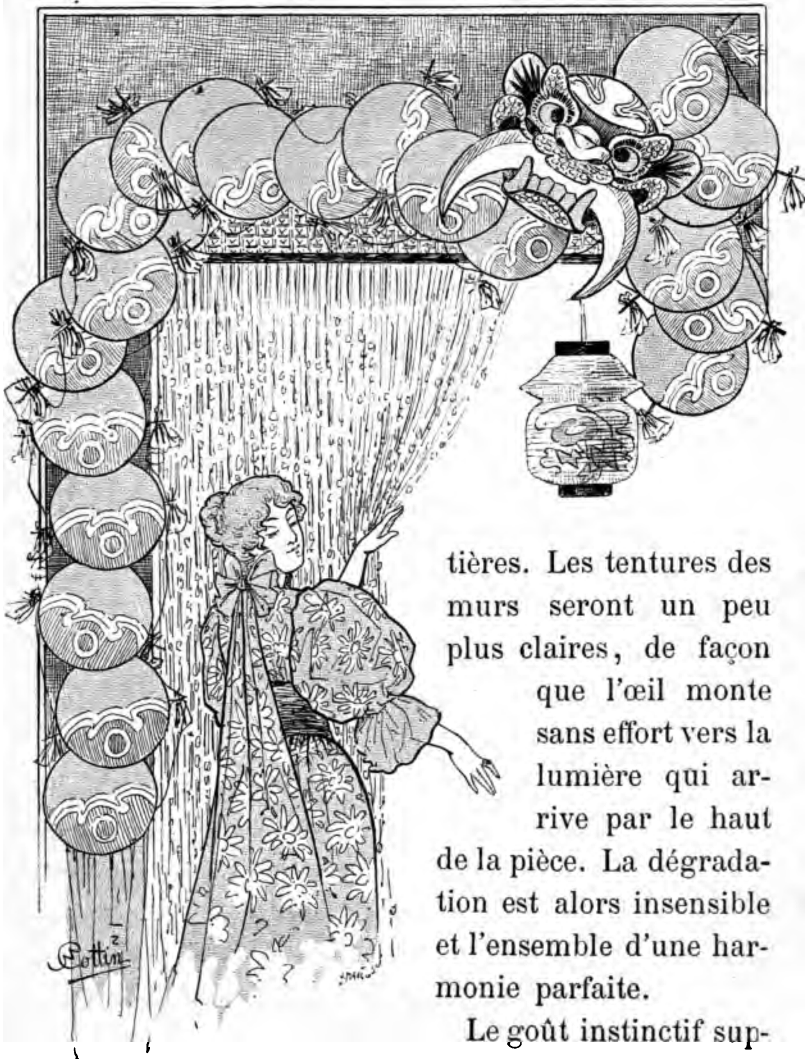
trouvent pas réunis en masse. Lorsqu'ils le sont, ils ont pour tapis le sol nu ou couvert de sable, et cette teinte neutre s'harmonise avec leur écorce brunâtre et leur feuillage sombre.

Partout ailleurs, le tapis, d'un vert admirablement nuancé, est brodé de fleurettes omnicolores très simples de formes. Les fûts des arbres s'y dressent enveloppés d'écorce argentée ou de mousse nuancée, rappelant le ton général du fond et empêchant le regard d'être heurté par un changement trop brusque de couleur. Le feuillage se balance plus clair, toujours plus clair, à mesure que l'œil se perd à l'horizon.

Et voyez ce qui se passe. Au printemps, le fond bleu du salon de dame Nature étant pâle et glacé d'argent, les ornements verts sont légers et de teintes douces. L'été fonce le bleu du ciel et le vert des arbres et des gazons que l'automne va dorer et bronzer, à mesure que le ciel sera moins pur, et quand l'hiver l'aura fait complètement gris et neutre, les rameaux neutres aussi, d'un neutre plus accentué, se détacheront seuls sur le fond uniforme de la terre et du ciel.

Ceci peut nous servir de règle.

Le tapis de notre salon sera du même ton général, plus accentué que les sièges, les rideaux et les por-



tières. Les tentures des murs seront un peu plus claires, de façon que l'œil monte sans effort vers la lumière qui arrive par le haut de la pièce. La dégradation est alors insensible et l'ensemble d'une harmonie parfaite.

Entrée du petit salon.

Le goût instinctif supplée bien souvent à la

science et aux raisonnements. Peu de personnes, en effet, auront l'idée de placer une carpette de ton clair dans la salle à manger, meublée de bahuts de chêne ou de noyer et de sièges recouverts de cuir. Dans une chambre, au contraire, blanche ou crème à minuscules bouquets, on met fort bien des tapis de chèvre de Mongolie et d'ours blanc.

La moindre dissonance dans la gamme des couleurs choque l'œil comme un ton faux choque l'oreille dans la gamme des sons, et de toute façon l'esprit est péniblement affecté.

Donc faisons simple : ne cherchons pas l'effet à produire, appliquons-nous plutôt à découvrir l'effet à éviter.

Le premier abus que nous aurons dès lors à supprimer, c'est celui des glaces. Il est tel salon où des miroirs de toutes formes et de toutes tailles, à dorures rutilantes ou à cadres de glace aussi, s'étalent à tort et à travers. Les contours de la pièce disparaissent. La lumière réfléchie dans tous les sens, brisée de mille façons, n'est plus la lumière : c'est un scintillement pénible pour l'œil qui ne peut plus reconnaître les lignes ni les dimensions. Il se porte sur une paroi où tout à coup un miroir ouvre un trou. Il se détourne et trouve plus loin un autre trou. C'est une faute grave qui offense le goût.

Si, au contraire, on place entre deux fenêtres, par exemple, en face de la porte, une glace longue, sans cadre, qui descend jusqu'au plancher et dont le haut disparaît sous des draperies, on aura dès l'entrée une impression agréable : l'étendue du salon est doublée, l'espace s'élargit. S'il est possible de placer deux glaces semblables en face l'une de l'autre, les lignes se reculent à l'infini et l'effet est des plus heureux.

On peut m'observer que la suppression des glaces ordinairement accrochées aux parois n'est pas sans inconvénient. Les lumières des lustres et des girandoles, en s'y réfléchissant, mettent dans le salon des éblouissements. Si on les supprime, un salon même éclairé *a giorno* sera toujours sombre. J'en conviens, et nonobstant je ne raisonne pas d'autre sorte.

Quand on est contraint de recevoir, il faut prévoir cette obligation et préparer des salons, dits de réception, qui ne sont pas les salons où l'on vit dans l'intimité de la famille et des amis de choix. L'effet de la décoration de ces pièces d'apparat doit être violent. On ne le supporte pas assez longtemps pour en souffrir, et l'éclat convient aux danses et à la parade de la comédie mondaine.

Si, au contraire, on ne reçoit que de loin en loin, on loue en pareil cas des glaces comme on loue des

chaises et des candélabres. La réception est un accident. Il serait malhabile de meubler son salon en vue de deux ou trois soirées annuelles, au détriment de l'agrément de la vie de chaque jour.

J'admets qu'il faille songer aux réceptions de gala, mais ce devrait être surtout pour trouver le moyen de les rendre aussi rares que possible. A quoi bon tant recevoir en dehors du petit cercle d'amis chers, où le cœur et l'esprit se trouvent à l'aise et puisent de nouvelles forces pour la lutte sans cesse recommençante? Faisons notre *home* intime, c'est la condition nécessaire de la vie heureuse. Nul ne nous sait gré de nous dépenser au hasard des capricieuses exigences du monde. Dès lors, à quoi bon?

Nos voisins d'Outre-Mer ont une autre façon que nous d'envisager les choses. Une maîtresse de maison applique toutes ses forces à l'amélioration de son intérieur sans beaucoup se soucier des conventions extérieures. Elle agit en cela comme en sa toilette. Telle Anglaise qui chez elle est coquettement habillée de batiste et de linon, de soie ou de velours, revêt pour sortir un costume d'étoffe commune, dont la forme souvent même n'a rien d'élégant. Il est de règle en Angleterre de se parer pour les siens et non pour les indifférents, de déployer au logis mille grâces charmantes et de n'en rien laisser paraître au

dehors. Ceci explique comment tant de femmes, qui seraient d'ailleurs jolies et agréables, nous paraissent, quand elles sortent de leur élément naturel et se transplantent sur notre continent, dépourvues d'agrément et de goût. Autre chose est de les voir chez elles, présidant la table de la famille ou le salon amical dont elles font un lieu de délices. Il y a du bon dans ce système, si l'on sait éviter l'abus; c'est affaire de tact, simplement, et partant d'éducation.

Ce livre contribuera peut-être, je le souhaite, à développer quelque peu le tact et l'éducation artistique, science et qualité sans lesquelles on ne saurait montrer du goût en ameublement. Il n'a pas la prétention d'établir des règles absolues, mais seulement d'imprimer à l'esprit une direction générale.

L'éducation, quelle qu'elle soit, est avant tout personnelle, et ses règles doivent s'adapter à chaque tempérament, à chaque caractère, afin d'arriver à l'originalité. Les goûts non plus que les intelligences ne sauraient être coulés dans un moule identique. On dit : tous les goûts sont dans la nature. Il faut les cultiver tous et de façon à leur faire porter des fruits abondants, sans s'arrêter aux dissemblances qui parfois nous surprennent.

Attachons-nous par-dessus tout à bien voir, à nette-

ment comprendre selon nos sentiments propres et les convenances de notre situation.

Nous avons en France une façon de comprendre et de voir qui fait justement notre originalité de race. Gardons-la, soyons très personnels et très simples.

Le vieux Caton ne se lassait pas de crier : « Il faut détruire Carthage ».

Je ne me lasserai pas de répéter : « Il faut être simple et personnel »; et c'est, en suivant ce conseil, que vous parviendrez à bâtir le nid agréable où s'abritera le bonheur.

APPENDICE

APPENDICE

Tout ce que nous avons dit dans ce livre doit se compléter par des indications techniques permettant à une maîtresse de maison de faire elle-même les plus utiles des riens charmants qui mettront dans son *home* comme une caresse, un sourire aimable, un air de bien-être, qui le rendront plaisant à habiter.

I

TENTURES ET PORTIÈRES.

Nous avons d'abord à parler des portières, des draperies.

Couvrons les murs, puisque telle est la mode et que l'hygiène n'a rien à y voir, à condition d'enlever fréquemment les tentures pour leur faire subir un nettoyage à fond.

L'andrinople, les tissus de coton imprimés, cretonne, toile de Jouy, sont d'un bel effet et d'un prix modeste.

Les lés d'étoffes, coupés à la hauteur des murs, sont assemblés à petits points en raccordant les dessins, et cloués à l'aide de « semences » sur de minces lattes de

bois placées sous la corniche et au-dessus de la plinthe.

La tension doit être régulière, c'est essentiel. Une bordure imprimée encadre chaque panneau, si le tissu est uni; autrement, la bordure de teinte foncée se fait en velours de lin ou en peluche.

Plus pratique encore : sur les bords supérieurs et inférieurs de chaque lé d'étoffe, cousez un fort galon et de petits anneaux espacés de dix centimètres. Aux lattes fixez des clous dont le crochet, en haut, regarde le plafond, en bas, le plancher. Clous et anneaux se correspondent, cela va de soi, et le côté libre de ceux-ci s'engage dans le crochet de ceux-là. Grâce à ce système que j'emprunte à la *Mode Illustrée*, on enlève aisément les tentures pour les battre aussi souvent que besoin.

Les portières se placent de la même façon. Si la porte s'ouvre en dehors de la pièce, une simple tringle suffit; si elle s'ouvre en dedans, deux lattes sont clouées aux deux côtés de la porte qu'elles dépassent de quelques centimètres et réunies par une troisième. Disons une fois pour toutes que les lattes sont, dans tous les cas, recouvertes d'étoffe. Sur celle qui forme traverse se pose la portière, qui peut suivre alors tous les mouvements de la porte.

Cette sorte de charpente se recouvre d'une étoffe unie; l'écart compris entre elle et la porte est par ce moyen dissimulé.

Les portières se relèvent élégamment de mille façons. Prenez, par exemple, le milieu de la largeur et formez avec le tissu un gros chou laissant retomber les plis au hasard. Une portière parallèle se drapera en formant deux choux placés un peu haut et de chaque côté de la porte.

II

RIDEAUX ET DRAPERIES.

Tout est permis dans le drapé d'une fenêtre, si l'originalité se joint au bon goût.

La draperie à l'italienne permet de tirer parti d'une seule paire de rideaux quand on a deux fenêtres à garnir.

Une bande de 30 centimètres de tapisserie ou en tissu façonné s'harmonisant avec les rideaux, forme bandeau en haut et tombe droite, à gauche. Le rideau fixé sous ce lambrequin se relève de biais par une longue embrasse, qui va de l'angle droit à la partie supérieure de la fenêtre.

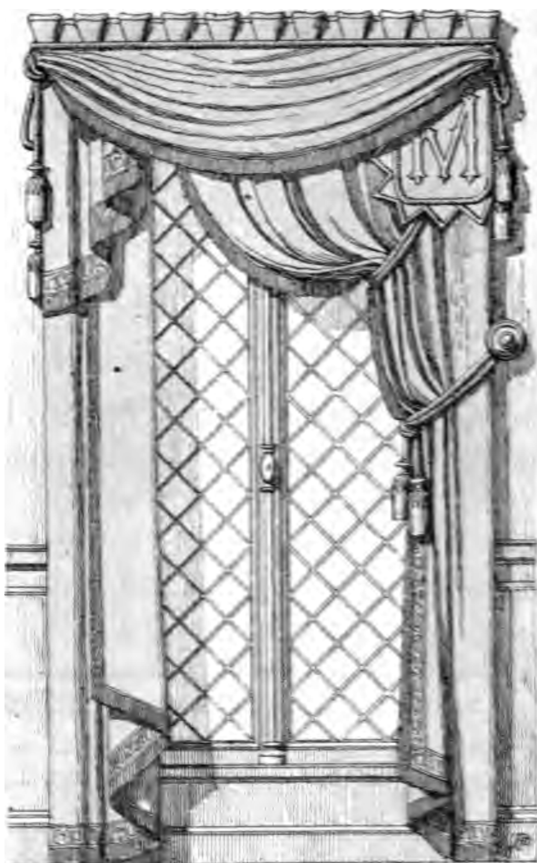
Le drapé se complique à volonté, suivant les goûts personnels. Voici deux modèles fort élégants :

I. Cette draperie se fait avec du granité de soie ou de laine, ou du damas Renaissance. Une cordelière très longue, fixée à l'extrémité supérieure de la fenêtre, relève une première fois le rideau large; deux autres cordelières servent d'embrasses. Un volant à tête cache la galerie de la fenêtre. Dans chaque pli, un cornet de grosse toile très raide.

II. Grand rideau drapé deux fois. Un rideau plus étroit, pas drapé du tout, retombe droit, quelque peu relevé en haut et laissant voir la doublure.

Les cordelières seules. En haut, draperie sous laquelle

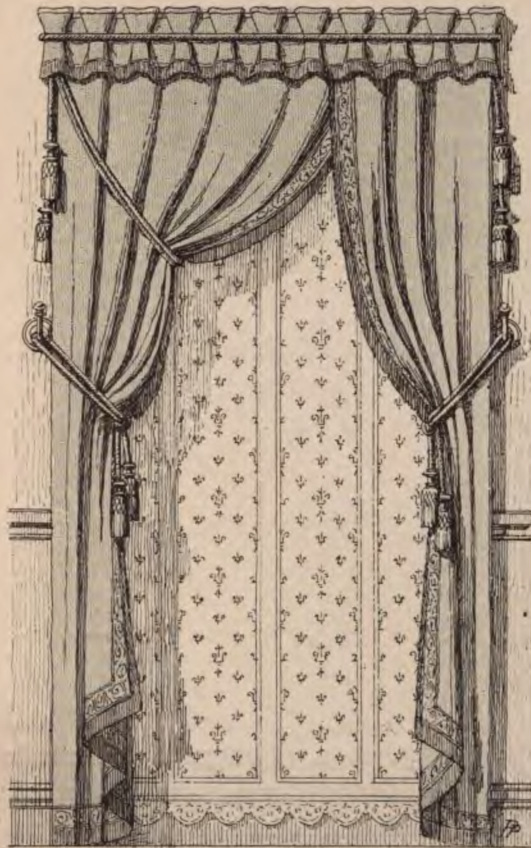
on fixe d'un côté un pan plissé, de l'autre un écusson tranchant sur le rideau.



N° 1. Fenêtre drapée à l'italienne.

Vous plaît-il de confectionner vous-même les draperies de votre lit? Rien de plus facile.

Je suppose un lit à trois faces, au milieu de la chambre ou en angle. Faire un châssis à peu près aussi large et



N° 2. Fenêtre drapée à l'italienne.

presque aussi long que le lit; le recouvrir d'une soie plissée de teinte claire, d'une satinette ou d'une cretonne

fleurie. De ce baldaquin, faire descendre deux rideaux droits repris très haut contre le mur et laissant l'air circuler librement.

Autre manière : deux draperies larges du haut descendent en pointes jusqu'au chevet.

Le granité, la bourrette aux tons effacés sont des étoffes riches qui se drapent bien et se nettoient aisément. Le reps aux cassures sèches, disgracieuses, n'est plus à la mode; le damas de laine le remplace avantageusement. La cretonne claire, à frais dessins, s'emploie surtout à la campagne, dans les chambres d'enfants et les cabinets de toilette.

Lorsque les fenêtres ont un store de tulle ou de mousseline brodée, la même blancheur dépassant sous les rideaux du lit est d'un charmant effet.

III

STORES ET RIDEAUX DE VITRAGE.

On a beau aimer le soleil, le clair soleil, il faut tamiser parfois ses rayons éclatants, et les stores sont indispensables. Il va de soi qu'ils seront élégants et ne mettront pas une note discordante dans l'ordonnance d'un appartement. On peut les choisir bleus, blancs ou roses, à volonté.

Le store est fixe ou mobile.

Dans le premier cas, il se fait en satinette spéciale, sur une largeur et une hauteur plus grandes que les dimensions à obtenir; un tiers en plus environ. Au bas de cette

bande droite, cousez une petite frange à boules en fil ou en soie. Dans le haut, un rempli un peu plus large recouvert d'un lacet solide où s'attachent de cinq centimètres en cinq centimètres de petits anneaux qui glisseront sur une tringle. La bande est séparée également dans le sens de la largeur en trois, quatre, cinq parties, à volonté, et froncée du haut en bas sur trois rangées, en serrant, pour donner à la draperie la hauteur voulue.

Lorsqu'il s'agit d'un store mobile, l'étoffe est coupée beaucoup plus longue qu'il ne faut. Les rangs de fronces se font sur un lacet bien tendu formant des coulisses terminées en haut et en bas par un anneau de cuivre. Dans ces coulisses passe une ganse solide. La dernière coulisse du côté droit est prise dans une poulie qui tient à la tringle, et fixée en bas par deux pitons. En tirant un des lacets de cette coulisse, on fait remonter ou descendre le store.

Vous remplacerez coquettement ces stores par des rideaux de grosses perles de couleur enfilées en brins d'une longueur déterminée, tous ces brins fixés à un galon de laine et cloués à la boiserie.

Cette mode japonaise est charmante.

Les stores se posent même devant des vitraux.

Des vitraux! allez-vous dire. C'est un luxe qui n'est pas permis à toutes les maîtresses de maison. Si fait. Je ne parle pas, bien entendu, des œuvres d'art pur, mais en ce genre le progrès est tel que même les imitations sont jolies. Une sorte de gélatine peu coûteuse et facile à poser soi-même joue à s'y méprendre les dessins et les coloris artistiques.

Quelques personnes préféreront toujours les rideaux de

vitrage. On peut les faire très beaux sans grands frais.

Dans une salle à manger, par exemple, du tulle de soie vieil or et brodé sans envers avec de la soie rouge produit grand effet. Les chimères, les feuillages et les fleurs se détachent, superbes, sur la finesse du tissu. Ce travail ne demande qu'un peu de patience et d'adresse.

On fabrique aussi des rideaux en étamine écrue, fine et tout unie, faisant alterner des bandes d'étamine avec des bandes de soie rouge, ayant, celle du milieu 35 centimètres de largeur, les autres 15 centimètres. Les bandes d'étamine s'ourlent à jour des deux côtés.

De beaux carrés de filet brodé, entourés d'une broderie Richelieu en cordonnet de soie blanche sur taffetas or, composent un ensemble des plus élégants.

IV

COUSSINS.

Une autre mode bien moderne est celle des coussins que nos ancêtres ignorèrent, j'entends les coussins éparpillés çà et là dans un désordre pittoresque et gracieux.

Encore un travail féminin par excellence et qui permet à la maîtresse de céans de montrer son goût et son originalité, ce goût qui doit régner dans les plus petites choses, cette originalité qui donne à tout un cachet personnel très marqué.

Un coussin quel qu'il soit est de confection facile. Emplir sans trop bourrer un sac de toile de coton un peu fine

avec du crin blanc, de la laine ou du duvet. La forme varie à l'infini, grands, petits, longs, ovales, arrondis, carrés, etc... Toutes les étoffes s'emploient pour recouvrir le sac de coton : vieille étoffe brodée, tissu de laine, satin, velours, peluche avec applications de fleurs découpées dans une soie ancienne et rebrodées. Des galons anciens, une cordelière, une frange de soie, un chiffonné de dentelles suivant la place donnée au coussin l'entourent. Tous les styles s'accommodent de ces objets charmants. Dans un salon quelconque, ils s'attachent au dossier des fauteuils ou se posent à l'angle des canapés.

Tout le monde connaît les coussins qui se superposent à angles contrariés. Nul besoin de tapissier pour fabriquer cet élégant accessoire d'ameublement.

Des carrés de coton écru sont bourrés de crin végétal mêlé à de la laine. Le coussin du dessous se garnit seulement aux angles; celui de dessus est recouvert de drap uni ou brodé, de soie, de peluche, de tapisserie, ou d'un tissu oriental. Comme doublure, de la satinette foncée. Autour, une frange ou une cordelière avec glands ou pompons aux angles.

Les coussins sont cousus l'un à l'autre avec une aiguille courbe et du fil très fort. Quelques points à chaque angle, passant sous la cordelière suffisent pour les réunir.

Les coussins de la chambre à coucher sont d'étoffe plus claire que ceux du salon, et plutôt en forme de sac fermé à chaque bout par un froncé formant une tête de huit à dix centimètres de haut. On les orne de guipure, de flots de rubans et de fleurs. La chambre la plus modeste prend ainsi un air de fête.

V

PETITS MEUBLES.

Il est facile de confectionner soi-même les meubles de fantaisie que le caprice du moment place tantôt dans une encoignure, tantôt devant une fenêtre.

Table. — Ayez une table en bois blanc, ronde ou carrée. Couvrir le dessus d'un gros molleton coupé juste, puis de soie, de peluche, de velours à volonté, en laissant dépasser cette étoffe de six centimètres. Enduire le rebord du plateau de colle forte un peu chaude et assez épaisse, et coller le tissu en égalisant avec soin. On gaîne les pieds de la même façon. Sur la face intérieure, appliquez une couche de colle et tendez l'étoffe fortement autour du pied. Couper ensuite une bande de carton de deux centimètres de la longueur du pied, la couvrir d'étoffe, l'enduire de colle à l'envers et l'appliquer sur l'ajouture du pied. Au bas, laisser un ou deux centimètres, rentrer sous le pied et clouer un très gros clou rond doré, qui remplace presque la roulette.

On orne cette petite table d'un nœud de faille, de satin ou de moire à longs pans, qui se place au milieu du pied de gauche. Un ruban semblable forme un gros chou à l'angle droit de la tablette.

Toilette. — Table en bois blanc recouverte de satinette avec dessus en mousseline. Un haut volant semblable garni de dentelle tombe jusqu'au bas. Cette table est ornée

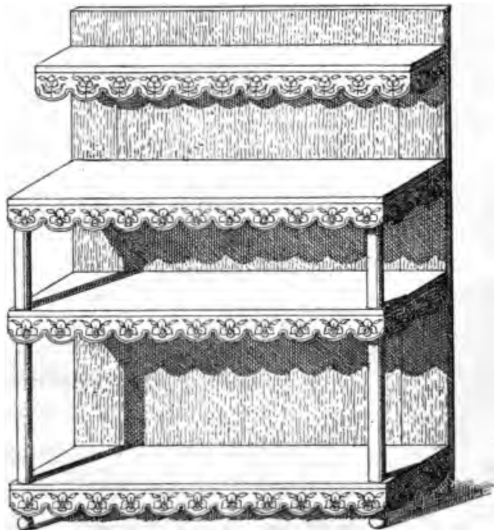
de rideaux et d'une glace. Deux montants de bois cloués à la table se terminent pas une sorte de dais d'où tombent les draperies froncées tout autour et encadrant bien le derrière et les côtés. Un volant entoure le baldaquin. La glace à biseaux encadrée de satin s'attache par un lien de ruban à une forte traverse. C'est élégant au possible.

Voici deux modèles de meubles de fantaisie bons pour la campagne, qu'il est amusant de faire soi-même :

Dressoir de salle à manger

Matériaux : Planches de sapin de 1 centimètre 1/2 d'épaisseur, moleskine pour recouvrir les tablettes.

Chaque côté du dressoir a 12 centimètres de largeur sur 134 de hauteur. Le pied de devant, fait d'un manche à balai, a 86 centimètres de hauteur. Ce pied est relié à la planche par 3 traverses de 30 centimètres sur 6. La traverse du bas est clouée sur cette planche, à 18 centimètres du sol.



Dressoir de salle à manger.

La deuxième traverse, à 34 centimètres de la première; la troisième, au haut du pied, à 34 centimètres de la deuxième. Emboîter les traverses avant de les clouer.

Placer à 14 centimètres de l'extrémité supérieure une petite traverse de 16 centimètres sur 4 centimètres dans une moitié de sa longueur, de 8 centimètres sur l'autre moitié.

Relier les deux côtés par 3 grandes traverses. La première a un mètre sur 14 centimètres; les deux autres 97 centimètres. Cette différence de 3 centimètres est compensée par l'épaisseur des traverses de côté.

Les tablettes se posent ensuite en emboîtant les pieds; deux grandes planches emboîtent les deux côtés du dressoir.

Sur les planches, moleskine, basane, etc... Sur la moleskine, bandes de toile brodée, avec dentelle craponne ou drap brodé et frangette de laine.

Bahut.

Planches de bois de sapin ayant 1 centimètre 1/2 d'épaisseur.

Les côtés ont 32 centimètres de largeur, 34 centimètres au fond, 24 devant. Sur ce devant, retrancher les angles afin d'obtenir la pente sur laquelle s'appuiera le couvercle. Le devant et le derrière ont 60 centimètres de longueur. Le couvercle dépasse de 1 centimètre les côtés et la façade; il s'attache par des charnières à une planche de 11 centimètres de largeur, qui forme l'entablement supérieur du

bahut. Tailler en sifflet le haut du couvercle pour qu'il s'attache facilement.



Bahut.

Le support du bahut est fait de 4 manches à balai de 64 centimètres de hauteur; introduire ces manches dans l'ouverture de 4 angles cloués en dedans d'un cadre formé de planches ayant 6 centimètres de largeur et une longueur de 60 centimètres pour celles de devant et de derrière, de 32 pour les autres.

Le bahut se fixe sur ce support à l'aide de vis.

La charpente se recouvre avec du drap brodé, du velours, de la peluche, de la soie à ramages ou à fleurettes.

Border avec un galon d'or ou de soie. Les pieds se gainent comme les petites tables. Le cadre est caché sous une frange ou un lambrequin.

La charpente de ces meubles n'offre-t-elle pas une excellente occasion aux frères et aux maris de se montrer aimables et adroits? Quelle charmante occupation pour les soirées d'hiver en famille?

Paravent brodé.

MATÉRIAUX. — Châssis de bois blanc, — soie ou satinette, — toile écrue.

Exécution. — Réunir les châssis par des charnières de cuivre.



Paravent brodé.

Recouvrir l'envers des planches par des tendus de soie ou de satinette crème. Le dessus en soie ou en grosse toile écrue est brodé de dessins japonais. Ces feuilles brodées sont clouées en haut et en bas du châssis, les clous étant dissimulés sous des bandes de velours garnies de frangettes. Draperies de soie légère.

Petit paravent.

MATÉRIAUX : Bois de sapin ou de marronnier, d'un demi centimètre d'épaisseur, — satin et galon.

Exécution : Couper à l'aide d'une scie à main trois planchettes dont la plus haute a 35 centimètres de hauteur; les deux autres vont en biais de 28 à 20 centimètres.

Recouvrir chaque planchette d'un satin uni et bien tendu en le collant tout autour du bois. A l'intérieur, plisser un morceau de satin, chaque pli cloué par des clous dorés à tête plate.

Le dessus est en satin brodé entouré d'un galon en or fin. Il se colle sur le bois.

Maintenir les tablettes à l'aide de charnières dissimulées par un galon d'or.

VI

JARDINIÈRES, CACHE-POT, ETC.

Jardinière.

MATÉRIAUX ET PRIX :

0^m,30 satinette	0 fr. 30
0^m,50 cretonne	1 — »
0^m,20 drap ou 0^m,40 soie	1 — »
Frange	3 — »
	5 fr. 30

Exécution. — Tailler deux ronds de 0^m,14 de diamètre en carton fort. Une bande de carton léger haute de 20 centimètres ayant, au bas, 45 centimètres; en haut, 70 centimètres de longueur pour donner l'évasement voulu. Une



Cache-pot.

bande d'étoffe, drap, andrinople ou cretonne, de 30 centimètres plus haute que la bande de carton, se coulisse très serré au pied de la plante. Si le cache-pot doit servir à une plante naturelle, supprimer le coulissé et arrêter l'étoffe sous une petite ruche.

La doublure taillée en biais se coud à plat en suivant bien le carton, d'abord en dehors et abaissée ensuite à l'intérieur où les rentrés du bas sont cachés par le second rond collé sur le premier. La carcasse terminée, une bande de drap ou de soie découpée à dents de 15 centimètres sur une longueur de 70, est brodée au passé ou au point de tige, bordée d'un galon ou d'une frangette et cousue autour de l'évasement. Un nœud de ruban complète l'ornementation.

Cache-pot.

MATÉRIAUX ET PRIX : 2m,50 dentelle, 10m ruban, 0m,50 soie, 0m,30 peluche, 0m,50 satinette. — Total 12 ou 13 francs.

Exécution. — Carcasse en carton; chaque face a 20 centimètres de côté.

Recouvrir les quatre faces de soie Pompadour rayée ou à bouquets. Sur deux des côtés, une draperie de peluche

garnie d'une dentelle froncée. En haut des côtés non drapés, une dentelle qui descend en coquillé sur deux des angles. Au bas du ruché. Nœud papillon à l'un des angles du bas d'où partent deux traverses de ruban terminées en nœuds très enlevés qui garnissent les angles supérieurs. A l'intérieur, quatre cartons couverts de satinette se collent exactement sur les côtés, un cinquième couvre le fond.

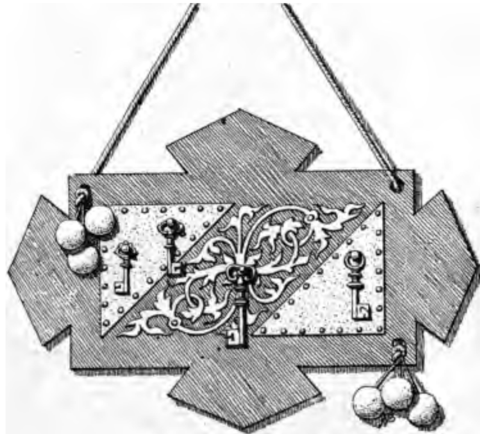
Porte-clefs

MATÉRIAUX ET PRIX : Utiliser des morceaux de toile et de drap, restes de travaux précédemment exécutés.

Coût : 5 francs environ.

Exécution. — Couper deux cartons; 35 centimètres de long sur 28 de haut. Recouvrir celui du dessous de drap feutre, en collant.

Deux triangles de toile granitée tiennent au drap par des clous dont la pointe se replie sous le carton. La bande de drap du milieu est brodée de points anglais ou d'appliques



Porte-clefs.

imitant les vieilles ferrures. Des crochets soutiennent les clefs. Une cordelière de laine faite en tordant les brins, et terminée par trois gros pompons, attache au mur le porte-clefs. Le carton-doublure se colle sur l'envers.

Vide-poche.

MATÉRIAUX ET PRIX :

0m,45 satin	1 fr. 35
0m,30 soie	1 — 20
0m,60 soie doublure	1 — 80
3m ruban satin	3 — 75
	8 fr. 10

Exécution. — Carton coupé en forme de cerf-volant : 40 centimètres de haut sur 30 de large. Recouvrir d'un satin clair sur un fond de molleton coupé juste. A l'extrémité inférieure du rond, poche en soie de 25 centimètres de haut sur 35 de large et doublée. Cette poche formant draperie est plissée à gauche à moitié du rond et retombe plus bas à droite. Doubler à l'envers d'un carton recouvert de soie doublure. A l'extrémité du cerf-volant, draperie de dentelle en lèze : 20 centimètres de haut. Former un gros chou retenu par un ruban; les plis tombent librement. Relever les plis au milieu pour former la courbe.

Croissant vide-poche.

MATÉRIAUX ET PRIX :

3m ruban	4 fr. 50
0m,60 frange	1 — 30
	5 fr. 80

L'étoffe se trouve dans les restes d'autres ouvrages, les morceaux nécessaires étant très petits.

Exécution. — Couper deux cartons forts et deux cartons légers en forme de croissant presque fermé : largeur 25 centimètres; hauteur 25 centimètres également. Trois de ces cartons recouverts de satin font le croissant du fond et la doublure de celui du dessus. Sur ce dernier, garni de molleton, tendre et coller avec fortes encoches un tissu ancien à fleurs ou à rayures. En biais, sur la partie inférieure, tendre un morceau de peluche de teinte effacée. Réunir les deux croissants d'une pointe à l'autre par un ruban de satin froncé, serré et cousu aux deux bords. Frange de soie à grosses boules. Attache de ruban.



Croissant vide-poche.

Porte-lettres.

MATÉRIAUX ET PRIX :

0m,70 peluche.	2 fr. 80
1m satin doublure.	3 — »
A reporter.	5 fr. 80


Porte-lettres.

Report	. . . . .	5 fr. 80
4ᵐ galon	. . . . . .	3 — »
5ᵐ ruban nº 3	. . . .	2 — 50
0ᵐ,60 dentelle	. . . .	0 — 90
		12 fr. 20

Exécution. — Carton fort de 65 centimètres sur 23, arrondi aux deux extrémités. Recouvrir de peluche brodée en haut d'un bouquet ou ornée d'une applique. Quatre poches différentes de formes, en carton léger de 20 centimètres sur 12 (partie la plus haute de la découpure). Toutes les poches sont collées en rentrant les bords, sauf celui du bas. La première est recouverte de tissu brodé ou de peluche; la seconde de satin clair; la troisième de peluche ou de velours, la quatrième d'un tissu uni brodé au point de tige. Chacun des cartons est doublé d'un autre carton recouvert de satin clair; entre les deux, un soufflet de satin froncé en bas. Autour de chaque poche un galon genre ancien.

Les poches s'appliquent sur le fond de la manière suivante. A l'aide d'un canif coupant bien, pratiquer trois entailles de 12 en 12 centimètres. Faire passer dans ces entailles les bords inférieurs des poches; rabattre la peluche ou le satin d'un côté, la doublure de l'autre; coller les soufflets. Au bas, appliquer la dernière poche arrondie comme le fond. Galon autour. En haut, dentelle en soie ou en or fin. Carton doublure recouvert de satin collé à l'envers. Au bas et sur les fronces de chaque godet, nœud de ruban clair.

Panier à bois.

MATÉRIAUX : Drap, frange, ruban.

Le prix varie suivant la forme et la dimension du panier.

Cette remarque s'applique à tous les ouvrages en vannerie.

Exécution. — Recouvrir chaque côté d'une draperie de drap de teinte claire ornée d'appliques. Chaque draperie est ornée d'une frange de soie.

Le dedans se garnit de drap de feutre froncé sur trois cartons : un pour le fond, deux pour les côtés. Coller les cartons.

Au milieu de l'anse, nœud de ruban.

Petite table à ouvrage.

Exécution. — A la jonction des pieds, foulard ou carré de soie de teinte claire, formant pochette, environ 60 centimètres carrés.

Autour du panier, draperie de soie relevée par des nœuds de satin. A l'intérieur, satin capitonné ou seulement bande de satin clair froncée en haut et en bas. Le fond est formé pas un carton recouvert de satin. La draperie a une longueur égale à celle du panier et sa hauteur dépasse celui-ci de 15 centimètres. La bande intérieure a une fois et demie la longueur du tour de la corbeille et 12 centimètres de plus que la hauteur.

Panier à journaux.

Exécution. — Le panier est garni d'une bande de peluche à dents pointues, bordées de galons.

Sous la peluche, bande de satin brodé. Au bord du panier, petit froncé de peluche et galon ancien cachant la tête d'une dentelle légèrement badinée à l'autre, rouleau de peluche serré de place en place par une cordelière : nœud de satin. A l'intérieur, satin clair collé au fond de carton.

Panier à fleurs.

Exécution. — Le pied se cache sous une bande de peluche de velours ou de satin avec frange de soie.

Sur la corbeille, draperie nouée et garnie de franges. Frange autour du bord supérieur, nœud de satin.

Au lieu de frange, on peut mettre de petits rubans multicolores coupés en pointe terminée par une perle scintillante.

Glace de salle à manger.

Entourer la glace sur trois côtés d'une bande de peluche ou de tapisserie genre ancien. Poser ces bandes à plat. Draper dessous une draperie de soie claire ou un tissu oriental relevé au milieu par un gros chou, ou d'un seul côté, pour ensuite retomber droit et naturellement.

Glace de salon.

Une glace ayant un beau cadre sera drapée très simplement d'une écharpe légère, d'un châle précieux. L'étoffe doit sembler jetée et retenue au hasard.

Dans les chambres à coucher, plus d'élégante fantaisie est permise. Les fleurs se mêlent aux rubans et aux coquillés de dentelle. Éviter l'excès, toujours de mauvais goût.

Chevalet.

Ce chevalet en bois peint et doré se garnit d'une simple draperie.

Lorsqu'il s'agit d'un grand chevalet de chêne ou de bois blanc, on le recouvre au préalable de peluche ou de drap.

C'est un joli meuble d'encoignure; on y place un portrait, un tableau, un livre à gravures d'art, etc.

Tréteau de bois blanc passé au brou de noix ou doré, ou couvert de vernis japonais.

Chevalet porte-dessins.

Fixer trois charnières à la traverse du milieu et y attacher deux planches de bois léger, de hauteur proportionnée à celle du tréteau. Recouvrir, en collant, de peluche de belle qualité; draps de soie à fleurs ou à rayures; nœuds et traverses de ruban.

VII

MANIÈRE DE RECOUVRIR UN FAUTEUIL.

Pour recouvrir un siège sans bois apparent, il est nécessaire d'avoir des outils spéciaux : aiguilles courbes, aiguilles longues, etc.

L'étoffe se taille sur un patron de forme exacte. L'opération de la tension et de la couture est délicate et bien plus difficile que lorsqu'il s'agit d'un siège de bois garni simplement et non couvert.

En ce dernier cas, l'étoffe est taillée un peu plus grande que la partie à garnir et attachée d'abord à l'aide de « semences », sur les quatre côtés, en opérant la tension très régulièrement. On achève de clouer en faisant un rempli de manière que l'étoffe ne puisse s'effiler. Une « lézarde »

dissimule le rempli; des clous dorés complètent l'ornementation. Sous les bras, autour du dossier, des précautions sont nécessaires pour que les coups de marteau ne laissent sur le bois aucune trace fâcheuse. On se sert alors d'un pousse-pointe, tige de fer amincie à l'une de ses extrémités. On appuie cette extrémité sur la pointe ou le clou et l'on frappe sur l'autre à l'aide du marteau.

VIII

ENTRETIEN DU MOBILIER.

Le tout n'est pas d'avoir des meubles coquets, il faut pouvoir les maintenir en bon état.

Les tapis garderont leurs fraîches couleurs, si on les frotte de temps en temps avec les feuilles de thé soigneusement conservées après l'usage. Les glaces, les lustres, les pendeloques de cristal brilleront comme des quartz précieux, étant légèrement mouillés d'alcool à 90° étendu d'eau, et essuyés avec un linge très doux et fin, d'abord, avec une peau de chamois ensuite. La peau de chamois sert aussi à essuyer les cuivres et les bronzes préalablement brossés avec une brosse à longues soies un peu rudes. Les dorures se trouveront bien d'une friction à l'alcool, et aussi les meubles vernis. Pour ces derniers, l'essence de pétrole produit un excellent effet. L'entretien des meubles cirés dépend de la couleur du bois. On ne peut se servir de la même préparation pour le noyer clair et pour le palissandre.

Le noyer naturel, c'est-à-dire non ciré, est essuyé simplement avec un linge fin et propre. Il n'existe guère de mode de nettoyage que le papier de verre. C'est la ressource suprême en cas d'accident.

Si le dossier des sièges d'une soie claire ou d'étoffe délicate est taché par les cheveux, il suffit souvent de frotter l'empreinte avec de la mie de pain rassis pour faire disparaître toute trace fâcheuse. Ce procédé très simple est efficace toutes les fois qu'il s'agit d'enlever la tache laissée par un corps gras, l'huile exceptée.

Les peintures blanches ou de couleurs reprennent l'éclat du premier jour en étant simplement frottées d'une éponge imbibée de savon de Marseille. Rincer à l'eau claire, éponger avec soin et laisser sécher sans essuyer.

TABLE DES GRAVURES

TABLE

I. — PARTIE RÉTROSPECTIVE

II. — PARTIE MODERNE

III. — PARTIE PRATIQUE



